EXCLUSIF : L'INTERVIEW DE PETER JACKSON !

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

NUMÉRO SPÉCIAL LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LES DEUX TOURS

LA FUREUR & L'EXTASE

BEYOND RE-ANIMATOR ★ LES LARMES DU TIGRE NOIR ★ SPY KIDS 2
INTERVIEW CARRIÈRE SERGIO SOLLIMA ★ LE CINÉMA THAÏLANDAIS

Master Class Peter Jackson

Diffusion de la leçon de cinéma du réalisateur de la Trilogie "Le Seigneur des Anneaux™" *samedi 11 janvier 2003 dans toutes les Fnac.**

(jeudi 16 janvier à Labège, Reims, Rennes, et Paris Saint-Lazare)*

NRJ HIT MUSIC only !*
STUDIO MAGAZINE
MAD MOVIES
METROPOLITAN FILMEXPORT
NEW LINE CINEMA
fnac.com

© 2002 New Line Productions, Inc. Le Seigneur des Anneaux, Les Deux Tours et les personnages, événements, objets et lieux y afférents sont des marques déposées de The Saul Zaentz Company d/b/a Tolkien Enterprises sous licence concédée à New Line Productions, Inc. Tous droits réservés.

EXCLUSIF : L'INTERVIEW DE PETER JACKSON !
Mad Movies
NUMÉRO SPÉCIAL LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LES DEUX TOURS
LA FUREUR & L'EXTASE

MAGIC JACKSON

Alors qu'il vient tout juste de souffler sa 41ème bougie, le Néo-zélandais Peter Jackson, parti pour ainsi dire de rien il y a maintenant 15 ans, est aujourd'hui, à la sortie de son 8ème film, l'homme le plus envié et le plus plébiscité du tout Hollywood. Il y a en cela quelque chose de très émouvant dans la réussite, autant critique et publique que commerciale, d'un film comme **Le Seigneur des anneaux.** Pour bien des raisons. D'abord pour la reconnaissance générale qui est dorénavant accordée à ce réalisateur que certains ont longtemps ignoré, méprisé, ou encore qualifié de « tâcheron spécialisé dans le gore », par rapport à ses premiers films, ces perles jugées politiquement incorrectes que sont **Bad Taste**, **Les Feebles** et **Braindead.** *« Ah les cons ! Ils savent pas ce qu'ils ratent »* pensaient-on déjà ici à haute voix. Pour exprimer différemment cette idée, on pourrait reprendre ce qui avait été écrit sur cette même page il y a tout juste un an : *« Depuis son étonnant* **Bad Taste**, *Peter Jackson nous avait donné, film après film, toutes les preuves de son talent, de son ambition, de sa générosité. Par déduction, sa rencontre avec un monument littéraire ne pouvait qu'être, elle aussi, monumentale. C'est aussi simple. ».* Apparemment, cette adéquation qui pourrait en effet paraître logique ne l'était pas pour tout le monde...

Ensuite parce que Peter Jackson est resté le même, à savoir un fan endurci qui s'est toujours donné les moyens d'arriver à ses fins. D'ailleurs, lors de la Master Class organisée par la Fnac qui lui était consacrée le 7 décembre dernier, Peter Jackson s'est amusé à rappeler au public tout le mal qu'il s'était donné pour mener à bien son premier projet. Nanti d'un budget ridicule, armé d'une caméra à peine performante et accompagné dans son aventure par une bonne partie de son entourage, il tourne **Bad Taste** chaque week-end, sur une période de 4 ans, avant d'aller voir la New Zealand Film Commission pour les convaincre de compléter le financement. Malgré l'envergure et le potentiel d'un projet comme **Le Seigneur des anneaux**, n'allez surtout pas croire que tout fut facile pour Peter Jackson. La même expérience s'est en fait répétée dans les moindres détails. Pour démarcher les différents producteurs susceptibles de s'intéresser à son bébé, le réalisateur n'a pas hésité à auto-financer une bande démo de 25 minutes qui illustrait sa vision de l'œuvre de Tolkien. La débrouillardise, le culot et la ténacité. Voilà les qualités principales de cet artiste exceptionnel qu'est Peter Jackson. Un cinéaste total, dont peu de gens ont su mesurer la valeur, et qui s'est investi dans un projet aussi démesuré qu'inédit, un véritable exploit cinématographique qui risque de marquer durablement l'histoire du 7e art. Et il en aura fallu, des tonnes de courage, des monceaux de patience et de volonté, pour mener à terme un chantier d'une telle envergure, une entreprise que tout le monde s'accordait à considérer comme impossible à concrétiser il y a encore quelques années (on ne le dira jamais assez).

Enfin, à un niveau différent, parce que Hollywood semble avoir enfin compris qu'il vaut mieux, pour certains projets bien précis, aller chercher des « petits réalisateurs » qui semblent amoureux de leur sujet plutôt que de simples fabricants de blockbusters sans âme ni personnalité. Cette année, ce fut également le cas pour Sam Raimi, avec son **Spider-Man**, dont le parcours est étrangement similaire à celui de Peter Jackson. Surtout qu'à l'arrivée, tout le monde s'y retrouve, puisque le succès du film ne se limite plus seulement à ses recettes au box office. C'est alors qu'on peut définitivement qualifier ces films de purs chefs-d'œuvre.

Damien Granger

MAD MOVIES

Notez notre nouvelle adresse : 6, rue Rodier 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635

Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger **Rédacteur en chef adjoint :** Rafik Djoumi **Secrétaire de rédaction :** Arnaud Bordas **Rédacteurs pour ce numéro :** Rafik Djoumi, Stéphane Moïssakis, Arnaud Bordas, Cédric Delelée, Fathi Beddiar, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, David Doukhan, Julien Dupuy, Christophe Lemaire, Alex Masson, Jean-Pierre Putters, Numa Roda-Gil, Bertrand Rougier, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik **Photogravure :** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz. **Abonnements et anciens numéros :** DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29 **Publicité :** Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Stéphane Artus, Yves Barast, Marie Anne Benardais, Gilles Boulenger, Florence de Bourgues, Daniel Bouteiller,Michel Burstein, Agence Cat's, Carole Chomand, Valéria Clezar, Marquita Doassans, Éysées Éditions Communication, L'Étrange Festival, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, Christophe L., Sébastien Lemonnier, Henry Lenique, Etienne Lerbret, Hugues Leroyer, Olivia Malka, Floriane Mathieu, Karine Mestrejean, Elizabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Michael Msihid, MZ Films, Nathalie Proth, Stéphanie Renaud, Robert Schlockoff, Valérie Taillefer, Sabine Thellier, Aude Thomas, Uncut Movies, Ursi Van der Herten, Akinhola Wazi, Marx Zerbib.

Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen **Editeur : Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - 6, rue Rodier, 75009 Paris RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl - **Imprimé en France/Printed in France**
Une série limitée de Mad Movies n°148 est vendue avec le film **Le Corps et le fouet** inédit en DVD video.

SOMMAIRE 148

22 BEYOND RE-ANIMATOR

Le fera ? Le fera pas ? Pendant des mois, Brian Yuzna aura jonglé avec l'idée d'un troisième **Re-Animator**. Cette fois-ci, c'est sûr, on va y avoir droit... Cedric Delelée s'en va donc titiller le cinéaste pour une preview comme on les aime : bien saignante !

26 RESURRECTION OF THE LITTLE MATCH GIRL

Un film de S-F par le Coréen Sun-Woo Jang, ça vous dit ? Si Julien Sévéon vous promet que **Resurrection of the Little Match Girl** s'annonce dantesque, il faut le croire nom de nom ! Il aime Takashi Miike dites-vous ? Oui bon... Ça arrive aux meilleurs d'entre nous hein...

30 CRADLE OF FEAR

Cradle of Fear est un film à sketches et renvoie au **New York Stories** de Coppola, Scorsese et Woody Allen : léger, primesautier et pourtant finement émouvant... Une œuvre magnifiquement poétique que Marc Toullec nous fait découvrir en avant-première. Ça nous change de ses habituelles previews sur les films gore... Mais... Mais... Bon sang de bois !!! Qui a changé mes fiches ????

34 LES DEUX TOURS

Vous avez déjà vu un Djoumi taper un sprint fulgurant à rendre Carl Lewis cul de jatte ? Bah oui, pour la projo des **Deux tours**, c'était un peu ça. Au passage, il a quand même décoiffé deux mémés, grillé cinq feux et, plus grave quand même, écrasé 27 fourmis rouges. Du coup, Mad se retrouve avec 34 procès verbaux au cul, mais comme il dit : *« si c'est le prix de l'orgasme... »*. Critique complètement... heu... djoumienne et interview du réal du fond de sa cellule capitonnée. Une petite aspro ?

48 SPY KIDS 2

Allez hop, deux moutards avec un jet-pack dans le dos et Bertrand Rougier se croit dans un Tezuka ! On a beau lui expliquer que *« Non, mon vieux, définitivement pas... »*, il n'en démord pas. Tant de force de caractère a ému notre Granger national, qui a décidé de lui laisser pondre la critique. De son côté, Julien Dupuy a interviewé Daniel Leduc, en charge des SFX du film. Bah oui Tranb', ils volent pas pour de vrai les marmots !

Resurrection...

Cradle of Fear

Spy Kids 2

Les Larmes du tigre noir

Sergio Sollima

52 LES LARMES DU TIGRE NOIR

Alors bon, imaginez **Batman & Robin** avec de jolies couleurs, en version pas pédé, avec des cadres magnifiquement soignés et une certaine innocence naïve dans le propos, sans compter qu'on remplace le Bat-Boomerang par un vrai pistolet et que quand même, y'a une histoire d'amour à trois aussi... Et Joel Schumacher ne serait plus le même, il serait Thaïlandais et il ferait des bons films... Non, ça vous dit rien ? Bon alors, imaginez **Jules et Jim** en version colorisée et Paris en ville westernienne. Non ? Alors... heu... oh et puis merde, demandez à Sévéon tiens !

56 CINÉMA THAÏLANDAIS

Julien Sévéon, encore lui, est un gars plein de ressources : pour le dossier du mois sur le cinéma étranger, il nous a proposé au choix : le Sri Lanka, la Birmanie, le Laos, la Malaisie, le Viêt-nam, le Bouthan ou la Thaïlande. Damien, très fort à pique-et-pique-et-collégramme, a choisi le cinoche Thaïlandais et ça tombe bien, ça coïncide avec la sortie des **Larmes du Tigre Noir**. Hasard ? Coïncidences ? Cul bordé de nouilles ? Non messieurs dames... Un vrai rédac' chef, l'esprit affûté et la mâchoire carrée (sur laquelle trône un magnifique cigare), contrôle tout et surtout le sommaire de son mag ! Trop fort ce Granger !

60 CARRIÈRE SERGIO SOLLIMA

Magnifique artisan du cinéma de genre italien, Sergio Sollima, du haut de sa quatre-vingtaine pétante d'énergie, s'est fait soumettre à la question par Fathi « Trinita » Beddiar et Arnaud « Banana Joe » Bordas : mitraillage d'anecdotes, ratiboisage d'informations précieuses et passage en revue d'une carrière à base de péplums, de polars violents et de westerns spaghettis. Ça sent bon le cinéma moulé dans le slip...

67 MAD'GAZINE

Le responsable du sommaire : *« Ok bon : DVD, Séries Télés, Animé, Jeux Vidéo, Musiques de film, Bouquins... Ayé boss, j'ai présenté le Mad'Gaz' ! »*. Le Boss : *« Hep hep, reviens là toi, tu crois qu'on te paye à te curer le pif ? C'est la fête du slip ou quoi ? »*. Le responsable : *« Ha mais... Heu... Mais... »*. (Tirage d'oreille, coups de latte dans le valseur, déstructuration de mâchoire, bruits stridents, cris de gonzesses...). Le Boss : *« Fucking pigiste ! Faut tout faire soi-même dans ce boui-boui ! »*. (c'était une autre démonstration de force du Boss)

96 FILM DÉCRYPTÉ : LES INNOCENTS

Quand il s'agit d'aimer **Les Innocents**, Arnaud Bordas plaide coupable (blague à la Djoumi). Pour cela, il a accepté de revenir sur ses souvenirs et de nous livrer un magnifique texte introspectif-et-tondu (blague à la Granger). Encore un qui ne se sent plus craquer du slibbard ! (blague à la Moïssakis). D'ores et déjà un classique exégétiquement psionique (blague à la Rougier) !

RUBRIQUES

3 Édito / 6 Courrier des lecteurs / 8 Notules lunaires / 12 Notules asiatiques
14 Festival / 16 Dans les griffes du cinéphage / 20 Avis chiffrés / 86 Anciens numéros /
88 Mad in France / 89 Abonnement / 92 Fantastic Guide / 98 Petites annonces

LE RÉALISATEUR DE LA TRILOGIE ÉVÉNEMENT LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

MAD MOVIES HORS-SÉRIE

N°2

COLLECTION RÉALISATEURS

BAD TASTE
LES FEEBLES
BRAINDEAD
CREATURES CELESTES
FORGOTTEN SILVER
FANTOMES CONTRE FANTOMES

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
> LA COMMUNAUTE DE L'ANNEAU
> LES DEUX TOURS
> LE RETOUR DU ROI

M 04347 - 2 H - F: 6,95 € - RD

PETER
JACKSON

LE HORS-SÉRIE PETER JACKSON

L'interview exclusive du réalisateur sur sa carrière. Tous ses films décryptés et bien plus encore.

Oui, je commande____ exemplaire(s) de
MAD MOVIES HORS-SÉRIE N°2 PETER JACKSON

Prix unitaire : 8 € (frais de traitement et frais de port inclus)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de traitement et frais de port inclus)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le en lettres capitales et envoyez-le, avec votre règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies, à :

D.I.P., MAD MOVIES - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

MINORITY REPORT, SIGNES, JAMES BOND, CRONENBERG, LE CINÉMA DE GENRE FRANÇAIS... SPÉCIAL POLÉMIQUES CE MOIS-CI ! EN EFFET, PLUTÔT QUE DE VOUS CONCOCTER UNE RUBRIQUE COURRIER CONSENSUELLE ET FLATTEUSE (DU GENRE «CHERS LECTEURS, QUI ÊTES SI BEAUX ET SI INTELLIGENTS...»), ON A CHOISI, POUR CE NUMÉRO, DE VOUS BOUSCULER UN PEU ET DE RÉPONDRE SANS TROP DE MÉNAGEMENTS À QUELQUES LETTRES QUI NOUS ONT LÉGÈREMENT TITILLÉ LES NERFS. QUE VOULEZ-VOUS ? À MAD, NOUS SOMMES PLUTÔT DU GENRE SANGUIN. MAIS C'EST AUSSI POUR ÇA QUE VOUS NOUS AIMEZ, NON ?

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur le site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com/news.php3?223
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
17 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

LA CLAQUE ET L'ARNAQUE

La claque du mois : un grand bravo à Spielberg pour son **Minority Report**. Bien que n'ayant jamais été amateur des films du monsieur, à quelques très rares exceptions près (**Duel** et **Les Dents de la mer**, c'est loin tout ça !), je suis bien obligé d'admettre que **Minority Report**, ça troue le cul ! Même si on échappe pas à la conclusion typique chez le cinéaste (gros mélo + happy very ending), sacré film quand même. Petite réserve concernant l'emploi du mot « anarchiste ». Je ne pense pas qu'un gros plan de morve au nez ou un héros qui court après ses yeux (jouissif !) soit suffisant pour ranger Spielberg chez les anars ! Et vous remarquerez aussi que dans la scène du cyber parloir, on voit un gars se taper son « fantasme », sans que cette dernière n'ait retiré sa culotte ! Hologramme ou pas, le puritanisme ricain aurait-il encore frappé ?!? Bon allez, j'arrête de chipoter : chapeau Spielberg ! Putain de film !
L'arnaque du mois : à propos de la conclusion de **Signes**, j'irais plus loin que l'ami Rafik : elle transforme le film en foutage de gueule intégral. Ce qui est vraiment dommage, parce que jusque là, c'était très bien. Donc Mel retrouve la foi (petite larme à l'œil) comme par magie, grâce à des E.T. belliqueux ! C'est-y pas beau ?!? *(On serait tenté de dire oui...)*. Vous ne voyez pas le rapport ? Rassurez vous, vous n'êtes pas les seuls ! Shyamalan espère peut-être nous convertir à la messe, en tout cas pour moi, c'est mort ! Je supporte mal les curés (à part Karras et Merrin of course !). Et pour vous, ça a marché ou pas ?!?

Sylvain Duruy (Levallois-Perret)

Cher Sylvain,
Effectivement, tu chipotes un peu sur Spielberg. Quant à **Signes**, *beaucoup ont vu dans le film un manifeste bigot et ont tiré à boulets rouges sur la scène finale. Désolé, mais ici, on a été bouleversé par le film de Shyamalan et par le parcours mystique profondément sincère et intime de son personnage principal. Et quant à la conclusion tant décriée, on signalera simplement que TOUT le film appelle cette scène et qu'en cela, Shyamalan est, comme à son habitude, d'une cohérence implacable. Enfin, juste pour l'anecdote, Stéphane, qui est plutôt un garçon terre-à-terre et qui n'a pas une once de foi religieuse, a adoré le film. Comme quoi...*

LICENCE DE MATHS

Hello Mad. Je vous lis depuis très longtemps et j'aimerais lancer un cri de désespoir (oh secours, que se passe-t-il ???). J'aimerais savoir pourquoi tous les médias (télé, cinéma, producteurs, magazine comme vous par exemple) disent de **Meurs un autre jour** qu'il s'agit du 20ème James Bond alors qu'en fait, il s'agit du 21ème. Je possède la collection complète, j'en suis donc sûr... (*Tu nous excuses, mais on ne passe pas la liste de titres que tu nous a envoyé, elle est trop longue...*). Je suis un fan en colère et j'espère que cette injustice sera réparée. Je vous souhaite une bonne continuation et aimerais savoir comment obtenir une photo dédicacée de chaque acteur ayant interprété James Bond.

Jacques Longue (Achères)

Cher Jacques,
Meurs un autre jour *est bien le 20e James Bond de la franchise officielle initiée par les producteurs Broccoli et Saltzman,* **Jamais plus jamais** *(1983), remake officieux d'*__**Opération Tonnerre**__*, ne faisant pas partie de cette lignée.*

ADIEU ?

Bonjour à tous et à toutes,
Fidèle lecteur de Mad Movies depuis plus de 10 ans, l'aventure risque d'en finir là. Et oui, qui sait si je pourrais me payer le numéro de décembre (alors les cadeaux de Noël, n'y comptez même pas). Adieu les articles pertinents (quelques soient les opinions), adieu les blagues foireuses (de plus en plus d'ailleurs - *merci !*), fini les dossiers, les machins et les trucs qui composent ce ramassis d'infra-culture et de fines analyses à la pointe du progrès socio-sémantiques (oui, j'en fais beaucoup, mais

c'est pour ma bonne cause).
En photo, des pièces uniques de ma propre création, sculptées et peintes à la main, de taille avoisinant les 35 cm sur socle en bois laqué et plaque de cuivre gravée. Le tout à des prix variants entre 90 et 150 euros (c'est cher, mais il n'y a pas que le numéro de Mad à payer). En plus, les photos ça peut faire joli dans le courrier des lecteurs non ? Merci d'avance pour une éventuelle aide/parution dans votre prochain numéro. Mes contacts : Antonin Bouvret, 13 rue Ste Hélène, 67000 Strasbourg. 03.88.21.98.62.

Antonin Bouvret (Strasbourg)

Cher Antonin,
Ben qu'est ce qui se passe mon gars ? Tu veux nous quitter ? Sans raisons, comme ça ? Bon, et bien, le chagrin ne nous empêche pas de passer les photos de tes œuvres, mais ne nous laisse pas comme ça, donne-nous quand même de tes nouvelles.

CRONENBERG

Salut à tous,
David Cronenberg est un artiste rare : peu d'espace médiatique lui est accordé, ce qui du reste ne doit pas l'affecter outre-mesure, lui qui, de son propre aveu, aurait voulu être un écrivain confidentiel (...). Cette discrétion crée une véritable attente pour tous ceux qui suivent son parcours, en sachant que ses films sortent dans un intervalle de deux à trois ans. Et à chaque fois, on exige du maître canadien qu'il nous subjugue comme il a pu le faire avec **Videodrome**, qui reste indéniablement la pièce maîtresse de sa filmo. C'est ce que l'on était légitimement en droit d'attendre concernant **Spider**, projet dont le pitch ne laissait augurer que de bonnes choses. Cela faisait donc des mois que j'espérais que Mad se fendrait de quelques articles bien sentis à ce sujet, me confortant du même coup sur les espoirs placés dans ce nouveau film. Mais à mon grand étonnement, je n'ai trouvé aucune preview durant les mois précédents sa sortie en salles. C'est en recevant le numéro 147 que je découvrais qu'il était enfin question de **Spider**. Je me précipitais alors sur le sommaire, dont le ton dépréciatif mit d'emblée un hola à mon enthousiasme, d'autant plus que je sais combien les rédacteurs de Mad apprécient le travail du Canadien, en dépit de l'acceuil reservé à **eXistenZ**. (...) Ayant prévu de voir le film quelques jours plus

tard, et désireux de me faire ma propre opinion, je résistais à la tentation de lire ces quelques pages. Pour ma part, au terme des 98 minutes de **Spider**, je suis d'abord resté abasourdi et déconcerté, comme bon nombre des spectateurs qui se trouvaient encore dans la salle (quelques uns étant purement et simplement sortis avant la deuxième bobine). À froid, et ayant lu l'article du père Dahan, j'avais envie de répondre aux critiques formulées. D'une part, il faut souligner que **Spider** tranche dans la filmo de Cronenberg sur le plan formel. (...) L'approche minimaliste qui caractérise **Spider** (pas de voitures, ni de passants dans les rues, et le silence assourdissant qui règne sur une bonne partie du film) nous aide à entrer dans l'esprit malade de Cleg, alias Spider. Quant au traitement graphique, il complète à merveille l'élément précédent : les murs gris et décrépis de la pension symbolisant la confusion mentale du héros (parfaitement interprété par Ralph Fiennes). L'excellent générique rappelle d'ailleurs le fameux test psychologique (Cronenberg nous montre ces murs qui s'effritent sur lesquels on distingue, ou plutôt on imagine, des formes). En revanche, le choix de faire apparaître Cleg adulte lors des épisodes de la reconstitution de son passé, peut effectivement paraître contraignant pour le spectateur, qui se trouve privé de sa liberté de jugement. L'emploi de ce procédé facile m'étonne d'autant plus de la part de Cronenberg qui, par ailleurs, dans un entretien, critiquait l'usage de la voix-off comme une technique superficielle. À ce sujet (et je conviens que c'est le point faible du film), Yannick Dahan, dans sa critique, parle de *« symboles grossiers »* et de *« dissertation scolaire »* pour qualifier **Spider**, et reproche à son auteur de *« prendre la pose »*. Je répondrais que Cronenberg a probablement fait une erreur en accompagnant trop le spectateur. Mais au contraire, il ne se fourvoie pas dans un discours visuel pseudo-intellectuel comme certains réalisateurs (suivez mon regard), qui nous proposent un « agrégat d'images iconoclastes » à tel point qu'on peut légitimement se demander si eux mêmes savent ce qu'ils veulent montrer (Télérama est très friand de ce genre de film, où l'on ne comprend rien tout simplement parce qu'il n'y a rien à comprendre, sauf que le spectateur s'est fait escroquer). Cronenberg, lui, n'a rien d'un « poseur » arrogant qui se prend trop au sérieux : lui-même concède sans aucun mépris qu'il y a plusieurs niveaux d'interprétation dans ses films. (...) Quant à moi, contrairement à la critique publiée dans Mad, je préfère voir le verre à moitié plein, c'est à dire mettre en avant les qualités indéniables de **Spider** sans en nier les défauts. Pourquoi ? Parce que je tiens à saluer l'intégrité de la démarche de Cronenberg qui encore une fois, ne se dément pas : depuis ses débuts où il s'était vu traité comme un vulgaire pornocrate, puis en bataille constante pour réunir les fonds nécessaires à ses films et ainsi n'être pas dépendant des diktats des producteurs, le frondeur canadien a toujours fait preuve de probité face à son public, en ne faisant pas de concessions. Et là encore, son choix est courageux (particulièrement du point de vue économique), car étant donné l'aspect aride de **Spider**, on peut déjà prédire que sa carrière vidéo sera

moins dorée que les précédents titres du même réalisateur.

Yann Deplanque (Loos)

Cher Yann,
Désolé mais ça fait longtemps que la plupart des membres de la rédaction n'attendent plus grand chose de Cronenberg. Autrefois figure majeure de l'horreur viscérale sur pellicule, le cinéaste canadien a peu à peu renié ce qui faisait son originalité pour accoucher de films prétentieux et poseurs. Où est passé l'auteur de **Chromosome 3**, *de* **Videodrome**, *de* **La Mouche** *ou de* **Faux-semblants** *? Celui qui nous explosait les yeux avec des œuvres aussi dangereusement introspectives que violemment épidermiques ? Et bien, on l'a retrouvé : il tourne désormais des films d'ôôôôteur pour le Festival de Cannes. Vas-y David, tu finiras bien par l'avoir ta Palme d'Or…*

GENRE

Bravo à Arnaud Bordas pour son excellent papier consacré à **La Main du Diable** dans le Film décrypté du MM 145. D'abord parce que cela change les « vieux » lecteurs comme moi (depuis le n°24) des délires répétitifs, exagérés et pour tout dire « relou » (pour écrire comme vous) sur **Le Seigneur des anneaux**, **Spider-Man** et autres « japaniaiseries » *(ok, on ne censure pas mais sache que l'on n'approuve pas du tout ce genre de vocabulaire).* Et surtout parce que dans la conclusion, vous osez écrire ce que tous les amateurs de cinéma populaire se disent depuis déjà un certain temps : le cinéma dit « de genre » français, c'est vraiment trop nul ! Il n'y en a pas un pour racheter l'autre. Jan Kounen fait du sous-Sam Raimi hystérico-creux (**Dobermann**) tandis que Christophe Gans n'en finit pas de « pomper » tout le monde (Mario Bava et Roger Corman dans **Necronomicon**, John Woo et Dario Argento dans **Crying Freeman**, Tim Burton dans le bien mauvais **Pacte des loups**). Quant à Kassovitz, je pense carrément que ses surestimées **Rivières pourpres** sont inférieures au **Résurrection** de Mulcahy/Totophe Lambert. Et ne parlons pas de titres aussi nuls - et même cons - que **Promenons-nous dans les bois**, **Vidocq**, **Bloody Mallory** (pas vu, mais vous l'avez éreinté) et pire encore, des « bessonnades » débiles (**Wasabi**), démagogiques (**Yamakazi**), racistes (les **Taxi**) et surtout honteusement opportunistes (**Le Baiser mortel du Dragon**, **Le Transporteur**). Seuls espoirs : Gaspard Noë et, j'espère, Doug Headline (**Brocéliande**). Alors certes, certains de ces films font un max d'entrées et donc de blé (**Le Pacte**… notamment). Mais qui va les voir ? Le public du samedi soir ? Oui… Enfin, une certaine partie de ce public-là : les ados les plus décérébrés et acculturés. À qui l'on sert sans vergogne ces sortes de « oinjs » à base de pelloche (action, speed, kung fu de récupération, SFX, humour « branchouille », langage banlieue) qui leur permettent de « trop » s'éclater en bande. Jamel et cie l'ont eux aussi très bien compris. Il y a à mon avis plusieurs raisons à l'indigence de ce cinéma de genre français des années 1990/2000, totalement indigne de celui des années 50/60/70. Tout d'abord, la nouvelle génération aux manettes pêche par manque d'imagination et de personnalité patents, qu'elle tente de masquer par un culte éhonté de la référence (Gans est dans le genre une caricature). Or, être un cinéphile haut-de-gamme ne signifie pas qu'on ait du talent. De même - et c'est aussi valable pour pas mal de cinéastes

d'outre-Atlantique, cette pathétique « relève » tente de nous faire oublier qu'elle n'a rien à raconter par une sorte d'hystérie technique gavante (mouvements de caméra tape-à-l'œil et inutiles, montage hyper-rythmé). (...) Si bien que pendant que l'Espagne accouche d'Amenabar, les États-Unis de Shyamalan et le Mexique de Del Toro, les Français, si malins, n'ont rien d'autre à proposer que de pauvres émules à l'ego surdimensionné d'Alberto de Martino et de Russell Mulcahy. Triste. Maurice Tourneur doit se retourner dans sa tombe.

Cappy Kremli (Troyes)

Cher Cappy,
Sache qu'il est tout à fait possible d'apprécier **Spider-Man** *ET* **La Main du Diable**. *C'est tout le credo de Mad : savoir ce que le cinéma d'aujourd'hui doit à celui d'hier, tout en pointant du doigt les vrais talents actuels. Pour ce qui est du cinéma de genre français, c'est vrai qu'il est plutôt mal en point, mais il ne faut pas désespérer : malgré ses défauts inhérents,* **Le Pacte des loups** *a relancé la machine, et si beaucoup de* **Vidocq** *et de* **Bloody Mallory** *viennent bien souvent nous faire douter, il suffit de voir un* **Nid de guêpes** *ou un* **Maléfiques** *(une très bonne série B - on en reparle pour la sortie) pour reprendre confiance. Désolé, mais en ce qui nous concerne, Kassovitz n'a rien à voir avec Russell Mulcahy (mais alors rien du tout !), et on attend le prochain Kounen (il y a des gros fans de* **Dobermann** *à la rédac). Bref, les talents sont là : garde espoir et surtout, évite les amalgames et les raccourcis un peu trop réducteurs.*

NOTULES LUNAIRES

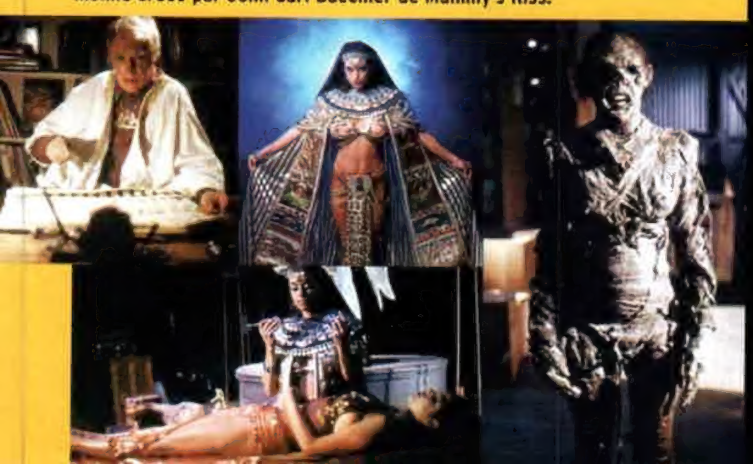
Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

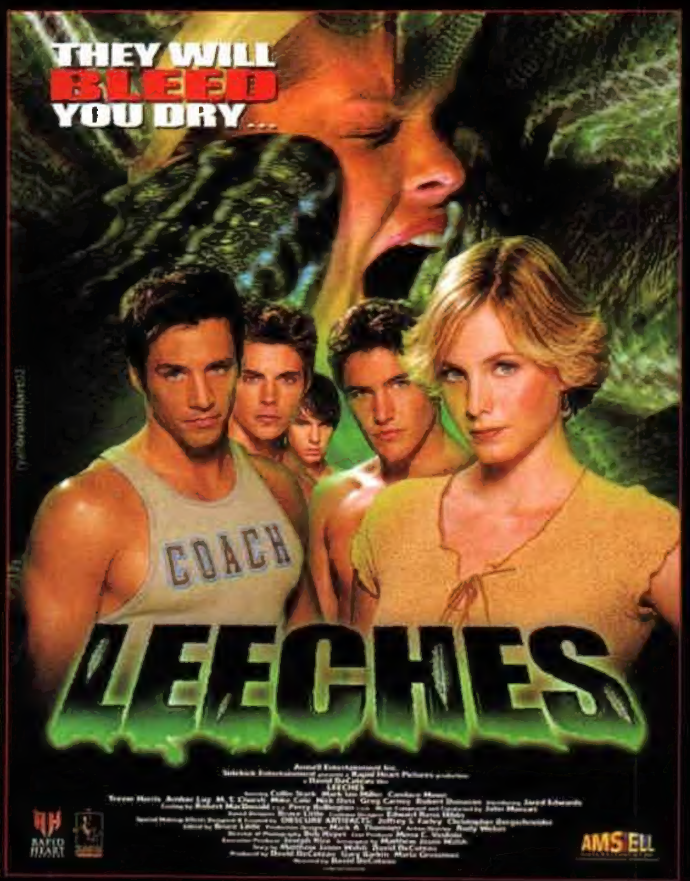
MUMMY'S KISS
LE BAISER MORTEL DE LA MOMIE

Réalisateurs de nombreux courts-métrages tels que **The Teenage Werewolf**, **The Teenage Frankenstein**, **The Teenage Vampire**, **Adventures of the Spirit**, **Superman vs the Gorilla Gang** ou encore **Son of Tor** dans les années 60 et 70, ce passionné de comics et de cinoche fantastique qu'est Donald F. Glut vient d'apporter la touche finale à **Mummy's Kiss** (dont on vous parlait déjà brièvement dans les Notules Lunaires du numéro 141), son troisième long-métrage après **Dinosaur Valley Girls** et **The Erotic Rites of Countess Dracula**. Produit par la propre société de Don Glut, à savoir Frontline Films, **Mummy's Kiss** s'intéresse à la malveillante sorcière égyptienne Hor-Shep-Sut qui, il y a 3000 ans, fut enterrée vivante avec la fille du pharaon, dont elle était follement amoureuse. Libérée de son sarcophage à notre époque, Hor-Shep-Sut reprend immédiatement son apparence charnelle et, secondée par un serviteur zombie, part à la recherche de son amour perdu, qui semble s'être réincarné en la personne d'Ana, une étudiante en archéologie. L'entourage d'Ana se met à disparaître mystérieusement, tandis que celle-ci tombe progressivement sous le charme de Hor-Shep-Sut, ce qui n'est pas pour plaire à son fiancé, ni à son oncle, un éminent professeur d'histoire qui connaît bien les terribles pouvoirs de la sorcière... Interprété par cette vieille trogne de Richard Lynch (**Meurtres sous contrôle**, **Panics**), entouré pour l'occasion des ravissantes Katie Lohman (Playmate de Playboy en avril 2001), Sasha Peralta, Mia Zottoli, Aysia lee et Regina Russell, **Mummy's Kiss** bénéficie d'effets spéciaux signés par le vétéran John Carl Buechler (**Ghoulies**, **Carnosaur**).

Damien GRANGER

Ci-dessous : Richard Lynch dans le rôle d'un éminent professeur d'histoire, Mia Zottoli dans le costume de Hor-Shep-Suth et la momie créée par John Carl Buechler de Mummy's Kiss.



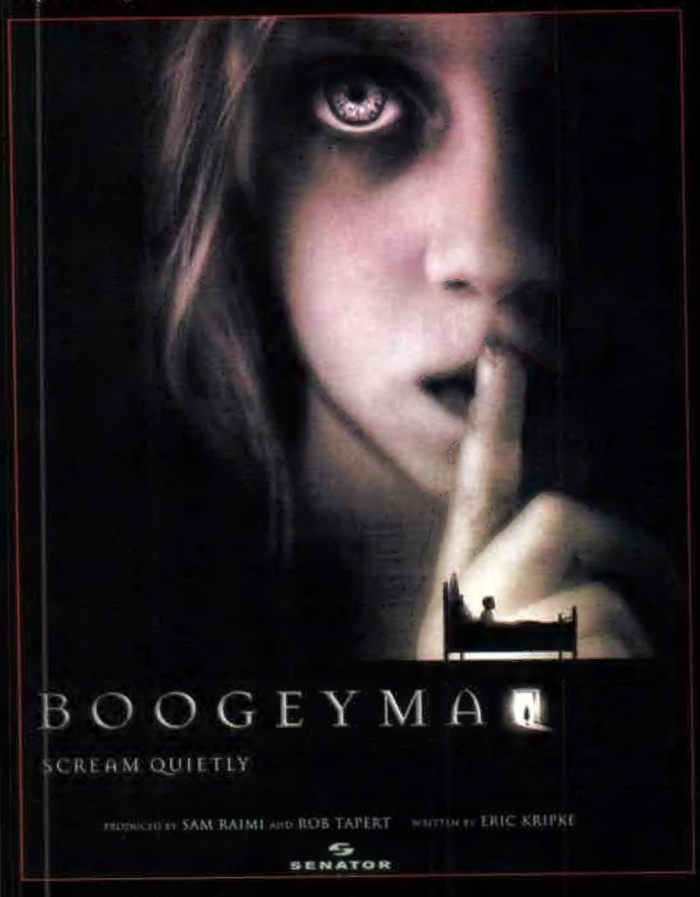


■ David DeCoteau, l'homme qui tourne plus vite que son ombre, et qu'on surnomme ainsi à juste titre le Lucky Luke de la pellicule, vient de terminer le tournage de **Leeches**, qu'il a réalisé en une semaine pour un budget avoisinant les 80000 dollars seulement. L'histoire, imaginée par son fidèle collaborateur Matthew Jason Walsh (un transfuge de chez JR Bookwalter qui a par ailleurs dirigé **Bloodletting**), est très simple : l'équipe de natation de l'Université de Lakecrest est prête à tout pour remporter le tournoi de fin d'année, même si cela implique de tricher quelque peu en prenant des stéroïdes. Mais les choses se corsent lorsque les sangsues qui peuplent le lac voisin, contaminées par le sang impur des sportifs, se transforment soudainement en parasites géants et s'en vont envahir le campus... Les donzelles Candace Moon et Amber Loy viennent se perdre au milieu d'un casting exclusivement constitué de jeunes éphèbes.

■ Devin Hamilton, acteur chez Full Moon (**Kill Joy 2**, **Hell Asylum**) et Dennis Petersen, monteur pour la même boîte (**Dead and Roting**, **Deathbed**), passent à la vitesse supérieure en réalisant tous deux **Bleed**, produit lui aussi par Charles Band. Maddy, une jeune beauté hantée par des cauchemars et au passé pas très net, se rend à une soirée avec son nouveau fiancé. Il lui présente ses amis, tous membres du mystérieux « Murder Club » (mystérieux parce qu'en fait, le synopsis n'en dit pas plus). Maddy rêverait d'en faire partie, mais voilà qu'ils sont tous assassinés les uns après les

autres… Au générique de cette série B horrifique, on retrouve un casting 4 étoiles composé de Debbie Rochon, Brinke Stevens, Julie Strain, Lloyd Kaufman (le boss de Troma), sans oublier Devin Hamilton (également scénariste) et une certaine Lizzy Strain. Si c'est la petite sœur de Julie, on demande à voir!

■ Très occupé par le tournage de **Spider-Man 2**, Sam Raimi trouve encore le temps de produire: accompagné du fidèle Robert Tapert (ils ont tous deux créé les séries ***Hercule*** et ***Xena***, ce qui a permis à Tapert d'épouser Lucy Lawless), il appose donc son nom (et dix millions de dollars) sur **Boogeyman**. Le slogan: « *Scream quietly* ». Un jeune homme, traumatisé toute sa vie, après avoir vécu des événements terribles dans sa chambre alors qu'il était enfant, retourne sur les lieux des années plus tard pour affronter ses peurs. Le scénariste Eric Kripke, prévu pour réaliser le film, avait déjà écrit deux comédies format court, **Battle of the Sexes** et **Truly Committed**. Encore une histoire de monstre dans le placard dans la bonne vieille tradition de Stephen King.



Ci-contre: Katie Holmes, Benjamin Bratt et Charlie Hunnman dans le thriller Abandon, le première réalisation du scénariste Stephen Gaghan.

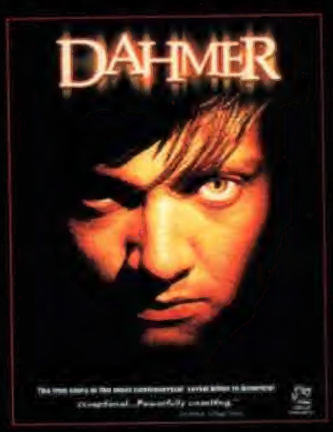
ABANDON
PERDU DE VUE

Scénariste de deux films de sinistre mémoire (le douteux **Enfer du devoir** et le surestimé **Traffic**), Stephen Gaghan passe à la réalisation avec **Abandon**, prévu à l'origine pour Edward Zwick (**Couvre-feu**), qui se contente finalement de le produire. Et contrairement à ce qu'on pourrait imaginer à l'évocation de leurs noms, il ne s'agit pas ici d'un film de guerre républicain. « **Abandon** *est un thriller psychologique dont l'héroïne est Katie Burke, une étudiante de dernière année dans l'une des universités les plus prestigieuses d'Amérique* », explique Gaghan, également scénariste. « *Alors qu'elle est sous une pression constante pour compléter une thèse qui pourrait lui permettre de décrocher un poste de consultant dans l'une des firmes les plus puissantes du monde, elle ne parvient pas à se remettre de la disparition inexplicable de son premier amour, survenue deux ans auparavant.* » Katie est tellement perturbée qu'elle est hantée par des visions de son ex, et finit par faire appel à un détective pour qu'il éclaircisse le mystère. « *Wade Handler, qui lutte contre un alcoolisme chronique, découvre alors des faits déconcertants* », poursuit Gaghan. « *En effet, Katie a peut-être été impliquée dans la disparition de quelqu'un d'autre.* » À compter de ce moment, **Abandon** met en place des éléments surnaturels qu'il nous reste à découvrir.
Si le sujet d'**Abandon** n'a a priori rien de très excitant, le casting l'est nettement plus, puisque c'est la très belle Katie Holmes (**Intuitions**) qui tient le haut de l'affiche. Elle est entourée par Benjamin Bratt, Gabriel Mann, ce bon vieux Fred Ward et surtout Melanie Lynskey (**Créatures célestes**), qui tient ici le rôle de la co-locataire de Katie. Quant à la musique, elle est signée Clint Mansell (**Requiem for a Dream**). Sorti le 18 octobre dernier aux États-Unis, **Abandon** devrait atterrir dans les salles françaises le 12 février prochain.

Cédric DELELÉE

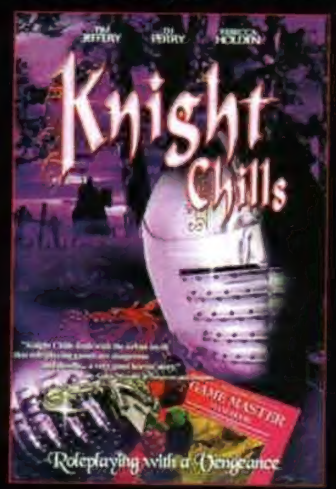
■ Réalisateur de polars urbains tendance rap (**2 G's and a Key**, **Barrio Wars**), Paul Wynne change de registre avec **Tail Sting**, qui mélange allègrement film-catastrophe aérien et film de monstre. Transportés par avion de l'Australie aux USA, des scorpions génétiquement modifiés sont accidentellement exposés à l'air libre pendant le vol. Ils se mettent alors à grossir, à se reproduire et s'échappent de leur boîte pour s'attaquer aux passagers et à l'équipage, en n'oubliant pas de couper tout contact radio avec le sol (c'est qu'ils sont pas cons, les scorpions. Ils sont pas modifiés pour des prunes, faut dire aussi…). Le courageux commandant de bord (Christian Scott, de la série ***Urgences***) et la scientifique de service (Laura Putney, de rien du tout) n'ont plus qu'une chose à faire: essayer d'atterrir ailleurs que sur la banquise avant que tout le monde ne se fasse piquer et ne meure dans d'atroces convulsions… Une suite est d'ores et déjà à l'ordre du jour.

■ Après les films consacrés aux légendaires tueurs en série Ed Gein et Ted Bundy, c'est au tour de Jeffrey Dahmer, surnommé « le Cannibale de Milwaukee », d'accéder à la postérité cinématographique après avoir été le serial-killer le plus médiatisé d'Amérique (et le « héros » de deux comics!). Coupable du meurtre de dix sept adolescents, qu'il draguait dans les bars avant de les ramener chez lui pour les massacrer, violer leur cadavre et dévorer des parties de leurs corps (il conservait le reste dans son frigo), il fut finalement capturé en 1991 et assassiné trois ans plus tard par son compagnon de cellule. C'est David Jacobson (**Criminal**) qui réalise le film, sobrement intitulé **Dahmer**. Au casting, Jeremy Renner de la série ***Angel*** tient le rôle-titre et Bruce

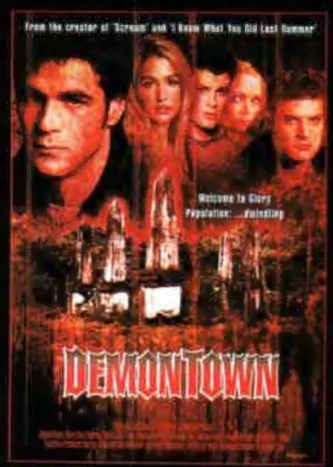


Davison celui d'un paternel qu'on imagine très affectueux. Pour ceux qui voudraient en savoir plus sur le personnage, notre Stéphane Bourgoin national a publié en 93 au Fleuve Noir un ouvrage consacré à ce charmant garçon. C'est quand même autre chose que ce clown d'Hannibal Lecter qui ne fait plus peur à personne.

■ Réalisé par Katherine Hicks pour Spectrum Films, **Knight Chills** bénéficie d'une accroche qui n'a pas peur des mots: « *Les jeux ne tuent pas les gens. Ce sont les gens qui tuent les gens.* ». C'est donc dans le milieu rôliste que se déroule ce slasher, où un jeune homme se donne la mort après avoir été la victime d'abus sexuels de la part d'un de ses compagnons de jeu. Ce n'est que le début d'un long cauchemar où les autres rôlistes et leur prof de fac sont poursuivis et hachés menus par un chevalier noir très revanchard... Les inconnus Tim Jeffery, D.J. Perry, Laura Tidwell et Michael Wayne Walton forment la distribution de ce film à tout petit budget tourné directement en vidéo.

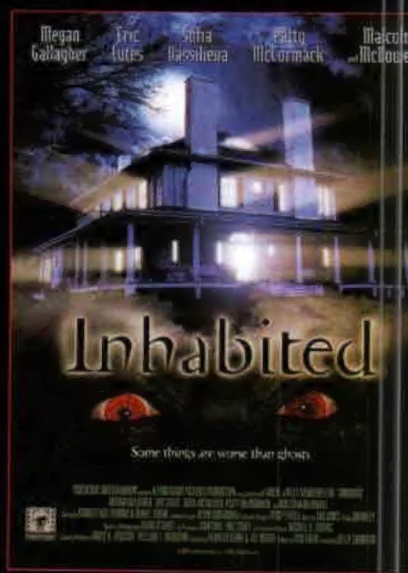


■ On le sait depuis **Scream** et **The Faculty**, Kevin Williamson est un scénariste qui adore pomper



(n'y voyez cependant là aucun jeu de mots scabreux). Créateur de la série ***Dawson***, le voilà de retour sur le petit écran avec ***Demontown: Glory Days***, nouvelle série apparemment très inspirée par ***Twin Peaks***. Le héros, Mike Dolan, est un jeune auteur qui retourne dans l'île côtière où il vécut son enfance, après en avoir sérieusement égratigné les habitants dans un best-seller relatant les événements étranges ayant eu lieu lors de la mort de son père des années plus tôt. Il est fraîchement accueilli, notamment par son meilleur ami de l'époque, qu'il a décrit dans son livre comme une grande folle et qui est devenu le shérif du patelin. Bon gré mal gré, ils vont tous deux faire équipe pour élucider les meurtres hebdomadaires qui ont lieu sur l'île de Glory, leur enquête les amenant à fréquenter plein de gens excentriques et pas nets. Également coproducteur, Randy Zisk (***Lois & Clark***) réalise le pilote avec au casting Eddie Cahill (***Friends***), Jay Ferguson (**Fièvre à Columbus**), Frances Fisher (**Titanic**), Amy Stewart (***Urgences***) et Theresa Russell (**La Veuve noire**).

■ Réalisé par Kelly Sandefur (**Fangs**, **I Downloaded a Ghost**), **Inhabited** s'annonce palpitant. Récemment installées dans une charmante bicoque, Meg (Megan Gallagher de la série ***Millennium***) et sa fille Gina se retrouvent confrontés à des incidents inexplicables: les poupées de la petite se cassent toutes seules, le chat est retrouvé raide mort et des bruits étranges résonnent dans la nuit. Tandis que Gina tente d'expliquer à sa maman qu'elle a rencontré des fées et qu'elles sont responsables de tout ça, Meg embauche un ouvrier, qui lui apprend que ces fées sont en fait des Trolls et qu'ils sont très méchants. Sceptique, Meg engage un psy (incarné par Malcolm McDowell, fallait oser!) pour suivre sa fille. Il fait vite le lien entre les récits de Gina et les confidences d'une patiente, qui n'est autre que la sœur de l'ouvrier et qui affirme avoir vécu dans cette même maison, où ses parents auraient été tués par les méchants Trolls. Lesquels ne tardent guère à se manifester pour de bon, parce qu'il faut les comprendre, les pauvres: être confondus avec des fées, il y a de quoi devenir hargneux! Palpitant donc, non?



■ En attendant que Stéphane Moïssakis réalise un film de superhéros avec un catcheur déguisé en singe joué par Steven Seagal, Rafik Djoumi une adaptation de huit heures en langue elfique du *Silmarillion*, Damien Granger **Leprechaun vs. Chucky**, Bertrand Rougier un manga avec des dialogues de vingt pages qu'il sera le

THE CORE
DESCENTE AUX ENFERS

On croyait l'époque du « revival » film catastrophe révolue mais visiblement, les années 90 ne sont pas encore terminées. Preuve en est cette nouvelle production apocalyptique baptisée **The Core**. Désormais, la menace ne vient plus d'un météore paumé (**Armageddon**), d'une armada d'aliens belliqueux (**Independence Day**), d'un volcan pris de flatulences (**Le Pic de Dante**) ou d'un tunnel récalcitrant (**Daylight**). Non, cette fois-ci, finie la rigolade: en effet, quelques experts découvrent que le noyau de notre planète est en train de partir en sucette. Si rien n'est fait au plus vite, la Terre risque d'être ravagée par une série de cataclysmes bibliques (raz de marée, tremblements de terre, conférences de Bertrand Rougier...). Une équipe de scientifiques embarque donc à bord d'une foreuse géante, avec une super-bombe dans les bagages. Le but: atteindre le centre de la Terre et régler son compte à ce fichu noyau qui se la pète un peu trop.

Après avoir travaillé pendant un an sur le projet, Peter Hyams (**Outland**) s'est fait lourder par les producteurs et s'est vu remplacé illico par le mollasson Jon Amiel (**Copycat**, **Haute voltige**). Reste quand même un casting solide, qui risque peut-être de conférer une once d'épaisseur à cette histoire invraisemblable: Aaron Eckhart (**Erin Brokovich**), Hilary Swank (**Insomnia**), Delroy Lindo (**The One**), Stanley Tucci (**Les Sentiers de la perdition**) et notre Tcheky Karyo national. Tout de même nanti d'un budget de 60 millions de dollars, **The Core** se présente plutôt comme un film catastrophe intello (d'où son casting), avec plein de discussions tendues entre quatre murs. Initialement prévue pour cet automne, la sortie américaine a été décalée au 28 mars. Chez nous, il faudra attendre le 16 avril pour faire tout péter.

Arnaud BORDAS

seul à comprendre, Arnaud Bordas un nouvel épisode du **Justicier dans la ville** où il dessoude des travs à Perpignan et Cédric Delelée un film où le roi Arthur déboule dans un pensionnat de jeunes filles pour leur faire tâter de son Excalibur, d'autres s'y sont déjà mis. Comme Emmanuel Itier, ancien correspondant de Mad à Los Angeles et déjà responsable du thriller érotique **Midnight Hour** avec Amber Smith, qui nous revient avec **Scarecrow**. Lester, un ado solitaire, se lie d'amitié avec la jolie Judy, jusqu'à ce qu'il la voit embrasser un autre garçon. Il perd alors le contrôle de lui-même et rentre chez lui, où il se bat avec son beau-père, lequel finit par avoir le dessus et s'en va pendre Lester à un arbre au milieu d'un champ de blé. Un an plus tard, alors que des meurtres ensanglantent la ville, Judy découvre que Lester s'est réincarné sous la forme d'un épouvantail pour se venger de tous ceux qui l'ont tourmenté. Ça sent bon l'hommage à Tim Burton…

■ Allez, pour finir, un film rien que pour notre rédac'chef: **Urban Massacre**, qui se présente comme un mélange de **Mortelle Saint-Valentin** et de **Scary Movie** version rap. L'histoire est très, très simple: un groupe de hip-hop, Tha Supanatchralz, se lance aux trousses d'un tueur déguisé en clown. Bref, c'est comme **Scoubidou**, mais sans le toutou. Le casting est blindé de stars du rap, jugez plutôt: Guru, Capone, Kittie de la chaîne BET, Lala de MTV, Jermaine « Huggy » Hopkins, Dia,ILLOne, Krumbsnatcha, Ivory et Remedy. Le réalisateur, Dale Resteghini, tourna auparavant **Da Hip Hop Witch**, parodie rap du **Projet Blair Witch**. Euh…Yo!

San HELVING

Flashes

● Automne pourri! En même pas un mois, deux grands bonhommes nous ont tiré leur révérence. Le 25 octobre, Richard Harris nous quittait à l'âge de 72 ans, lui qui tenait tant à incarner une dernière fois le magicien Dumbledore dans le prochain et troisième **Harry Potter**. **Les Canons de Navarone**, **Major Dundee**, **Les Héros de Télémark**, **Un homme nommé cheval**, **Orca**, **The Field**, **Impitoyable**, **Gladiator**… Autant de rôles que cet Irlandais pur jus marqua de son profil d'aigle. On avait à peine le temps de faire notre deuil que le 18 novembre, c'était le tour de James Coburn (74 ans), la gueule cassée la plus cool de toute l'histoire du cinoche ricain. Des titres ? **Les 7 mercenaires**, **La Grande évasion**, **Charade**, **Notre homme Flint**, **Il était une fois la révolution**, **Pat Garrett & Billy le Kid**, **Le Bagarreur**, **Croix de fer**, **Hudson Hawk** (voilà, je l'ai mis celui-là… heureux Stef ?), **Affliction**, **Payback**… Putain, ça file un des ces bourdons de récapituler des films pareilles… Bon, allez, so long guys, nous, on va chialer un coup…

● Exit le **Batman vs. Superman** que devait réaliser Wolfgang Petersen. À la place, il faudra se contenter d'un **Superman** mis en boîte par ce gros beauf de Brett Ratner (**Rush Hour**, **Dragon rouge**). Et avec Anthony Hopkins dans le rôle de Superpapa. Sommes-nous peu de choses…

● **The Hunted**, son thriller-survival avec Tommy Lee Jones et Benicio Del Toro, étant programmé chez nous pour le 19 mars 2003 (Fathi Beddiar s'est mis en état d'hibernation jusqu'à cette date), William Friedkin est déjà au travail sur son prochain film, baptisé **Serpentine**. Un thriller journalistique sur un personnage reel, que Jude Law devrait interpréter. De plus, le grand William s'est déclaré intéressé par un éventuel **French Connection 3**.

● **Bulletproof Monk** (litteralement: « le moine pare-balles »…) nous raconte l'histoire d'un moine shaolin [illegible] dans le but de protéger un manuscrit sacré. Chow-Yun Fat et Seann William Scott (**Eh mec ! Elle est où ma caisse ?**) seront les deux héros de ce buddy-movie inspiré d'un comic-book et réalisé par Paul Hunter, responsable de plusieurs clips pour la Lopez et la Carey, et qui faillit en son temps réaliser **Blade II** (merci Mon Dieu, merci…).

● **Van Helsing** de Stephen Sommers, ça se précise. Outre Hugh « Wolverine » Jackman dans le rôle-titre du chasseur de monstres, Kate Beckinsale (**Pearl Harbor**) interprétera Anna, la fille d'une famille opposée à Dracula, et l'Australien Richard Roxburgh (**Moulin rouge**) se glissera dans la cape du vampire transylvanien. Sortie US fixée au 21 mai 2004.

● Guillermo Del Toro planche activement sur son **Hellboy**. Tournage à Prague, de mars à août 2003. Ron Perlman as THE Hellboy, Selma Blair (**Storytelling**) sera Liz Sherman, Karel Roden (l'avocat de Damaskinos dans **Blade II**) incarnera le maléfique Raspoutine et le grand John Hurt prêtera sa classe bourrue au Professeur Bruttenholm. Quant au mystérieux Abe Sapien, c'est l'athlétique Doug Jones (**Mimic**) qui s'y colle, du moins pour les scènes où le personnage ne sera pas en images de synthèse.

● Chuck Parello (**Ed Gein**) s'est fait lourder du tournage de **Romasanta**, la dernière production Fantastic Factory. C'est le jeune Paco Plaza qui le remplace derrière la caméra pour ce film de loup-garou censé se dérouler dans l'Espagne du XIXe siècle.

● La Paramount produit un remake d'**Un crime dans la tête**, sommet d'espionnite parano tourné en 1962 par John Frankenheimer et narrant l'histoire de deux militaires transformés en tueurs après avoir subi un lavage de cerveau. Denzel Washington devrait reprendre le rôle tenu à l'époque par Frank Sinatra et Jonathan Demme réaliserait le tout.

● Deux flics enquêtent par le biais du Net sur une série de meurtres. C'est le pitch du prochain Dario Argento. Pas de titre pour l'instant mais une actrice : Stefania Rocca, vue dans le recent **Heaven** de Tom Tykwer.

○ On nous annonçait un film qui retournerait aux sources du comic-book. Las, le script de **Spawn 2** est en cours de réécriture, afin d'y injecter plus d'action et de le formater en vue d'une classification PG-13. Pfff…

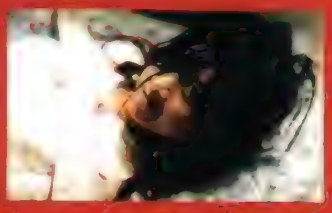
● En 2003, Robert Mitchum se prononcera Steven Seagal… Et oui, c'est comme ça, puisque notre tronche de pneu préférée reprend le rôle du grand Bob pour les besoins d'un remake du **Yakuza** de Sydney Pollack. À ce train-là, Ken Takakura serait interprété par Robert Castel que ça nous étonnerait même pas…

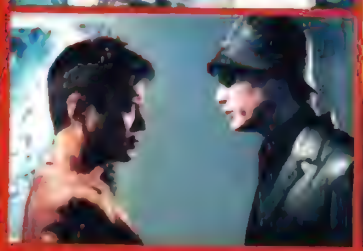
NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SEVEON

Vous n'avez pas eu assez de Hong Kong dans les précédents numéros ? Voici donc un petit tour d'horizon des dernières productions horreur/action locales, suivi d'une petite touche de Chine Populaire, un clin d'œil aux productions fantastiques thaïlandaises et pour finir deux chroniques de films bien membrés made in India.

■ Chez de nouveau à Hong Kong: Les films d'horreur continuent de sortir, mais en dehors du nanardesque film de Sui Cheung, un jeune réalisateur particulièrement doué à qui l'on doit le flippant Horror Hotline, peu nombreux sont ceux qui semblent vraiment sortir la tête. Cheung vient donc de sortir New Blood, une histoire de revanche en provenance de l'au-delà; Wilson Yip (responsable des excellents Bullets Over Summer et Juliet In Love – achetés pour la France mais toujours pas distribués) a accouché de The Mummy Aged 19 dans lequel un gamin se transforme en momie; Billy Chung a été lancé dans Possessed, où deux journalistes mènent une enquête sur un chanteur qui a pété les plombs et tué sa famille... Signalons aussi The Untold Story: Sadden Vanished, un film sans aucun rapport avec le classique trash de Herman Yau. The Untold Story, et qui semble copier fondamentalement **Ichi**. Pour le décalé qui ose, le film est sorti sur un seul écran à HK!





■ Pour continuer dans l'horreur hongkongaise, Visible Secret 2, la suite du film de Ann Hui, est sorti en octobre et est déjà disponible en DVD dans tous les vidéo clubs chinois du monde.

■ On l'a attendu pendant tellement longtemps que sa sortie ne provoque désormais plus qu'un vague intérêt. Black Mask 2: City of Masks n'a en effet plus grand chose à voir avec le projet démentiel de Tsui Hark (qui avait tourné, parallèl. un teaser complètement dingue afin de présenter le film, mais hélas sans aucun rapport avec le résultat final), qui devait voir des scènes de super héros se

■ Pour continuer avec Tsui Hark, un Hero of the Vampires (voir

KRANTI

Après avoir visionné **Kranti**, on peut affirmer sans l'ombre d'un doute que Bronson, Eastwood et Stallone sont tous des mous du gland *(bon, Julien, ça suffit, y'en a marre! Tu l'auras voulu, on t'envoie Moïssakis et Bordas, qui vont te montrer de quel bois se chauffent leurs idoles – ndlr)*. Comparé au flic ultra-couillu et facho de **Kranti**, on peut même avancer qu'ils sont tout juste dignes d'organiser la circulation dans les rues de Paris *(allez, vas-y, aggrave ton cas... – ndlr)*.

Abhay, le « héros » de Kranti, c'est le genre de gars à vous coller une balle en plein cœur parce que vous avez sorti une blague sur le système judiciaire, à démonter brutalement une bande de jeunes dont le meneur a osé embrasser sa sœur, ou à défoncer tous les petits truands de la ville afin d'obtenir une information... Son leitmotiv est d'ailleurs le suivant: *« Pas de rapport, pas d'arrêt, pas de document: jugement immédiat »*. Son père, commissaire intègre, lui reproche ses méthodes, mais Abhay ne comprend pas que l'on doive fournir des preuves pour pouvoir passer à l'action. D'ailleurs, son grand rêve, c'est que tous les policiers indiens se mettent à suivre son exemple, en l'occurrence *« tire d'abord et pense ensuite » (!!)*. Abhay a heureusement une méthode infaillible pour déterminer qui est un criminel: juste en serrant la main de la personne qu'il a en face de lui, il est capable de déterminer si c'est un méchant ou un gentil... Alors, lorsqu'il se trouve en face d'un horrible terroriste, autant dire que son sixième sens se met à sonner l'alerte. Heureusement, entre deux expéditions punitives, notre justicier a le temps de pousser la chansonnette, histoire de déclarer son amour à sa douce...

Interprété par Bobby Deol, la star du cinéma d'action macho made in India (que l'on avait remarqué pour la première fois dans **Bichoo**, un remake de **Léon**!), **Kranti** est symptomatique d'un certain cinéma indien très musclé dans lequel les flics règlent leur compte à toute la vermine qui pullulent dans les rues de Bombay. Le tout, bien entendu, sans la moindre nuance. Un genre heureusement contrebalancé par d'autres films, dans lesquels les flics sont tous montrés comme des crevures corrompues, en face desquelles les gangsters apparaissent bien souvent comme des saints. Si notre cœur balance bien entendu plus pour le second genre que le premier, il faut bien avouer que le caractère extrême de **Kranti** ne peut que difficilement laisser

amorphe – que l'on soit atterré par le discours tenu ou que l'on s'en réjouisse, sans, bien sûr, y adhérer une seule seconde. Dans tous les cas de figure, la mission que s'est fixée Abhay (détrôner l'un des caïds de la ville, terroriste à ces heures) est un régal à suivre. Ne pas trop en abuser cependant, sous risque de sarkozytose aiguë.

NA du n°144) est enfin sorti. À en croire les premiers échos, et comme on le craignait, le film ne semble pas briller par des débordements d'originalité...

■ Notre bon gros Sammo Hung, après ses (mé)aventures américaines dans la magnifique bouse-fonnerie **Le Flic de Shanghaï** est de retour à Hong Kong. Comprenant qu'il ne réussirait vraiment pas à percer chez les mangeurs de hamburgers, il est résolu à tenter sa chance dans l'ex-colonie avec **The Hidden Enforcers**, dans lequel il joue le rôle d'un ancien flic dégoûté par la corruption du métier. Persuadé malgré tout que la justice doit être appliquée, il forme une équipe de cinq jeunes qui ont pour mission de faire régner la loi à travers toute l'Asie. Ce n'est pas encore avec ce film que Sammo va percer internationalement...

■ **Hero**, dont on vous disait récemment du bien dans les Notules du n°144, est enfin sorti en Chine Populaire. Produit par Miramax (qui depuis **Tigre & Dragon**, a bien compris qu'il y avait quelque chose à faire avec ces bidules) mais surtout réalisé par le talentueux réalisateur - d'art et d'essai - Zhang Yimou, le film aligne donc une pléiade de grands noms du cinéma devant et derrière la caméra (parmi les premiers cités: Jet Li, Maggie Cheung, Zhang Ziyi...) dans une épopée martiale qui s'annonce de plus en plus (à la vision d'une nouvelle bande-annonce) comme une grosse surprise visuelle. Encore un peu d'attente. **Hero** sortira l'année prochaine en France.

■ Le film aurait dû sortir en octobre, mais on va encore devoir s'armer un petit peu jusqu'à la fin de l'année au moins. Quel film, me direz-vous? Mais **Kaante**, bien sûr! Un super-polar réunissant cinq des plus grandes stars masculines de Bollywood (le grand Amitabh Bachan entre autres) dans une histoire violente de mafia et de cavale réalisée par Sanjay Gupta. Le film est très attendu par les cinéphiles indiens du monde et vu l'ampleur de la production (gros budget, gros casting, grosses explosions... et une touche de **Reservoir Dogs**?), on resterabra sûrement devant patiemment.

■ Comme la Thaïlande est à l'honneur sur ce numéro, on fera donc ces notes asiatiques par la sortie de deux films locaux: **Kra Took Ying Jao Plee** de Saichon Sriwoonak et **Phi Dtee Khard** de Ronnan Trirong. Le premier est un film post-apocalyptique (mais!) dans lequel le big boss d'un réseau criminel rêve que s'il ne trouve pas une certaine femme capidonnes, il mourra. Persuadé du caractère prémonitoire de son rêve, il se lance dans une quête qui va l'amener à être confronté à une autre communauté de survivants parmi lesquels se trouve la fille dont il a rêvé. Le second film raconte l'histoire d'un homme qui se fait dévorer par des gangsters et décapiter par des gangsters et décapiter par des gangsters et décapiter

SAN SEBASTIAN 2002

COMME CHAQUE ANNÉE, ON A OUVERT LA CAGE DE CHRISTOPHE LEMAIRE ET ON L'A LAISSÉ FILER VENTRE À TERRE AU FESTIVAL DE SAN SEBASTIAN. LE BOUGRE N'EN POUVAIT PLUS D'ATTENDRE, MAIS FINALEMENT, IL A PU SE RESSOURCER EN SE PLONGEANT DANS UN BAIN BOUILLANT DE ZÈDERIES, DE VIEILLERIES DÉVIANTES ET AUTRES INCUNABLES CHTARBÉS DE LA TÊTE. COMPTE-RENDU.

Tout journaliste biberonné au cinéma bis des années soixante/70 (au hasard : Christophe Lemaire) avait de quoi ravaler son slip de bonheur en se téléportant, façon William Shatner, à la 13e Semaine du Cinéma Fantastique et de Terreur de San Sebastian qui s'est clôturé mi-novembre. Un festival géré à coups de tapas par un authentique cinglé de pellicules psychotroniques (grosses bises sur le front bronzé de José Luis Rebordino), qui a réussi l'exploit de réunir chaque soir au restaurant de grandes figures du cinéma déviant. À la même tablée, on pouvait reconnaître l'ex-loup garou ibérique Paul Naschy, qui dévorait son jambon avec autant d'avidité que ses starlettes grassouillettes dans **La Furie des vampires** et **L'Empreinte de Dracula**, le manitou du zoom distingué Jésus Franco et son actrice fétiche et compagne Lina Romay, l'ultra populaire (et fan total de films Z) Santiago Ségura, qui n'en revient toujours pas d'avoir fait un carton total en Espagne avec ses deux **Torrente**, le Brésilien cinglé et culte José Mojica Marins, toujours vêtu de sa cape noire et de son chapeau haut de forme, et surtout le génial Alexandro Jodorowsky, dont l'éternelle quête de surréalisme intense lui a permis d'assister il y a quelques mois à une apparition d'OVNIS dans le ciel mexicain. Côté rétro, le festival a donc assuré gravement. D'abord avec quelques copies restaurées de grands classiques du cinéma expressionniste allemand des années 13 à 27 comme **Le Cabinet des figures de cire**, **Nosferatu**, **L'Étudiant de Prague**, **Les Mains d'Orlac**, **Faust** ou **Metropolis**. Des chefs d'œuvre qui valent évidemment tous les **Spider-Man** et **Seigneur des anneaux** du monde, mais allez expliquer ça à un cinéphile de moins de 30 ans allaités aux seins poilus de Chewbacca !

UNE CUVÉE OLÉ OLÉ

Entre des classiques sortis de la Hammer Film (**La Gorgone** et ses serpents en caoutchouc, **Le Cauchemar de Dracula** et son Christopher Lee denté) ou de chez Roger Corman (**La Chambre des tortures** et son Vincent Price cabot), le festival rendait aussi un hommage osé à « l'Amérique Latine perverse ». Occasion de revoir les perles du Chilien cosmique Alejandro Jodorowsky, dont le génial **La Montagne sacrée** et sa fameuse séquence scato/mystique où un voleur voient ses déjections se transformer en or (contrairement aux miennes d'ailleurs), et quelques films d'horreur des sixties totalement pop signées du Brésilien José Mojica Marins. Comme **L'Éveil de la bête**, où d'étonnantes expériences à base de LSD amènent une lolita semi-perverse à se faire partouzer par des gars musclés sifflant en cœur le thème principal du **Pont de la rivière Kwaï** ! De sexe, il est également question dans l'incroyable **Carne**, une déjanterie totale réalisée en 1968 par l'Argentin Armando Bo. Durant la dernière heure du film, Isabelle Sarli, grande star du cinéma olé-olé argentin de la fin des années soixante, se fait prendre de force dans une camionnette réfrigérante par une galerie de personnages loufdingues qui semblent sortis d'un film de Buñuel. Avec son esthétisme érotico/dérangeant (surtout cette séquence où Isabelle Sarli fait l'amour avec un macho sur un quartier de bœuf) et son atmosphère de sexe poisseux, cette ode à la cellulite affriolante de la miss rappelle l'autre **Carne** que Gaspard Noé (autre Argentin) réalisera vingt-cinq ans plus tard. En sélection officielle, le festival a évidemment fait la part belle au cinéma asiatique avec le thaïlandais **The Eye** des frères Pang et le japonais **Dark Water** de Hideo Nakata. Deux grandes descentes dans la terreur pure, qui trouvent aussi leurs marques dans le mélo retenu pour le premier et le film catastrophe post-Roland Emmerich pour le deuxième. Votre canard préféré (qui a dit Studio ?) devrait en faire ses choux gras dans les mois qui suivent. Déception, par contre, avec le déjà compliqué **Legend of Zu** de Tsui Hark, présenté ici dans un remontage américain qui a fait carrément fuir

Ci-dessous, de gauche à droite :
Comme chaque année, le festival de San Sebastian a fait la part belle aux différentes retrospectives, parmi lesquelles on pouvait trouver La Chambre des tortures de Roger Corman, ou encore La Gorgone et Le Cauchemar de Dracula, deux productions Hammer.

Un des protagonistes, en plein exercice de son art, de El Lado Oscuro, un film espagnol tourné en DV qui rappelle certains épisodes de la série *La Quatrième dimension*.

une partie de la salle. Malgré sa profusion d'effets spéciaux en images de synthèse (pourris cela dit) et ses séquences déjantées qui semblent surgir tout droit du cerveau siamoisé de Jerry Lewis et Michel Leeb, **Legend of Zu** (du moins dans cette version) est, osons le dire, aussi pénible à suivre qu'un film de Michael Bay passé en accéléré. Également très alambiqué (mathématiquement parlant), **Hypercube**, alias **Cube 2**, tente de faire plus compliqué encore que le premier. D'abord parce que les huit nouvelles victimes ont une chance sur 60 656 cubes de se retrouver dehors et qu'ensuite, certains de ces cubes déforment la réalité en balançant certains protagonistes dans des dimensions temporelles différentes. Un vrai casse tête, agaçant dans sa première demi-heure, qui a forcé Damien à se casser de la salle lors de la projection du Mifed. T'aurais dû rester Damien, ça devient bis après !

VIVA ESPAÑA !

Le cinéma espagnol était également à l'honneur avec **El Lado Oscuro** de Muciano Berratua, essai fantastique semi amateur tourné en DV mais dont les thèmes habilement abordés (voyages astraux, occultisme) font ressembler le film à un épisode maladroit et sympathique de ***La Quatrième dimension***. Fan total du **Pacte des loups**, Paco Plaza fait partie, lui, de la nouvelle génération montante du cinéma fantastique espagnol. Produit par la firme de Brian Yuzna, Filmfax, son premier long-métrage **Second Name** (que Christophe Gans aime bien, Paco !) est un polar noir et dur, dont l'atmosphère suintante et la fin glaçante rappellent les travaux de ses amis Jaume Balaguero (**La Secte sans nom**, **Darkness**) et Nacho Cerda (**Aftermath**), les « sérieux » du genre. Car dans le genre non sérieux, l'Espagne peut aussi frapper fort, comme le fun **Mucha Sangre** de Pepe De Las Heras, qui navigue entre la vulgarité assumée des **Torrente** et les gunfights gore à la **Dobermann** de Jan Kounen. Clou du film : un cinglé baveux voit sa tête repousser chaque fois qu'on la lui coupe. Quant à Paul Naschy, notre bon vieux loup garou des sixties au physique de patron de bistrot, il trouve le moyen d'être excellent (franchement) dans le rôle d'un gangster qui sodomise ses ennemis avant de les achever. Grâce à ce rôle, Paul Naschy est enfin mur pour jouer un méchant dans un James Bond. Quant à Jésus Franco, on ne lui en voudra pas d'avoir signé l'insupportable **Killer Barbies contre Dracula**, tourné en DV avec le budget préservatif d'un porno de Marc Dorcel. D'abord parce que Jésus synthétise à lui seul le cinéma bis espagnol le plus fou, d'autre part parce qu'il a encore réussi à récupérer quelques trognes patibulaires au casting, dont Dan Van Hussen , immense second couteau allemand du cinéma bis européen depuis trente ans (c'est lui qui tue Helmut Berger d'une balle dans la tête à la fin du **Salon Kitty** de Tinto Brass). Présent à San Sebastian, Van Hussen se baladait avec des photos de lui grimé en monstre dans un film d'horreur tourné récemment en Angleterre (**The Chosen and the Damned** avec Dominique Pinon en vedette), distribuait ses cartes de visite à l'effigie de son site (www.vanhussen.com), nous a avoué qu'il prenait autant de plaisir à tourner pour Spielberg dans la série ***Band of Brothers*** que dans des westerns spaghettis comme **Les Quatre Mercenaires d'El Paso** et **Compañeros**, et soutient mordicus que George Lucas se serait inspiré du visage de Jésus Franco pour créer le Yoda. Vu la ressemblance frappante entre les deux, on a encore du mal à croire que c'est une blague. La France n'était pas en reste avec la projection de **Brocéliande** de l'ami Doug Headline, hommage sympathique aux giallos italiens racés et aux forêts embrumées de la Hammer, et celle de **Maléfique** d'Éric Valette, huis clos gore totalement psychotronique qui a valu au réalisateur une félicitation du rédacteur en chef de la revue Fangoria. Le festival, n'étant pas compétitif (sauf pour les courts-métrages), Éric Valette s'est quand même vu remettre par François Cognard de Canal Plus et Yves Montmayeur de Paris Première, un prix « Jésus Franco », totalement improvisé sous la forme d'une coupe en argent acheté trente balles dans un Cash Converter et signé de la main même de Franco et de sa compagne Lina Romay. En bon fan des **Expériences érotiques de Frankenstein** qu'il est, Eric Valette n'a pas pu s'empêcher d'écraser une larme. Histoire de prouver que San Sebastian n'est pas un festival comme les autres, la semaine s'est achevée sur une hilarante cérémonie de clôture : venu sur scène avec un catcheur à poil tenu en laisse, Santiago Ségura a laissé s'échapper celui-ci dans la salle afin qu'il aille frotter son sexe contre quelques spectatrices hurlantes de bonheur. Et tout ça sous le regard hilare de José Luis Rebordino, à qui il faudrait un jour confier le festival de Cannes, histoire de pouvoir enfin rentrer dans le palais avec son nœud pap' dans le cul...

Christophe LEMAIRE

Ci-dessus :
Film espagnol déjanté entre Torrente et Doberman, Mucha Sangre se paye la présence de l'incontournable Paul Naschy au générique.

Ci-dessous, de gauche à droite :
L'affiche de Carne, un film argentin érotico-taré datant de 1968 et réalisé par Armando Bo.

Legend of Zu de Tsui Hark et ses guerriers armés d'épées téléscopiques.

Trois des huit nouveaux personnages de Cube 2 : Hypercube, une suite encore plus alambiquée que l'original !

HARRY POTTER ET LA CHAMBRE DES SECRETS

ENTRE RIRES ET LARMES

90 millions de dollars le premier week-end ! Voilà ce que vient de remporter **Harry Potter 2** aux États-Unis, se positionnant de facto dans le Top 3 des meilleures « openings », après **Spider-Man** et le premier **Harry Potter**. Mais, quelques jours avant cette arrivée fracassante sur les écrans, Richard Harris, qui incarnait le professeur Dumbledore, doyen et directeur de l'école des sorciers de Poudlard, s'est éteint à l'âge de 72 ans, terrassé par la maladie d'Hodgkin, laissant aux rapaces des studios l'indécence d'organiser, illico presto, son remplacement (on parle déjà de Christopher Lee ou de Ian McKellen !! Pourquoi pas Cate Blanchett ?!). Partagé entre rires et larmes, entre légèreté et drame, le film est à l'image de ces conséquences radicales : une œuvre protéiforme, qui ne trouve son point d'ancrage que dans une imperturbable hésitation. Hésitation à jouer la carte de l'adaptation déférente bien sûr, a contrario du premier volet. Les quelques craintes que nous avions pu exprimer lors de la preview se sont, en effet, vérifiées. Adapté très librement, le second tome de Rowling se voit littéralement métamorphosé à l'écran. Non que Columbus ait changé quoi que ce soit en termes de narration, mais les ruptures de ton présentes dans le livre sont ici diluées dans un grand nombre d'ellipses et de digressions narratives, servant avant tout l'aspect « aventure merveilleuse ». Là où le bouquin se posait en œuvre transitoire, approfondissant la psychologie des personnages au détriment de l'action, pour préparer les grands enjeux du troisième tome, le film, quant à lui, privilégie la trame fantasy, au détriment des considérations psychologiques. En témoigne l'importance accordée dans le film à la fameuse chambre des secrets (et aux créatures mythologiques qui la protègent), qui devient le fil conducteur du récit, quand, dans le livre, elle n'était qu'un prétexte narratif à l'évolution intérieure du jeune Harry. Du coup, et ce n'est pas a priori un choix répréhensible, pour traduire à leur manière (c'est-à-dire de façon visuelle) les écrits de Rowling, Columbus et le scénariste Steven Kloves ont opté pour une hypertrophie ténébreuse du final aux dépens de scènes « intimes » à l'humour cocasse (et parfois iconoclaste) qui occupaient 80 % du livre ! L'autre différence majeure par rapport au bouquin, qui fait du film un ersatz non déguisé du premier **Harry Potter**, réside dans le recentrage du récit sur ses trois personnages principaux (Harry, Hermione, Ron). Or, le projet véritable de Rowling, à l'aune du second tome de sa saga, était d'intégrer une foultitude de personnages annexes, et parfois complexes (le professeur Guilderoy Lockhart, excellemment interprété par Kenneth Branagh, Colin Crivey, le jeune journaliste, Lucius, le père de Dago Malefoy, la famille Weasley, etc.) qui auront une importance capitale par la suite et qui ici, sont traités de façon unilatérale. Vous me direz, logique en termes d'adaptation, sauf qu'ici, toute la progression psychologique des personnages s'en trouve dénaturée (en particulier l'introspection douloureuse d'Harry, ou sa difficulté à assumer sa popularité, ici à peine effleurée).

Reste qu'une fois ces différences notées, **Harry Potter 2** doit être appréhendé en tant que film aux intentions spécifiques. Le résultat est une œuvre linéaire mais captivante, toujours aussi attachante et féerique, même si le rythme a été revu à la baisse. Mais pouvait-il en être autrement quand « l'action » développée par Columbus se base sur des enjeux tardifs et sommaires, voulus ainsi par Rowling ? Du coup, le final ressemble à celui du premier **Harry Potter**, succession de salles, de dangers, de boss, comme dans un jeu vidéo, tout cela, j'insiste, au détriment des ruptures de ton et des personnages annexes du bouquin. Regrettable mais pas catastrophique.

Cela dit, si la mise en scène est plus audacieuse que celle du premier opus, distillant des décadrages intéressants et une atmosphère plus sombre ; si les effets spéciaux ont été grandement améliorés (l'Elfe de maison, la scène de quidditch ou celle des araignées sont vraiment superbes) ; si le récit s'est retrouvé victime d'un spectaculaire ampoulé ; le plus étonnant réside dans sa grande tristesse, aux antipodes de la bonne humeur qui règne dans le bouquin. Une tristesse traduite par la voix chevrotante de Richard Harris, par les yeux humides d'Hermione, par la mélancolie d'un épilogue sans fin. Comme si les gamins du film venaient de réaliser que grandir est un processus douloureux…

Yannick DAHAN

HARRY POTTER AND THE CHAMBER OF SECRETS. ÉTATS-UNIS. 2002. RÉAL. : CHRIS COLUMBUS. SCÉN. : STEVEN KLOVES D'APRÈS LE ROMAN DE J.K. ROWLING. DIR. PHOTO. : ROGER PRATT. MUS. : JOHN WILLIAMS. PROD. : DAVID HEYMAN, CHRIS COLUMBUS, DAVID BARRON… POUR WARNER BROS. INT. : DANIEL RADCLIFFE, EMMA WATSON, RUPERT GRINT, RICHARD HARRIS, KENNETH BRANAGH, ROBBIE COLTRANE, JASON ISAACS… DUR. : 2H41. DIST. : WARNER BROS. SORTIE LE 4 DÉCEMBRE 2002.

LE VAISSEAU DE L'ANGOISSE
GHOST « CHEAP »

Il n'y a rapport qu'un simple nom collant de ce qui est devenu une bonne partie du cinéma fantastique actuel. Loin d'un mélange de genres qui caractérise aujourd'hui la plupart des productions SF, la société Dark Castle, dont le but est de produire des remakes de vieux films réalisés par William Castle, a toujours voulu revenir à une première époque, un cinéma pur et dur, sans artifices (CGI) mais à l'ancienne, sachant ne lésiner pas sur l'émotion globale, et ce sans une once de cynisme bien chouille. Bref, une volonté de redécouvrir les racines d'un genre aujourd'hui câlin avec les ados et si efficace que sa mise de Joel Silver et de Robert Zemeckis (producteurs de la chose) semble légitime. Lol. Ce n'est pas en faisant un tabac comme Steve Beck, à la barre (lui qui fut déjà responsable de l'autre pauvre bouse produite par Dark Castle, **13 fantômes**) qu'ils vont atteindre leur objectif! Pourtant, **Le Vaisseau de l'angoisse** démarre plutôt bien, supplantant, pour quelques

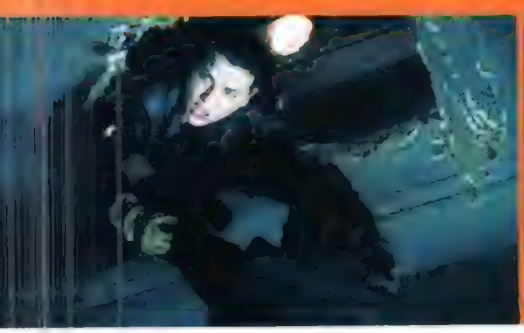
scènes, l'intro se déroulant un an auparavant dans les années 50. Une sorte monde-de-cet-organisé-sur-le-point-quand-soudain-un-câble-métallique-vient-trancher-en-deux-une-marraine-de-couvres-qui-dansaient. Dans un instant, ils s'effondrent alors dans une mare de crépissé de sang. Une gore, cette scène vraiment représentative tire ce que Paul Anderson n'avait pas osé faire dans **Resident Evil** (cf. la scène d'introduction des boots). Hélas, rallier quand même pas vous? Ce qui suit ne fait que **Le Vaisseau de l'angoisse** vous jette en pâture! Une fois cette scène passée, oubliez l'horreur annoncée, car vous voilà embarqués dans un thriller poussif, sans idées, au point de vue je sais aucune autre scène gore!!

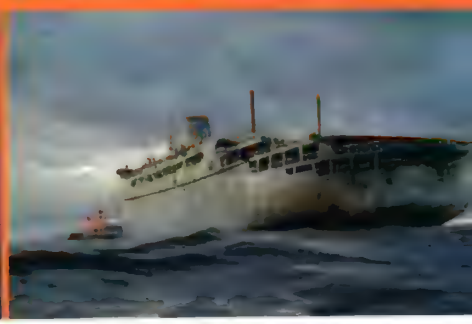
Bien sûr, des années plus tard, un équipage découvre le vaisseau fantôme (10 minutes, à tout casser, pour exposer les personnages). Suivent 80 minutes de promenades champêtres dans des couloirs obscurs, avec les traditionnels rebondissements de sorte à tenir petite fille

mystérieuse, un traître à deux balles, et même pas de monstre!), pour finir sur un climax qui reprend la première scène du film (sic) en la transformant en cap rectiligne (sic) avec une mise en scène digne de **Charlie et ses drôles de dames** (méga-sic!). Non, décidément, hormis une superbe photo, et quelques effets visuels réussis, le scénario est si catastrophique, les personnages si galvaudés, le discours si bien pensant (encore un trop évangélisateur), et la mise en scène si molle, qu'on a soi-même envie de monter sur le bateau pour remplacer le bad guy, et charcuter tout le monde à la tronçonneuse, en lisant la Bible!! Ça fait du bien de rêver, parfois...

Gerrick DAHAN

GHOST SHIP. USA. 2002. RÉAL.: STEVE BECK. SCÉN.: MARK HANLIN, JOHN POGUE. DIR. PHOTO: GALE TATTERSALL. MUS.: JOHN FRIZZELL. PROD.: JOEL SILVER, ROBERT ZEMECKIS, GILBERT ADLER POUR DARK CASTLE ENTERTAINMENT/WARNER BROS./VILLAGE ROADSHOW. INT.: GABRIEL BYRNE, JULIANNA MARGULIES, RON ELDARD, ISAIAH WASHINGTON, DESMOND HARRINGTON... DUR.: 1H28. DIST.: WARNER BROS FRANCE. SORTIE LE 1ER JANVIER 2003.





THE EXTREMISTS
FAUX PAS

La carrière en dents de scie, Christian Duguay connaît bien. Après avoir assez mal démarré avec **Scanners 2** et **3**, des séries B qui fricotent avec le Z, il épate son monde au détour du sympathique **Explosion immédiate**, un polar très efficace avec Pierce Brosnan. Après une rechute du nom de ***Model by Day***, un téléfilm avec Famke Janssen qui lorgne du côté de la série télé ***Black Scorpion***, il enchaîne coup sur coup **Planète hurlante** et **Contrat sur un terroriste**, deux excellents « petits » films correctement ficelés. Suivant la règle du « jamais deux sans trois », **L'Art de la guerre**, son dernier trophée en date, laissait entrevoir pour son auteur un avenir on ne peut plus brillant. Alors, malgré un sujet bateau (des adeptes de sports extrêmes, genre snowboard, s'en vont réaliser une pub dans les Alpes, à la frontière de l'ex-Yougoslavie, pour un promoteur japonais, et tombent nez à nez avec Slobodan Pavle, un criminel de guerre Serbe, et sa bande de méchants terroristes, qui menacent d'envahir la région) et un casting assez déroutant (Rufus Sewell, Bridgette Wilson, Devon Sawa et Jean-Pierre Castaldi – si, si!), c'est tout excité qu'on attend **The Extremists**. Bah faut pas. Même si le film souffre de problèmes évidents de coupes et de remontage (il ne dure qu'1h18!), le résultat ne pouvait être que catastrophique. Très mal foutu, assez indigeste et jamais divertissant, **The Extremists** cumule les mêmes défauts que **Drop Zone**, film sur le parachutisme de sinistre mémoire, à savoir un manque total d'adéquation entre la mise en scène et les situations périlleuses exigées par le scénario. Pas très inspiré, à l'instar de John Badham, Christian Duguay choisit systématiquement mal ses angles de caméra, toujours inutiles, et repique des plans entiers à **Cliffhanger** et **Vertical Limit** sans pour autant les réadapter. Il semblerait qu'il se soit reposé sur le simple potentiel commercial de son sujet, terriblement racoleur parce que très à la mode actuellement. À tel point que l'autre jour, un de nos collaborateurs nous a balancé : « *Eh, les gars, ça a l'air bien* **The Extremists**. *La bande-annonce : mon-telle! Mieux que* **xXx** *! Je donnerais tout l'or du monde pour le voir.* ». Bah vraiment mon gars, faut pas!

Damien GRANGER

EXTREME OPS. G-B/ALLEMAGNE/LUXEMBOURG. 2002. RÉAL.: CHRISTIAN DUGUAY. SCÉN.: MICHAEL ZAIDAN, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE TIMOTHY SCOTT BOGART ET MARK MULLIN. DIR. PHOT.: HANNES HUBACH. MUS.: NORMAND CORBEIL ET STANISLAS SYREWICZ. PROD.: MOSHE DIAMANT ET JAN FANTL POUR APOLLOMEDIA, EXTREME PRODUCTIONS ET THE CAROUSEL PICTURE COMPANY. INT.: RUFUS SEWELL, BRIDGETTE WILSON, DEVON SAWA, HEINO FERCH, JOE ABSOLOM, JANA PALLASKE, KLAUS LÖWITSCH, JEAN-PIERRE CASTALDI... DUR.: 1H18. DIST.: SND. SORTIE LE 11 DÉCEMBRE 2002.

MEURS UN AUTRE JOUR
L'ESPION QUI NOUS LAISSAIT FROID

Une franchise aussi populaire que celle de James Bond contient son cahier des charges obligatoire. C'est un fait. C'est également dans les petits changements qu'un film de la série trouve sa saveur en général. Avec **Meurs un autre jour**, on nous promet un 007 plus méchant, plus énervé qu'à l'accoutumé. Pas le genre à bouffer du yaourt façon Roger Moore, mais vraiment poussé à bout cette fois-ci. On le comprend: il vient de passer 14 mois au pain sec et à l'eau, dans une cellule coréenne, après avoir été trahi par l'un des siens. Torturé puis enfin libéré, il ne demande qu'à retrouver celui qui l'a collé au gnouf... Pas facile, vu qu'à son retour, il se fait révoquer des services secrets. Mais on n'arrête pas James Bond comme ça...
Éternelle rengaine, le 007 tendance couillu de chez couillu n'est pas vraiment au rendez-vous, si ce n'est dans les intentions des auteurs. Les fameuses scènes de tortures promises sont, d'une part, fondues dans un générique flou à l'esthétique vulgaire, sur fond de Madonna électro-pop de mes deux. PG-13, on vous a dit!!! D'autre part, plutôt que de fêter ce 40ème anniversaire en nous offrant LE 007 de l'ère Brosnan, la prod' préfère mettre l'accent sur les clins d'œil et autres coups de coudes au spectateur, au détriment finalement d'une intrigue qui tienne un tant soit peu la route. Logique, tellement l'interaction entre le personnage et son public est établie, mais quand le seul intérêt ne réside plus que dans l'attente d'une référence à **L'Espion qui m'aimait** ou **Opération Tonnerre**, glissée entre deux péripéties en longues focales, on se croirait presque dans un **Austin Powers**, le caca en moins. Reste que le cahier des charges est tenu: James Bond se présente en citant son nom deux fois, boit son martini, culbute les deux pépées à gros nénés (Halle Berry et surtout Rosamund « miam miam » Pike), vanne le préposé aux

LE SMOKING
NO SMOKING

Qu'il est loin le temps où le spectateur féru d'action attendait impatiemment le nouveau Jackie Chan. Persistant dans la même voie creuse et superficielle des deux **Rush Hour** et de **Shanghaï Kid**, **Le Smoking** demeure, plus que jamais, le triste témoin de la décadence de celui qui domina le cinéma d'action pendant près de deux décennies.
Jimmy Tong (Jackie Chan), un conducteur de taxi habile et introverti, est engagé pour servir de chauffeur à l'élégant et énigmatique Clark Devlin (Jason **La Chute du Faucon noir** Isaacs), un richissime golden boy à la tête d'une multinationale, qui est en fait l'un des meilleurs agents secrets du pays. Devenu son principal confident, Tong se voit confiée une importante mission par Devlin, lorsque celui-ci est mis hors service: endosser son smoking, un gadget hautement sophistiqué aux pouvoirs extraordinaires, rendant son détenteur invincible. C'est à cet instant que le brave Jimmy devra faire équipe avec la plantureuse Del Blaine (Jennifer

Love Hewitt), une apprentie espionne censée faire ses premières classes avec le célèbre agent secret. Le duo devra se serrer les coudes afin de contrecarrer les sinistres desseins de Dietrich Banning (Richie Coster), un riche industriel rêvant de dominer le commerce de l'eau minérale en contaminant les réserves d'eau du monde entier au moyen d'un virus mortel.
L'idée principale du **Smoking** (quel titre ridicule!) aurait pu être alléchante si son héros principal était toujours au top de sa forme. Ce n'est hélas pas le cas, avec un Jackie Chan qui a du mal à supporter le poids des années et celui de ses fractures antérieures. Même si la star de la série **Police Story** essaye de combler le vide des maigres scènes d'action avec des touches comiques posées ici et là, la mayonnaise ne prend plus et force le trait consternant d'un Jackie Chan se livrant à l'auto-parodie. Le réalisateur Kevin Donovan (le nouveau Brett Ratner, c'est dire!) n'arrange rien à la situation en passant le plus clair de son temps à cadrer en plan serré le buste de Jennifer Love Hewitt et à monter bon nombre de scènes comme une publicité pour le Chanel dernier cri. Les quelques combats réglés par le vétéran Li Chung-Chi (maître d'armes attitré des films chinois de Ringo Lam) laissent de marbre, surtout lorsque Jackie affronte en apesanteur le méchant Dietrich (un sosie raté de Jean-Marie Bigard). Des scènes qui ne font qu'amplifier l'attente frustrante du spectateur pour les séquelles de **Matrix**, pour espérer

gadgets, utilise son Aston Martin invisible et défragmente la gueule du mégalo de service. La routine en somme, mais on attend encore LE film qui confirmera que Pierce Brosnan est bel et bien le digne successeur de Sean Connery. Malheureusement pour lui, il ne lui reste plus tout le temps du monde…

Stéphane MOÏSSAKIS

DIE ANOTHER DAY. USA. 2002. RÉAL.: LEE TAMAHORI. SCÉN.: NEAL PURVIS & ROBERT WADE. DIR. PHOT.: DAVID TATTERSALL. MUS.: DAVID ARNOLD. PROD.: MICHAEL G. WILSON & BARBARA BROCCOLI POUR EON PRODUCTIONS. INT.: PIERCE BROSNAN, HALLE BERRY, JUDI DENCH, TOBY STEPHENS, RICKY YUNE, ROSAMUND PIKE, SAMANTHA BOND, JOHN CLEESE… DUR.: 2H14. DIST.: UFD. SORTIE LE 20 NOVEMBRE 2002.

DANS MA PEAU
AUTOPHAGOUS

Et si l'ultime tabou au cinéma était la représentation du corps humain? Ça se confirme, si l'on compte les nombreux départs lors des projections du premier long-métrage de Marina De Van, complice habituelle de François Ozon. Pourtant, pour appréhender concrètement **Dans ma peau**, il faudrait commencer par la fin. Ce dernier plan résumant idéalement le propos du film: la dichotomie entre ce que l'on montre de soi et ce que l'on est: le rapport à l'apparence. Lorsqu'elle se blesse dans une soirée, la vie d'Esther, jeune femme sur le point d'entrer dans une vie de couple et dans un nouveau travail, bascule: cette plaie va lui révéler son propre corps, la menant à l'automutilation et au cannibalisme. Qu'on ne s'y trompe pas, **Dans ma peau** n'est pas un film gore: il faut creuser au-delà pour découvrir la nature (profondément humaine) d'un film refusant le déni actuel du corps dans notre société pour le traiter comme un personnage à part entière. Le plus troublant ici n'est pas la crudité de certains instants mais l'étrange rapport [illegible] Esther et sa main, qui mènera progressivement [illegible] à une liaison quasiamoureuse. Inexorablement dévorante. Des rendez-vous de soi vécues comme des noces initiatiques et primales: à la redécouverte de son corps, Esther ne faisant que reproduire des gestes instinctifs, au bord de l'animalité. Qui se répercutera bien au-delà de cette expérience partagée [illegible] pour trouver de nouvelles ressources pour affronter son environnement professionnel comme sentimental. Et réaffirmer sa place dans le monde par une reconnaissance au sens propre du terme. **Dans ma peau**, film ne repoussant pas l'hypothèse du fantastique (l'ultime scène du repas), est avant tout le portrait d'une déchirante lutte contre l'ultra-modernité solitude sans réelle issue, l'affrontement intérieur entre puissons de mort et de vie scindant définitivement en deux la psyché de cette femme au final perdue corps et âme. Il y aura sans doute des malentendus vis-à-vis de ce film, qui devrait faire [illegible] de lui sous des parfums de scandale. Une erreur puisque De Van rejette, par une mise en scène faite d'une élégance et d'une intelligence

absolues, toute complaisance ou provocation, se dénudant que le nécessaire, pour argumenter son discours sur l'aliénation sociale, sujet aussi violent, voire plus, que ce qui est ici montré. **Dans ma peau** se faisant ainsi une place immédiate aux côtés de ces faux-films de genre mais vrais pamphlets sociétaux que sont **Crash** de Cronenberg ou **Safe** de Todd Haynes, autres immenses films [illegible]

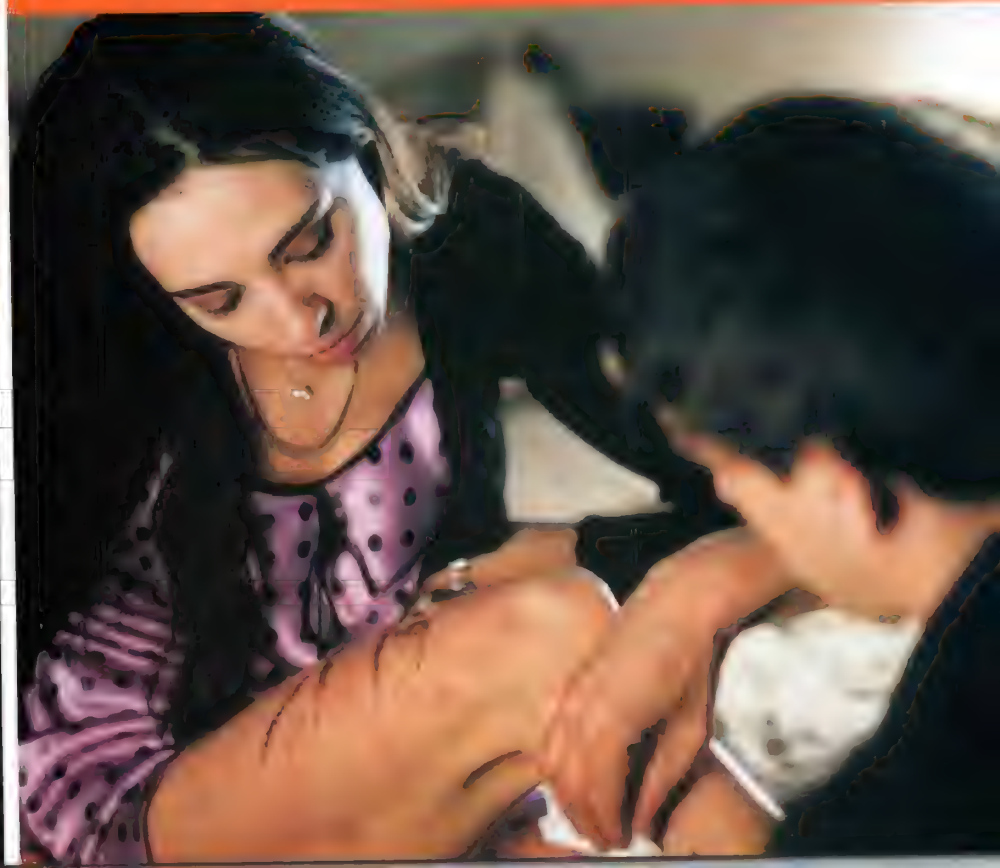
Luc MASSON

FRANCE. 2002. RÉAL. ET SCÉN.: MARINA DE VAN. DIR. PHOT.: [illegible]RRÉ BAROUGIER. MUS.: ESBJORN SVENSSON. PROD.: [illegible]AURENCE FARENC POUR LAZENNEC. INT.: MARINA DE VAN, [illegible]AURÉLIEN LUCAS, LÉA DRUCKER, [illegible]PRIBAUDE, [illegible]MONTAL-EMBERT, DOMINIQUE REYMOND… DURÉE: 1H30. DIST.: [illegible]9-20 FILMS. SORTIE LE 4 DÉCEMBRE 2002.

un intermède martial digne de ce nom. Reste à sauver la scène hilarante où Jackie rencontre le dinosaure James Brown, qui reste un moment d'anthologie dans les grandes largeurs. Un bien triste bilan pour celui qui fut le vrai « Last Action Hero ».

Fathi BEDDIAR

THE TUXEDO. USA. 2002. RÉAL.: KEVIN DONOVAN. SCÉN.: MICHAEL J.WILSON ET MICHAEL LEESON D'APRÈS UN SUJET ORIGINAL DE PHIL HAY & MATT MANFREDI ET MICHAEL J.WILSON. DIR. PHOT.: STEPHEN F.WINDON. MUS.: CHRISTOPHE BECK. PROD.: ADAM SCHROEDER ET JOHN F. WILLIAMS POUR VANGUARD FILM/DREAMWORKS PICTURES. INT.: JACKIE CHAN, JASON ISAACS, JENNIFER LOVE HEWITT, RICHIE COSTER, DEBI MAZAR… DUR.: 1H40. DIST.: U.I.P. SORTIE LE 25 DÉCEMBRE 2002.



AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
CRÉANCE DE SANG		4 Notre gâchette préférée regarde la mort en face. Clint, on t'aime !	4 Le meilleur Eastwood depuis Minuit dans le jardin du Bien et du Mal.			4 Eastwood se fait vieux, c'est sûr, mais garde grave la patate !	4 Clint ressort le shotgun, peut être bien pour la dernière fois... ça ne se rate pas !	3 Un film poussif sauvé par les qualités d'esthète d'Eastwood.	
DRAGON ROUGE			1 Brett Ratner est un surdoué : il a réussi à faire pire qu'Hannibal. Quel talent !	0 Un film de Forrest Gump.		0 Sans commentaire...	0 Pareil que Manhunter, mais avec du caca dans les yeux...	2 Nous ne sommes pas prêts d'oublier Le Sixième sens de Michael Mann.	
HALLOWEEN RESURRECTION	1 Hallo, ouin. Non, la madame elle est morte au début du film, après y'a plus personne.					3 Dernier round entre Myers et Laurie Strode ? Mouais, ça dure seulement 5 mn...	0 J'ai toujours été fan de Damien Granger mais là, il abuse l'asticot !	2 Par ordre de préférence, le quatrième de la série.	
HARRY POTTER ET LA CHAMBRE DES SECRETS	2 Le premier en plus long. Long, si long.	3 Foisonnant, souvent plaisant mais finalement assez mal rythmé.	5 Gothique, spectaculaire, et encore plus réussi que le premier.		3 Un réel effort d'adaptation qui capitule trop vite devant un script effroyablement mal écrit.		2 Tout le plaisir du premier opus s'est perdu dans de longs moments d'exposition douloureux.	2 Une très bonne scène. Mais, les personnages caricaturaux deviennent insupportables.	
INSOMNIA		5 Un grand polar léthargique, avec Stéphane Moïssakis en tête d'affiche.	3 Les trente minutes du début sont excellentes. Après, on s'emmerde.	4 Nolan sacrifie tout à l'atmosphère. Je suis preneur.			5 Bien meilleur que l'original, ce qui n'est pas un mince exploit...	5 Christopher Nolan confirme. On attend qu'il signe.	
JAY & BOB CONTRE-ATTAQUENT	5 De loin le film le plus con de Kevin Smith. Donc son plus drôle. J'adore.			5 Le plus beau rôle de Mark Hamill et des punchlines en pagaille.			5 Une dernière branlouze pour l'éternité : magnifique de connerie joussive...	4 Du n'importe quoi cuisiné aux petits oignons.	
LES LARMES DU TIGRE NOIR						4 Un film original et d'une rare beauté.	4 D'une naïveté confondante : à l'heure où le cynisme ronge le cinéma, ça fait du bien.		
MEURS UN AUTRE JOUR	3 Un James Bond très ordinaire. Halle Berry en Jane BOMBE sauve le coup.	3 Mieux que le Bond précédent mais bon, tout est relatif...	4 Le film qui a tout pour rendre Neal Moritz et Rob Cohen malades de rage.		3 La malédiction Bond se confirme : après deux bonnes promesses, le film sombre auprès des plus médiocres épisodes de la série.		2 Preceptes Bondien : Boire, Baiser, Tuer. Dans le film, on doit y avoir droit environ deux minutes...	4 Le meilleur de Pierce, un bond film.	
MINORITY REPORT	5 Film étonnant d'un réalisateur qui asseoit à chacun de ses films.	6 Un Spielberg aussi hargneux qu'étourdissant. Son meilleur film depuis... A.I. !	5 Le digne successeur de Blade Runner et de Total Recall, en plus méchant.	6 Malgré sa froideur et ses (rares) erreurs, un déchaînement de créativité anarchiste.	5 Incroyable : Spielberg retrouve la rage qui l'animait dans les seventies.	4 Quel début ! Mais le film n'est plus du tout intéressant au bout d'une heure. Dommage.	6 Un grand décrassage à la Spielberg : carrément furieux en plus d'être novateur...	5 Peut-être le meilleur film de Steven Spielberg.	
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LES DEUX TOURS	6 Meilleur que le premier. Trois heures de bonheur total.	6 La grâce, l'émotion, le tumulte... Un idéal de pur cinéma.		6 Au-delà du fantasme, renait le cœur des hommes.	5 Les mêmes scories que le premier épisode, noyées dans un film tout simplement énorme.	6 Y'a rien à ajouter.	6 Aussi éprouvant qu'un million de coups de boules !	6 J'ai pleuré... Deux fois !	
SIGNES	6 Le premier vrai film d'horreur post 09/11 et Shyamalan le revendique. Couillu.	6 Ambitieux, personnel et implacable. Shyamalan au top (encore une fois).	4 Brillant hommage à Hitchcock et Spielberg qui s'égare dans son dernier acte.	4 Passionnant, mais une conclusion inappropriée qui arrive bien trop tard.	4 Mise en scène incroyable, scènes fabuleuses, mais aussi un manque de rigueur étonnant de la part de Shyamalan.	6 Shyamalan n'a donc pas fini de nous surprendre...	5 Un retournement de gueule constant. Sacré film !	5 Moins définitif qu'Incassable, mais truffé de coups de génie.	
SPIDER		1 En plus de prendre la pose, Cronenberg devient de plus en plus lourd.				1 Spider est le premier film dans la filmo de Cronenberg... en partant du bas !		4 Paradoxalement un des films les plus rassurants de Cronenberg parmi ses récents.	
SPY KIDS 2		1 La PlayStation de Rodriguez n'a jamais aussi bien fonctionné !			2 Du travail de cochon (je parle du réalisateur, pas des techniciens).	5 Le retour des astro boys... MOR-TEL ! ! ! !		4 Totalement farfelu, faussement pudique et pas vraiment maîtrisé. Total kids attitude.	

JANVIER 2003

L'ANTRE DE LA FOLIE

ROUVRE SES PORTES

MOVIES 2000
La librairie du cinéma

DVD • K7 vidéos • photos de films • portraits d'acteurs couleurs et N&B
affiches françaises, américaines et italiennes • revues et fanzines de cinéma
fantastique • et les anciens numéros de Mad Movies et Impact

47, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (METRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 12H00 A 19H30
WWW.MAD-MOVIES.COM

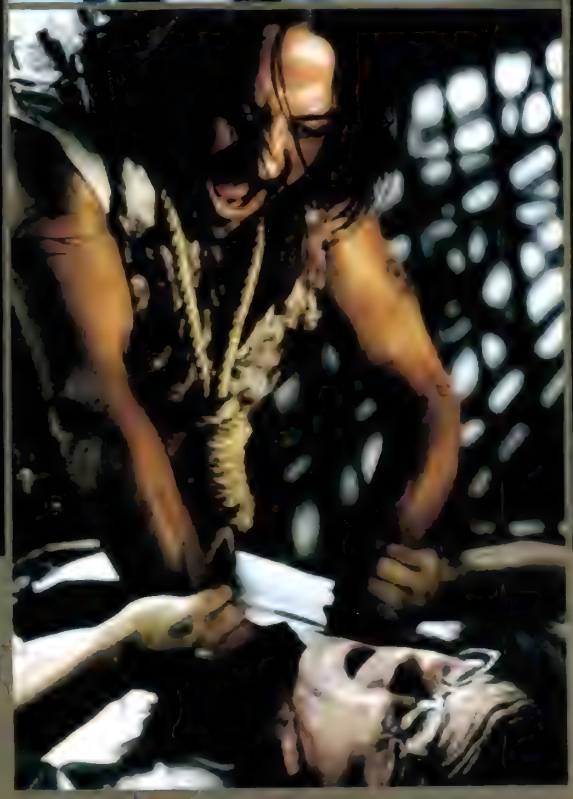
LIBÉREZ HERBERT WEST !

BEYOND RE-ANIMATOR

DE BRIAN YUZNA

FRANCHEMENT, ON CROYAIT LE DOCTEUR HERBERT WEST DEPUIS LONGTEMPS RANGÉ DANS CES PLACARDS OÙ L'ON ENTASSE LES VIEILLES ICÔNES DONT ON SE SOUVIENT AVEC NOSTALGIE MAIS QU'ON SAIT APPARTENIR À UN PASSÉ N'AYANT PAS LIEU DE RESSURGIR. ET POURTANT, RÉJOUISSEZ-VOUS, INDÉCROTTABLES LOVECRAFTIENS, CAR LE PRATICIEN LE PLUS DÉJANTÉ DE LA PROFESSION EST DE RETOUR POUR LA DEUXIÈME FOIS ! SON OBJECTIF : PERVERTIR LE SERMENT D'HIPPOCRATE ET TRAUMATISER TOUTES LES INFIRMIÈRES DE LA PLANÈTE !

À l'annonce du tournage d'un troisième volet de **Re-Animator**, la question qui vient immédiatement à l'esprit c'est, bien sûr : pourquoi avoir attendu aussi longtemps ? Pour y répondre, il faut d'abord retracer l'évolution de la carrière de son producteur Brian Yuzna depuis que le film original vit le jour en 1985. S'il laisse le soin à l'époque à Stuart Gordon de réaliser le film, il ne faut pas s'y tromper : **Re-Animator** est un produit 100 % Yuzna, tout comme le fut d'ailleurs **From Beyond** un an plus tard (toujours réalisé par Gordon), puisqu'il préfigurait déjà **Society**, première mise en scène de Yuzna. Dès la séquelle, **Re-Animator II**, Yuzna passe derrière la caméra et accentue nettement les aspects déviants du sujet. Parce que Yuzna, l'humour, c'est pas sa priorité. Les orgies incestueuses de **Society** ont beau être délirantes et provoquer l'hilarité, elles sont filmées par un voyeur qui assume ses perversions et ne prétend pas s'en moquer, même si le second degré est permanent. C'est bien pratique, le second degré : ça permet de faire tout avaler, même les trucs censés rester coincés dans la glotte en



Double page précédente : Oui ! Ça y est ! Depuis le temps qu'on attendait ça : Herbert West (Jeffrey Combs) et sa seringue sont enfin de retour dans les pages de Mad.

Sur cette page : Bien évidemment, qui dit West, dit macchabées en folie, camisoles de force, injections fatales et tout le toutim... Ça va charcler !

temps normal. Et **Society** n'est pas autre chose qu'un film hard, en plus d'être une attaque frontale de l'Amérique telle qu'elle est décrite dans les séries pour ados type *Beverly Hills*.

Yuzna a donc construit une filmo qui a fini par le positionner comme un auteur subversif et limite intello, voire peut-être par le piéger : ceux qui ont vu le laborieux **Progeny** suisiront l'allusion. Néanmoins, il ne peut se délivrer de ses obsessions, comme le démontrent le troisième volet du **Retour des morts-vivants** (et sa zombette ultra-bandante, adepte du piercing sauvage) et les deux volets du **Dentiste**, qui prolongent **Society** en ce qu'ils sont filmés comme des sitcoms mais offrent des images où cohabitent sexe et sang, dans une lumière aveuglante qui fait ressembler les films à des pornos californiens maquillés en films d'horreur. On sait que les accros du X sont souvent très cérébraux, n'œuvrant que dans l'extrême, qu'il soit charnel ou intellectuel. Brian De Palma, Paul Verhoeven ou Clive Barker font partie de ces gens-là. Toutes proportions gardées, Yuzna appartient à cette race de schizos pour qui le sensoriel est une raison de vivre et de filmer, qu'il soit axé sur des excitations sexuelles ou mentales, l'une nourrissant l'autre et inversement. Qu'on se souvienne de la glande pinéale de **From Beyond**...

SANS JEFFREY POINT D'HERBERT

Yuzna n'a donc de cesse d'explorer des territoires interdits, mais il lui faudra attendre l'an 2000 pour concrétiser ses véritables ambitions. C'est en effet à cette époque qu'il s'associe avec le producteur espagnol Julio Fernandez (**La Secte sans nom**) et qu'ils créent ensemble la Fantastic Factory. À peine arrivé, Yuzna annonce la mise en chantier d'un **Re-Animator 3**. Un peu vite, semble-t-il, comme en témoignent les propos tenus par Jeffrey Combs, l'immortel interprète du docteur Herbert West, début 2002 : « *Le film a été prévendu dans le monde entier avec mon nom attaché au projet et c'est une démarche qui ne me plaît pas car je n'ai signé aucun accord. Depuis, Brian s'en est excusé. Nous en avons discuté et il m'a dit avoir un script pour moi, qu'il ne tenait pas à me proposer le rôle sans qu'il soit finalisé, etc. Mais ça ne l'a pas empêché de vendre le film sur mon nom, même si je lui avais précisé depuis longtemps que je tenais à être impliqué au niveau créatif. Or, il n'en a pas tenu compte. Du coup, je ne me sens pas vraiment prêt à aller cacheton ner sur le film si rien ne me convient. J'ai d'autres priorités.* ». Pas content, Jeffrey Combs. Il est vrai que sa carrière n'a en rien besoin de ce come-back tardif. En effet, outre sa participation active à la série télé *Star Trek* et après avoir tenu le rôle de Montgomery Clift dans le téléfilm *Norma Jean et Marilyn*, sa carrière cinématographique a fait un sacré bond en avant : **Fantômes contre fantômes**, la suite de **Souviens-toi l'été dernier**, **La Maison de l'horreur**, **FearDotCom**... Combs est un acteur-culte. Il n'a pas oublié pour autant que sa célébrité, il la doit à Yuzna, d'où sa présence dans **Necronomicon** et **Faust**. On le voit donc mal refuser de reprendre le personnage qui lui a valu la notoriété. Une chose est cependant acquise : sans lui, pas de film possible.

Dans un deuxième temps, Yuzna, pas très satisfait de l'expérience **Re-Animator II**, est inquiet quant au potentiel d'un troisième volet : « *Les fans hardcore connaissent bien* **Re-Animator**, *mais ce n'est pas le cas du public actuel des films d'horreur. Si je ne l'ai pas fait plus tôt, c'est que je craignais qu'il soit inférieur aux précédents. J'ai pas mal d'expérience en ce qui concerne les séquelles, et je pense que* **Le Retour des morts-vivants 3** *est une réussite parce que le distributeur n'a jamais insisté pour que je respecte à 100 % l'original. Tout ce qu'ils voulaient, c'était qu'on y bouffe de la cervelle, ce qui m'a permis d'inclure mes éléments favoris des films de George Romero et Dan O'Bannon, tout en gardant une totale liberté d'approche. Par contre, un troisième* **Re-Animator** *se doit d'inclure le docteur West, son fameux sérum, des cadavres ranimés, de la bidoche qui gigote, tout en recréant l'horreur délirante de l'original. Et ça, ce n'est pas évident.* ».

AU GNOUF !

Le projet semble donc plutôt mal barré. En attendant, Yuzna se consacre à la production de **Faust** (qu'il réalise),

Sur cette page, de gauche à droite :
Le Docteur Howard Phillis (Jason Barry), dont le patronyme rappelle curieusement celui d'un célèbre écrivain.
Un interne qui a peut être des comptes à rendre avec Herbert West.

Le directeur de la prison (Simon Andreu), un personnage trouble et un adversaire à la taille d'Herbert West.

Arachnid, **Dagon** (qu'il confie à Stuart Gordon) et **Darkness** (voir Mad 143). C'est alors que Jeffrey Combs se décide et accepte de reprendre son rôle. Qu'il ait changé d'avis pour des raisons financières, contractuelles ou artistiques, peu importe. L'essentiel est qu'il soit présent. Dès lors, le projet se débloque et tout se met en place très rapidement.

Co-écrite par Yuzna, avec les deux scénaristes espagnols Manuel Tejada-Flores (**Vampire vous avez dit vampire 2**) et José Manuel Gomez, l'histoire de **Beyond Re-Animator** se déroule presque entièrement dans une prison. C'est là que croupit Herbert West, depuis qu'il a déclenché un massacre dans l'Université de Miskatonic, quatorze ans plus tôt. Haï par ses co-détenus et ses geôliers, qui ne supportent pas son arrogance, West ne s'est jamais avoué vaincu et poursuit ses expériences au sein même de sa cellule. Son objectif, désormais, n'est plus de ranimer mais de redonner vie aux cadavres pour de bon. Devant s'en remettre à ce qui lui tombe sous la main, West en est réduit à improviser un laboratoire sous son lit et à tester son nouveau sérum sur des rats et des cafards. C'est alors que la providence lui sourit, en la personne du docteur Howard, jeune interne récemment nommé à la prison et qui va s'intéresser à ses travaux. Ce que West ignore, c'est que Howard est le frère d'une jeune femme morte quatorze ans plus tôt… dans les murs de l'Université de Miskatonic.

THE HAMMER TOUCH

Même si l'on retrouve ici de nombreux éléments issus de l'original (lieu clos, Némésis de West, le docteur Hill étant ici remplacé par le directeur de la prison, un assistant rétif mais fasciné par son aîné), **Beyond Re-Animator** s'annonce comme assez éloigné des précédents : « *C'est un film à 99 % espagnol, donc très différent* », précise Brian Yuzna. Une évolution entérinée par l'absence de Richard Band à la musique, a priori indissociable du personnage. « *Et c'est un vrai film de prison* », poursuit le cinéaste. « *Il y a suffisamment d'éléments connectés à l'original pour qu'on saisisse immédiatement le rapport, mais le style est plus sérieux et l'humour plus noir. Disons que la texture se rapproche des films de la Hammer plus que de ceux de la Universal.* » Démocratisation du genre oblige, la première partie du film se rapproche quant à elle plus de **Scream** que de **Frankenstein**, mais Yuzna promet que cette entrée en matière n'est qu'un leurre en regard de ce qui suit…

Gothique, **Beyond Re-Animator** ? Pas seulement. Le gore n'est pas oublié, comme l'atteste la présence aux maquillages de Screaming Mad George, ici associé à l'Espagnol Pedro de Diego. Parmi leurs créations, un bras animatronique d'un réalisme saisissant, pas mal de crânes défoncés, un zombie atrocement mutilé et l'explosion des entrailles de l'un des protagonistes.

En termes de casting, Jeffrey Combs est le seul à rempiler. David Gale (le docteur Hill) est mort, et même Herbert West ne pourra jamais le ranimer. Bruce Abbott et Barbara Crampton squattent les soap-operas. Combs est néanmoins bien entouré : découvert dans **Titanic**, où il jouait le meilleur ami de Leonardo Di Caprio, l'Irlandais Jason Barry interprète le docteur Howard. Elsa Pataky, vue dans **El Arte de Morir**, est une journaliste qui a la mauvaise idée de venir enquêter dans la prison. Simon Andreu (**Meurs un autre jour**) interprète le directeur de la prison, et Santiago Segura, l'acteur/réalisateur de **Torrente**, découvert dans les films de Alex de la Iglesia et aperçu dans **Blade II**, incarne un caïd qui va avoir la mauvaise idée de se shooter avec le sérum mis au point par West !

LOVECRAFT FOREVER

Reste à déterminer le rapport qu'entretient véritablement le film avec Lovecraft, puisqu'à la base, c'est à lui que revient la paternité du personnage d'Herbert West. Jeffrey Combs y répond de façon limpide : « *Des écrits de Lovecraft, il ne reste plus grand chose à utiliser, mais conserver son esprit est une chose capitale. Le titre* **Beyond Re-Animator** *révèle une double intention : continuer l'histoire amorcée, mais aussi aller au-delà, afin de garder en vie son concept et l'âme de son auteur.* ».

Reste à espérer que le maître de Providence sera mieux traité que dans **Dagon**, adaptation douteuse du *Cauchemar d'Innsmouth*, même si ici, la priorité c'est que ce bon vieux Herbert nous revienne plus hargneux que jamais. Et à ce niveau-là, avec Brian Yuzna aux commandes, il n'y a pas lieu de s'inquiéter : on va se prendre des litres de sang plein la poire !

Cédric DELELÉE

La petite fille aux allumettes (Yim Eun Kyung) du titre : une héroïne de jeu vidéo virtuel qui va se rebeller contre les forces qui la contrôle... Ça va flinguer sec !

On l'attendait en juillet 2001. Puis en août de cette même année et, après encore plusieurs autres dates annoncées, le film est finalement sorti le 13 septembre dernier sur les écrans de Corée du Sud. Si **Resurrection of the Little Match Girl** (titre de tournage : **The Second Advent of the Little Match Seller**) est devenu, en l'espace d'un an, l'objet de tous les espoirs de quelques cinéphiles, c'est que le film a tout pour fasciner.

Le premier facteur, et pas des moindres, c'est que l'on retrouve derrière la caméra le réalisateur Jang Sun-woo, un metteur en scène à mille lieux des énormes productions faisant grand usage d'effets spéciaux. Jang, on le connaît un tout petit peu en France, grâce à son avant-dernier film, **Fantasmes**, fresque sociale et sexuelle sur l'éducation amoureuse d'une adolescente par un trentenaire et les rapports plus ou moins tordus qui vont lier les deux amants. Film choc, qui fut d'ailleurs interdit d'écran pendant prêt d'un an dans son pays d'origine (la Corée reste très pudibonde question sexualité, même si de nombreux films érotiques sont produits sur place, peu tendent à s'aventurer sur une pente aussi glissante que celle du film de Jang), **Fantasmes** définit bien le caractère provocateur – ou briseur de tabous, c'est selon – de Jang. Car ce n'est pas la première fois qu'il se lançait dans un film dont le sujet allait causer autant de problèmes. Son œuvre précédente, **Timeless Botomless Bad Movie** fut aussi accueillie avec quelques grincements de dents et subit le courroux de la censure. Cette fois-là à cause de

RESURRECTION
OF THE LITTLE MATCH GIRL
DE JANG SUN-WOO

JOUER AVEC LE FEU

AVEC UN BUDGET AYANT EXPLOSÉ LA CARAFE, UNE SORTIE REPORTÉE SUR UN AN ET UN RÉALISATEUR SURTOUT CONNU POUR SES FILMS POLITIQUES ET ARTISTIQUES, **RESURRECTION OF THE LITTLE MATCH GIRL** S'ANNONCE COMME L'UN DES PLUS GRANDS ÉVÉNEMENTS DE SCIENCE-FICTION DE L'ANNÉE. SURTOUT QUE LE PUBLIC CORÉEN S'ARRACHE LES CHEVEUX DEVANT CE FILM DONT LA COMPLEXITÉ SEMBLE POUR LE MOINS DÉCONCERTANTE...

l'extrême crudité avec laquelle Jang filmait, dans un style semi-documentaire, des jeunes désœuvrés de Séoul. Un style filmique que le réalisateur voulait libéré de toutes les contingences du cinéma classique. Une approche qu'il résumait d'ailleurs dans le titre du film : Jang en avait marre de réaliser des bons films (!) et voulait tourner un film ouvertement mauvais – ce qu'il est cependant très loin d'être. Pour finir de vous dresser un petit portrait du personnage, sachez également que Jang Sun-woo fut incarcéré en 1980 pour avoir distribué des tracts dénonçant le massacre de Kwangju, événement clef de l'histoire moderne de la Corée du Sud, dans lequel plusieurs centaines de manifestants furent assassinés par l'armée coréenne...

CYBER CONTE

Jang Sun-woo n'a donc rien à voir avec un Steven Spielberg ou un Stanley Kubrick qui se lancerait dans un grand projet de science-fiction. Lui qui était habitué à des budgets modestes, voire quasiment inexistants, se retrouve tout d'un coup avec 10 millions de dollars, une somme colossale pour la Corée du Sud. D'autant plus que ce budget initial ne tarde pas à doubler durant le tournage, causant la chute de la pourtant toute puissante maison de production Tube Entertainment (responsable de nombreux succès ces dernières années, notamment **2009 Lost Memories**), qui n'a pas pu suivre et s'est cassé les dents sur cette affaire... Récupéré par la non moins importante CJ Entertainment (qui ont les droits du dernier Kim **L'île** Ki-

Duk, **Bad Guy**), **Resurrection** a finalement débarqué sur les écrans coréens suivi d'une grosse campagne publicitaire. Et alors que CJ pense avoir fait une super bonne affaire en rachetant les droits du film, **Resurrection** se rétame méchamment dès la première semaine…

Ce film « cyber fusion action » prend comme point de départ le célèbre conte d'Andersen, *La Petite fille aux allumettes*. De là, on se retrouve dans le Séoul du présent, où Ju, livreur pour un restaurant chinois, rêve de devenir joueur professionnel dans le monde du jeu vidéo. Cette occasion, il pense la trouver en se connectant à un nouveau jeu dans lequel il a pour mission d'emmener la petite vendeuse du conte d'Andersen vers une mort paisible.

Ressurection of the Little Match Girl ? Un film de S-F dans la tendance « cyber-fusion-action » bourré de références à la pop-culture et de scènes d'actions particulièrement dantesques ! On achète tout de suite !

Mais Ju n'est pas le seul à s'être connecté et d'autres joueurs, bien décidés à gagner par tous les moyens, se lancent dans un long combat pour la victoire. De son côté, la paisible vendeuse d'allumettes, simple personnage non actif du jeu, finit par se rebeller contre le système qui l'a créé…

Histoire simpliste ? Racontée comme cela, on pourrait presque le penser. Pourtant, à la lecture du scénario complet écrit par Jang Sun-woo, on se rend très rapidement compte que le film n'a rien d'une histoire linéaire surfant sur la mode de la réalité virtuelle. C'est bien simple, après une vingtaine de pages, on est complètement perdu et, à la fin, on se demande comment une histoire aussi hallucinée va pouvoir être transcrite en images. Ce n'est pas seulement le fait que **Resurrection** soit ultra-speedé, mais un grand nombre de personnages débarquent et disparaissent de l'histoire, souvent sans explication, et le scénario n'hésite pas à revenir en arrière ou à nous projeter plus loin dans l'histoire, nous faisant complètement perdre pied avec la réalité des événements. Une réalité qui est, on s'en doute bien, toujours sur le fil du rasoir, car le jeu possède une « réalité » aussi tangible que le monde dans lequel nous vivons. Tout le film est basé sur des notions pures de jeu, fonctionnant par niveau et augmentant de difficulté au fur et à mesure que les joueurs progressent.

TAOÏSME ET GAME PLAYING

La question et la notion même de réalité sont décidément très à la mode ces derniers temps. Après que Philip K. Dick ait fait le tour de la question (?) dans les années 60 et 70, de nombreux films comme **Ouvre les yeux**, **Matrix** ou **Avalon** se sont récemment attachés à suivre les pas d'un des plus grands maîtres de la SF moderne. Mais, pour autant, rien n'a jamais été fait comme **Resurrection of the Little Match Girl**. Les scènes d'action, pour le peu qu'on en a vu, sont tout simplement hallucinantes. Pas surprenant, ce sont les maîtres du cinéma d'action, les Hongkongais, qui se sont occupés de tout ce qui constitue flingages et bastonnades. Mais les combats sont loin d'être le seul intérêt visuel du film. Question effets spéciaux, **Resurrection** a, là aussi, l'air de cartonner dur – il suffit de voir les quelques photos publiées dans ces pages pour s'en rendre compte.

Autre différence de taille par rapport à l'œuvre de Dick et à celles de ses enfants cinématographiques : **Resurrection** garde une facette typiquement orientale. Ce n'est en effet pas une matrice mécanique créée par l'homme qui est au centre de l'histoire, mais la philosophie du Tao. Cette « voie » menant vers un état supérieur de conscience est résumée dans le film via une phrase : *« Toute apparence est illusion. Si vous regardez toute apparence comme non-apparence,*

alors cette vue est la vraie nature. ». On se trouve décidément bien loin des mondes dictatoriaux de Dick, où la réalité est souvent manipulée par de puissantes organisations. Jang s'attaque tout simplement à un important courant religieux et philosophique (particulièrement actif en Corée et en Chine) pour asseoir son film et ne s'attache donc pas seulement à décortiquer plus ou moins abstraitement ce que peut bien représenter la réalité. Le taoïsme est une facette importante de la culture sino-coréenne (voire aussi nippone) et on peut facilement avancer que cette pensée n'a jamais été abordée d'une telle façon auparavant au cinéma ! Cela n'atténue pas pour autant l'aspect politique du film, là très semblable à **Matrix**, vu que la Little Match Girl se révolte au bout d'un moment contre le système qui la contrôle et se met à faire un carnage autour d'elle. Une métaphore claire comme de l'eau de roche pour nos sociétés où nous ne sommes, au final, que des pions coincés dans les mailles d'institutions politiques et financières.

Le dernier point, pour bien comprendre que **Resurrection** a une raison d'être beaucoup plus concrète que d'autres films du même genre, c'est que la Corée du Sud est le premier pays au monde au niveau de l'Internet et des jeux en réseau. Les joueurs coréens se sont ainsi établis en quelques années comme les champions mondiaux de videogames comme **Warcraft**, **Starcraft**, **Quake 3** ou **Age of Empires**. Depuis 2001, le pays organise même les World Cyber Games, l'équivalent des JO mais se pratiquant assis tranquillement sur une chaise. Bref, les joueurs se sont élevés au même niveau que les sportifs, vu qu'il existe des ligues professionnelles de jeu et des joueurs professionnels vivant littéralement grâce à leurs performances de jeu. Ces derniers, tout comme l'équipe de France de foot de par chez nous, ont été élevés au rang de stars nationales.

LES IDÉES NET

Jang Sun-woo ne s'est pas fait beaucoup de nouveaux amis dans le monde du cinéma avec **Resurrection**. D'abord parce qu'il a consommé un énorme budget à lui tout seul (empêchant ainsi d'autres productions ambitieuses de se faire) et ensuite parce que la gamelle du film au box-office va indubitablement jouer sur l'avenir d'autres grosses productions. Ce qui n'est pas fait pour arranger les choses, c'est que Jang travaille aussi sur un autre projet, **Princess Bari**, qui promet, là aussi, de coûter une petite fortune. Film d'animation inspiré d'un chant chamanique traditionnel coréen, **Princess Bari** est un projet qui promet, là aussi, d'être révolutionnaire, vu qu'il bénéficiera d'une mise en scène en 2D, collages, découpages... Bref, un film qui semble utiliser une large palette de moyens, mis à part les techniques de type 3D, trop « modernes » pour correspondre à l'esprit de l'œuvre. Mais le point le plus fou du projet, c'est que toute l'équipe a été recrutée via le site Internet du film, sur lequel tout le monde, du gamin à l'étudiant d'art, en passant par le retraité, peut laisser une idée, textuelle, graphique ou sonore, correspondant à l'univers de **Princess Bari** – des envois qui devraient d'ailleurs se retrouver par la suite dans le film. Résultat : on obtient une œuvre protéiforme incroyablement riche et diversifiée visuellement. Cet OVNI cinématographique devrait sortir sur les écrans coréen fin 2003. On aura, d'ici là, l'occasion de revenir dessus. Tout comme pour **Resurrection** d'ailleurs...

Julien SÉVÉON

Un budget faramineux pour le cinéma coréen : de quoi offrir à cette « petite fille aux allumettes » des atours particulièrement séduisants...

CRADLE OF FEAR

DE ALEX CHANDON

GORE

ENTRE UNE TRADITION VIEILLE D'UN DEMI-SIÈCLE ET UN MODERNISME AVANT-GARDISTE, UN FILM FANTASTIQUE À SKETCH SOUS LA DOUBLE INFLUENCE DES CLASSIQUES DE L'HORREUR ET DU METAL ROCK EN ROUE LIBRE. DU CINÉMA DE PURE TRANSGRESSION, POLITIQUEMENT TRÈS INCORRECT ET PROVOCATEUR.

SAVE THE QUEEN

Alex Chandon est un cas. À l'heure où la violence à l'écran fait débat, via la publication du délirant rapport de Blandine Kriegel, il en rajoute, volontiers provocateur, sardonique. Et sadique. Car, en bon admirateur de Clive Barker, d'**Evil Dead** et autres fleurons du gore, il pousse le bouchon aussi loin que possible dans les excès d'hémoglobine. Qui est Alex Chandon ? *« J'ai vu l'avenir du fantastique anglais : Alex Chandon est son nom. »* dixit Allan Bryce, du magazine Darkside, qui fait référence dans ce domaine. Mais encore ? Un passionné du genre depuis le CM2 !

« A 6 ans, j'ai découvert **Les Dents de la mer**. *A 11 ans, je tournais déjà des courts-métrages d'horreur en Super 8. »* dit-il. *« Puis, je me suis passionné pour les films de George Romero, Sam Raimi et Peter Jackson,* **Re-Animator**, **Cannibal Holocaust** ». Bref, pas très porté sur la bluette, le bonhomme.

LE DROIT À L'HORREUR

« Quelques années plus tard, avec **Bad Karma**, *je suis passé à la vitesse supérieure, en mettant en scène, sur quarante minutes, des dingues sanguinaires qui, déguisés en hare krishnas, massacraient quiconque passait à leur portée. »* Bien reçu par les amateurs de cinéma underground, **Bad Karma** apporte à son auteur une belle notoriété dans son domaine de prédilection. À tel point même, que Lloyd Kaufman, patron de la firme Troma, lui demande d'étendre le moyen-métrage à un long d'une heure trente. Projet sans lendemain. Alex Chandon poursuit néanmoins son petit bonhomme de chemin. Fidèle à lui-même, il commet **Drillbit** (zombies + bikers nécrophiles), puis **Pervirella**, placé sous la double influence de la culture punk et du sexe débridé. Du costaud. La galère néanmoins, car les producteurs du Royaume-Uni ne répondent pas par l'affirmative à ses demandes d'investissement. Sans le sou, il travaille alors aux départements décors et effets spéciaux de grosses productions américaines installées en Grande-Bretagne. *« Ça me foutait en l'air de voir tout ce fric gaspillé. »* En clair, Alex Chandon ronge son frein. Il attend son heure : elle viendra avec **Cradle of Fear**, dont les litres de sang synthétique sortent du magasin des accessoires de la série ***Band of Brothers*** !

Du bébé cannibale au psychopathe adepte de la machette, en passant par le taré amateur de haches non désinfectées, tout le bestiaire de Cradle of Fear se retrouve dans une belle mosaïque bien pouilleuse, comme on aimerait en voir plus souvent...

UNDERGROUND

Aussi provocateur et extrémiste soit-il dans sa démarche, **Cradle of Fear** marche sur les brisées de l'une des traditions les plus fortes du fantastique britannique : le film à sketches, formule imposée dès 1945 par **Au cœur de la nuit**. Suivront dans les sixties et seventies **Le Train des épouvantes**, **Asylum**, **Histoires d'outre-tombe** et autre **From Beyond the Grave**. Le coup de chapeau à ses illustres prédécesseurs et compatriotes. Alex Chandon l'occulte cependant, préférant citer des références en provenance d'outre-atlantique. *« Cradle of Fear* *rend plutôt hommage à des films américains que j'apprécie particulièrement, comme* **Darkside : les contes de la nuit noire** *et* **Creepshow**. *Reste que je tenais à une structure dramatique sensiblement différente. Je ne tenais pas à m'apparenter sur le modèle des* ***Contes de la crypte***, *à savoir une réplique du Gardien du caveau qui intervient entre les différentes histoires pour les présenter ou les commenter. Même s'il sert de lien entre les récits, mon personnage s'pose aussi un rôle essentiel. »* Une manière pour Alex Chandon de ménager sa vedette, un certain Dani Filth. Un inconnu dans le monde des acteurs, une superstar par contre de la scène underground britannique, tendance punk métissée de metal rock satanisme.

Entre le Brandon Lee de **The Crow** et Marilyn Manson, Dani Filth donne le ton dès les premiers instants du spectacle. Il attire deux voyous dans une impasse et se fait copieusement rosser, ce qui ne lui fait pas plus d'effet qu'une piqûre de moustique. Après quoi, il éclate la tête de ses agresseurs. Au sens propre. Non seulement, il la pulvérise comme un melon trop mûr, mais, cerise sur le gâteau, il achève l'ouvrage à grands coups de semelles. *« Dani Filth et moi, c'est de l'histoire ancienne »* souligne le réa-

Une visite chez le barbier qui tourne à l'accident professionnel ? Non, juste une des énièmes victimes de Cradle of Fear qui subit un rasage de près...

lisateur. – *J'adore sa musique. Elle a inspiré* **Cradle of Fear**. *Auparavant, nous avions travaillé ensemble sur des clips. Je lui ai même consacré un documentaire. Il fallait qu'il soit en première ligne dans le film. S'il n'y apparaît que sporadiquement, c'est surtout dû au calendrier de ses concerts à travers la Grande-Bretagne. Impossible de l'immobiliser plus de dix jours sur un plateau.* »

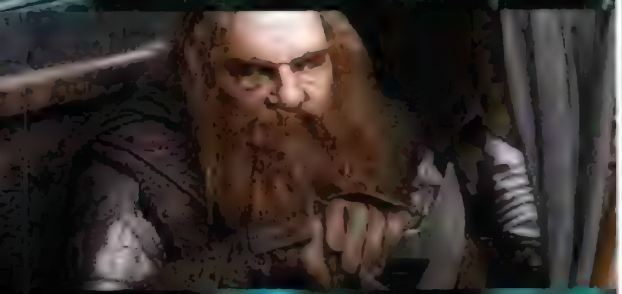
Ô LES FILLES, Ô LES FILLES !

Alex Chandon tire néanmoins profit de la présence express de Dani Filth dans l'axe de sa caméra numérique, en l'impliquant dans le premier sketch. Il y culbute sauvagement une belle – gothique – levée dans une boîte spécialisée. Laquelle se retrouve enceinte de ses œuvres d'un bébé-araignée qui, juste avant de venir au monde, sectionne deux doigts féminins glissés dans le slip de maman (!). Efficacité garantie, en dépit d'une créature à la **The Thing** un chouïa trop ambitieuse en regard des limites d'un budget forcément critique. Pour faire passer la pilule, beaucoup de tripaille et, bonus non-négligeable, des jolies filles, ingrédient sur lequel **Cradle of Fear** ne négocie pas. Des inconnues sur le continent à l'exception, modeste, d'Eileen Daly, la Draculette lingueuse de **Razor Blade Smile**. – *Eileen Daly tenait déjà un rôle important dans* **Pervirella** – poursuit Alex Chandon. – *Elle se produit également dans un groupe hard rock, Jezebel, dont j'ai utilisé deux des morceaux sur le sketch* **La Jambe**, *dont elle est justement l'interprète. L'héroïne de la première histoire, Emily Bouffante, pouvant également de* **Pervirella** *! Depuis, elle est devenue une sorte de vedette en Grande-Bretagne, en animant une émission consacrée aux jeux vidéo sur Channel 4. Elle figure également dans mon clip* **Cradle to Enslave**. *Quant à sa partenaire, Melissa Forti, c'est une Italienne que mon cameraman a découvert dans la boîte de nuit où elle travaillait. J'avoue que j'ai mal orthographié son nom au générique.* – Le réalisateur continue les présentations. Rebecca Eden est elle aussi passée par **Pervillera** : elle y incarnait Demon Nanny. Dans le civil, entre autres activités, elle édite un magazine porno ! Emma Rice, de son côté, fait un petit tour par **Cradle to Enslave** avant de « s'imposer » dans **Cradle of Fear**. Leurs rôles à toutes ces drôles de dames un peu sévères ? Des voleuses qui cognent à mort un vieillard coriace, des dragueuses promptes à se mettre à l'horizontale en un temps record, une compagne pousse-au-crime... Eileen Daly justement, toujours folle de son corps, de son opulente poitrine et d'expériences cinématographiques inédites. Dans **Cradle of Fear**, Alex Chandon lui demande de passer sa langue sur la plaie d'un cul-de-jatte. – *Un authentique amputé* – souligne le réalisateur. – *Louie Buzzusell. Un copain décemment. Steven Spielberg avait bien employé des estropiés et infirmes dans la séquence d'ouverture d'***Il faut sauver le soldat Ryan** *!* – Et Alex Chandon de lui emboîter le pas dans une histoire courte où un type scie la jambe gauche d'un autre pour se la greffer. Mais le membre, comme *La Main enchantée* de Gérard de Nerval, se rebiffe contre le chapardeur. Pas très original mais en l'occurrence extrêmement gore.

DANS L'ENFER DU SNUFF

Nettement plus novateur est le sketch **The Sick Room**. L'histoire du pathétique destin d'un jeune homme qui, accro à un programme snuff sur le Web, dont les internautes peuvent choisir les instruments du supplice (marteau, rasoir...), sombre dans la dépendance la plus noire avant d'achever son existence dans la cage qui le fusant tant killer. Un scénario assez proche du récent **FearDotCom** (ex-**Parallax**) de William Malone ! – *Écrire* **Cradle of Fear** *n'a pas été une partie de plaisir* – termine Alex Chandon. – *On ne compte plus les réécritures, les modifications dans le lien entre les histoires. Un sketch a disparu, les dialogues ont considérablement été réduits et, finalement, nous avons tout réorganisé de manière à intégrer au mieux les personnages de Dani Filth et de David McEwen.* – David McEwen qui interprète Kemper, un serial killer sataniste qui, depuis sa cellule (où il est aussi entravé que Hannibal Lecter dans **Le Silence des agneaux**), exerce une maléfique influence sur ses contemporains. Kemper comme Edmund Emil Kemper, tueur en série nécrophile et cannibale doué d'un QI de 140 et assassin, non seulement de ses grands-parents, mais aussi de sa mère ! Une référence macabre de plus pour un film qui n'en manque pas.

Marc TOULLEC

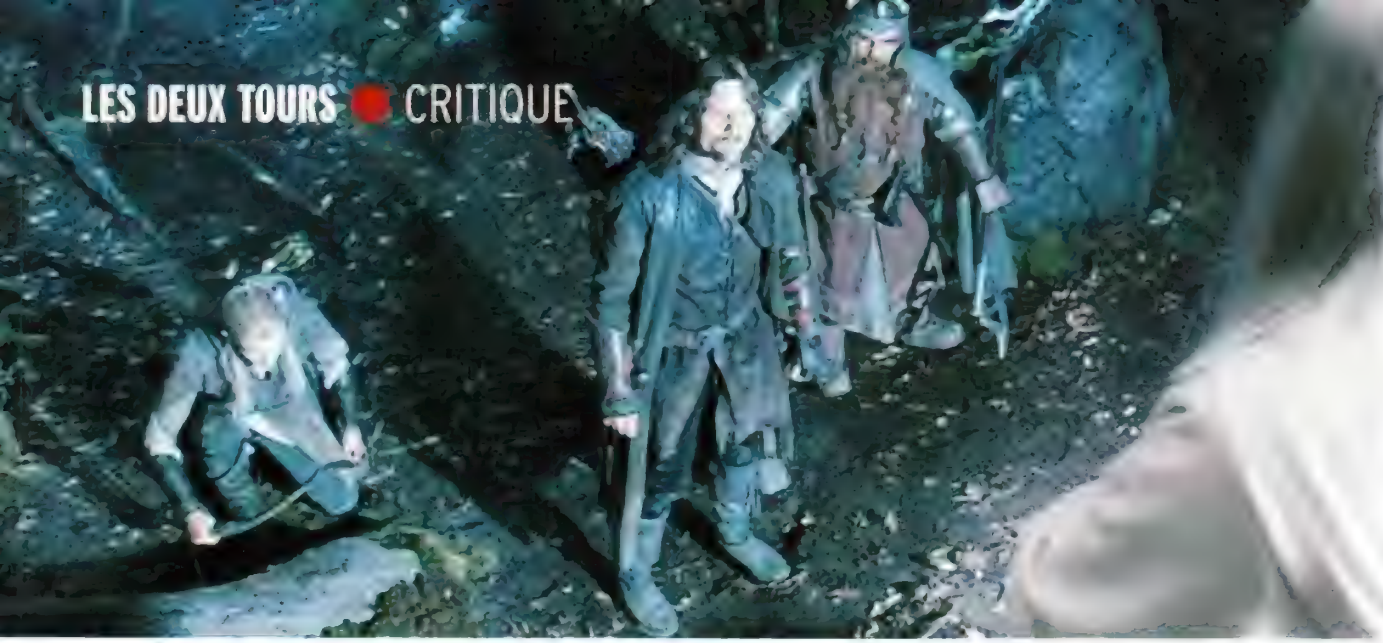


LES DEUX TOURS

DE PETER JACKSON

RENAISSANCES

LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU AYANT POSÉ LES JALONS ET LES REPÈRES D'UN UNIVERS À LA COMPOSITION PROPREMENT ARCHITECTURALE, LOGIQUEMENT, **LES DEUX TOURS** OPÈRE UNE FOCALISATION SUR LES PERSONNAGES ET LES FIGURES QUI PEUPLENT CETTE SAGA MIRACULEUSE. L'ÉMOTION MONTE D'UN CRAN, LES ENJEUX SE RESSERRENT ET LE GRAND DESSEIN DE PETER JACKSON SE DÉVOILE UN PEU PLUS, CONFIRMANT DE MANIÈRE ÉCLATANTE CE QUE L'ON ATTEND D'UNE TELLE ENTREPRISE : DU JAMAIS VU.



ÉPIPHANIE

LES DEUX TOURS S'INSCRIT TOUT À LA FOIS DANS LA CONTINUITÉ, LE DÉPASSEMENT, ET LA PROMESSE DU SUBLIME. JACKSON Y IMPOSE DÉFINITIVEMENT LA HAUTEUR VERTIGINEUSE DE SES AMBITIONS, ET FAIT RENAÎTRE UNE PURETÉ DE L'INSTANT CINÉMATOGRAPHIQUE QU'ON CROYAIT DISPARUE DEPUIS LES SACREMENTS DU MUET. FASCINANT, PRÉCIEUX, ÉMOUVANT.

« *Dès l'origine,* **Les Deux tours** *s'est avéré l'épisode le plus problématique de la saga.* » Cette affirmation sans ambiguïté a été évoquée tout à la fois par Peter Jackson, par ses scénaristes, ses producteurs et une partie du casting, avec une telle constance qu'on est bien obligé d'en tenir compte, quand bien même on sortirait du film **Les Deux tours** les jambes en compote et l'esprit perdu dans les nuages. Pourtant, si l'on considère une adaptation aussi impossible que celle du livre de Tolkien, on aura tôt fait d'imaginer les cauchemars structurels qui se cachent derrière ce terme « *problématique* » : un épisode sans début ni fin, une histoire qui privilégie le conflit politique au détriment du vécu de ses protagonistes, une succession de batailles rangées où l'on risque à tout moment de perdre le sens de l'enjeu. Tels furent certains des « problèmes » qui frappèrent les scénaristes dès la rédaction des premiers traitements. Résoudre ces problèmes entraînait la nécessité d'abattre certains tabous, et notamment la fidélité d'adaptation dont avait su faire preuve **La Communauté de l'anneau**.

Sur cette page, de haut en bas : Legolas (Orlando Bloom), Aragorn (Viggo Mortensen) et Gimli (John Rhyes-Davies) dans la forêt de Fangorn, où leur apparaît pour la première fois Gandalf le Blanc (Ian McKellen).

Le siège d'Osgiliath, une scène rajoutée durant l'année 2002.

INSTINCT

Tolkien avait l'assurance de la fidélité. Le lecteur qui s'était patiemment farci les 600 pages de *La Communauté de l'anneau* lui était acquis, et pouvait se laisser entraîner dans d'atroces complications narratives, guidé par le seul désir d'en découdre avec l'intrigue. **Les Deux tours** de Jackson ont la triple tâche d'assurer la continuité, préparer au plongeon final, et captiver sur toute la longueur. Rien de moins évident au regard des imbroglios stratégiques et politiques qui parcourent le récit. Aussi, l'un des plans d'attaque de la dream-team néo-zélandaise reposait dans l'une des particularités de l'épisode. Concrètement, *Les Deux tours* raconte l'histoire des hommes de la Terre du Milieu. Tolkien les imaginait au travers de ses emprunts à la littérature médiévale, c'est-à-dire essentiellement des figures symboliques, associées à un réseau de valeurs, et non pas des personnages au sens où l'entend la dramaturgie contemporaine. Pas de problème pour le lecteur qui, face à ces statues héroïques figées dans des certitudes, y apposait son propre panel d'émotions toutes personnelles. La littérature est un médium qui nécessite un triple décodage (association des lettres en sons, des sons en phrases, transformation des phrases en idées), là où le cinéma impose de par sa forme un rapport quasi-instinctif, où le décodage se fait sans transiter par l'intellect (association de plans = idée). Le cheminement intellectuel qui laissait le temps au lecteur d'élaborer son propre Aragorn, sa propre Eowyn, en se servant des outils fournis par Tolkien, ce cheminement-là est proscrit par l'art cinématographique, qui recèle ses propres trésors d'évocation. Si *Les Deux tours* est l'épisode des hommes, alors le film se devait de nous imposer une proximité immédiate avec la valeur humaine de ses protagonistes, en recourant à la puissance émotionnelle que permet l'immédiateté cinématographique. Ce traitement va s'opérer en trois temps : une écriture de script qui subordonne tout événement à l'émotion qu'il engendre chez les personnages qui le vivent. Une direction d'acteurs qui va s'attacher tout particulièrement à l'émotivité du regard. Et enfin, une mise en scène qui, plutôt que de se concentrer elle aussi sur l'émotion, s'assurera que l'iconographie mythologique et religieuse de Tolkien submerge le spectateur dont les sentiments ont été captivés.

SÉQUELLE

Le premier quart d'heure des **Deux tours** offre un aperçu de la manière avec laquelle le film aurait pu courir à l'échec. Après une ouverture « dans ta face », nous sont rapidement remis en mémoire les enjeux que nous avions laissé en suspens. Jackson a beau se défendre d'avoir voulu récapituler l'épisode précédent (voir interview), ces premières minutes opèrent à la manière d'un résidu de **La Communauté** (Frodon supporté par Sam, Saroumane décimant encore quelques arbres, Aragorn pourchassant symboliquement sa propre culpabilité). Nous voici face à des concepts de « séquelle », dans tous les sens du terme. Ce n'est qu'à la faveur d'une attaque de village, alors qu'une mère oblige ses enfants à la quitter, que s'opère le changement de ton radical qui va définir la teneur particulière de l'épisode. Nous voici bel et bien sur la terre des Hommes, et notre empathie s'adapte à de nouvelles nécessités, au sens où tout retourne à l'échelle humaine (1). La chose est entendue pour l'aventure que vivent les gens de Rohan jusqu'au gouffre de Helm, mais elle s'applique aussi à l'aventure des Hobbits Frodon et Sam car, privés de référent à l'écran, qui nous rappellerait leur petite taille, leur présence est inconsciemment traduite par le spectateur à une échelle humaine. Seule l'aventure vécue par Merry et Pippin dans les bras de Sylvebarbe sera intégralement chargée de pure « fantasy ».

FUTURS

Sous l'impulsion des scénaristes Walsh et Boyens, la saga de Jackson décide d'adapter sous forme conditionnelle certains des actes les plus problématiques de Tolkien. Déjà, dans **La Communauté de l'anneau**, le nettoyage de la Comté (épisode cauchemardesque qui clôt **Le Retour du Roi** et suggère en définitive la victoire « industrielle » sur la nature) était évoqué dans les visions de Frodon au travers du miroir de Galadriel. Une façon de rendre hommage aux écrits du professeur sans avoir à conclure la saga sur une note dépressive. Il en va de même pour le rajout le plus évident des **Deux tours**, l'histoire d'amour condamnée entre Aragorn et Arwen. (voir interview de Philippa Boyens). Elrond annonce à sa fille le destin qui sera le sien si elle refuse son départ pour les terres immortelles, l'occasion pour Jackson de nous offrir une des plus belles enluminures imaginables, directement issue des grandes heures du cinéma épique muet. L'occasion aussi de lier ces projections conditionnelles les unes aux autres. Ainsi, face à la prophétie du miroir de Galadriel, Frodon se retrouvait projeté en arrière, comme si ce futur conditionnel venait de lui asséner un coup de poing. Cette fois-ci, face à la prophétie d'Elrond (beau-fils de Galadriel) c'est un gros plan saisissant du visage d'Arwen qui nous est proposé, visage éjecté vers l'arrière dans un ralenti extrême, les tendons du cou saillants, lâchant un cri sourd comme si, elle aussi, avait été frappée de plein fouet par ce coup de poing invisible.
Mais ce rapport au futur n'est pas systématiquement conditionnel, d'autant que (on ne le répètera jamais assez), la saga du **Seigneur des anneaux** se veut un seul et même film. Ainsi, dès lors que les scénaristes choisissent de mettre en place les éléments qui définiront les protagonistes dans l'épisode à venir, la réalisation s'attache à lier leur attitude nouvelle à ce que nous savons présentement d'eux. Quand Eowyn, la future guerrière, saisit un sabre pour exécuter quelques mouvements d'une grâce inouïe, Jackson en profite pour lui faire croiser le fer avec Aragorn, dans un geste qui mêle la défiance et le jeu amoureux envers le Roi en devenir. Quand Merry, le futur soldat maudit, évoque la fin de la Comté, ou quand Pippin, le futur conseiller de Dénethor, pousse Sylvebarbe en direction d'Isengard, dans un geste de pure manipulation politicienne, Jackson se débrouille pour nous rappeler la can-

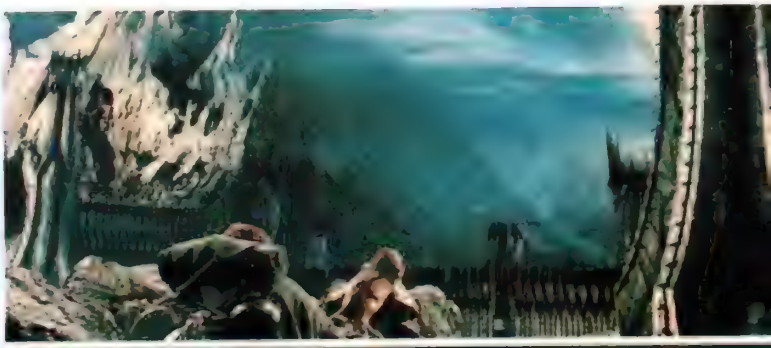
Sur cette page, de haut en bas et de gauche à droite : Gandalf le Blanc et son fidèle Gris-Poil, suivis par les troupes d'Eomer, fondent sur l'armée des Orques.

Aragorn face à son destin.

L'arrivée de l'armée des Elfes, commandée par Haldir, au gouffre de Helm.

Sam (Sean Astin) et Gollum (Andy Serkis) devant les portes du Mordor.

L'œil de Sauron, une influence maléfique qui pèse sur toute la Terre du Milieu.



deur qui animait autrefois ces personnages. Conscient toutefois de la disparition de leur statut de « comic-relief », il chargera Gimli le nain d'assurer les rares moments de poilade de cet épisode outrancièrement dépressif.

REGARDS

La Communauté de l'anneau possédait son lot de gros plans de visage à caractère introductif (Gandalf, Frodon, Aragorn, etc.) mais la valeur iconographique de ces gros plans cède aujourd'hui sa place à l'investissement émotionnel. On reste stupéfait devant l'abondance de gros plans silencieux dans **Les Deux tours**, leur délicate chorégraphie visant à plonger le spectateur dans le regard des protagonistes, et lui révéler non verbalement les enjeux secrets qui y sont tapis. Outre le gros plan d'Arwen évoqué plus haut, on retiendra ce lent travelling circulaire autour du visage silencieux de Faramir (David Wenham), qui révèle instantanément, aux

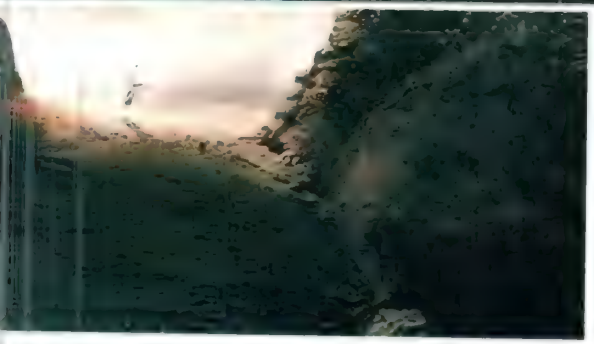
Ci-dessus, de gauche à droite :
Le départ d'Arwen (Liv Tyler) pour les Terres Immortelles : un dernier regard vers son père Elrond.

Legolas et Aragorn : l'Elfe et l'Humain resserrent les rangs avant la bataille.

spectateurs qui ignorent tout de ce personnage, le poids et la culpabilité qui pèsent sur ses épaules. Comme le souligne John Howe : *« le visage de David est moins charismatique que les autres membres du casting. C'est très intéressant comme parti-pris, car après tout, Faramir est le mal-aimé, le fils qui est resté trop longtemps dans l'ombre de son grand frère Boromir. »*. Autre gros plan étonnamment long, celui du visage d'Eowyn, illuminé par le retour d'Aragorn, dont les yeux trahissent tout à la fois l'amour naissant, et son propre sens de l'honneur, qui reprend le dessus dès lors qu'elle réalise l'engagement sacré d'Aragorn envers Arwen. L'air de rien, cette alternance entre l'abandon sentimental et le code d'honneur suffit à planter le personnage de guerrier qui se révélera dans **Le Retour du Roi**. Si le personnage de Legolas peut, de prime abord, paraître facultatif, plusieurs de ses regards trahissent le rôle que lui a dévolu le script. Legolas EST le regard que portent tous les Elfes à la communauté des hommes (des demi-dieux sur les mortels). Après la mort de Gandalf, à la sortie de la Moria, l'acteur Orlando Bloom avait su trouver, à la grande surprise de son réalisateur, le regard juste, celui d'un immortel qui vient d'assister à la mort, et qui questionne avec angoisse cette notion qui lui échappe. Ce regard refait surface dans **Les Deux tours**, à l'issue du combat contre les Wargs. Face à la disparition d'Aragorn, les yeux de Legolas trahissent à nouveau cette incompréhension, doublée cette fois d'une vivacité qui évoque les sentiments de colère et d'injustice, comme si le demi-dieu faisait l'expérience intime de ces troubles qui agitent le cœur des hommes. La manifestation la plus évidente de cette mortalité qui définit les hommes est bien sûr la malédiction qui frappe le roi Théoden, et qui, à travers son dépérissement, fait dépérir son royaume. Cette imagerie, directement héritée de la légende du Roi pêcheur, a traversé les mythologies celtiques, nordiques et saxonnes, de Beowulf à Arthur, et a su imposer son traitement particulier par l'image (**Fisher King**, **Excalibur**, **Le 13ème guerrier**). D'emblée, il est étonnant de constater à quel point l'arrivée de Gandalf, d'Aragorn et des siens en la demeure de Théoden, reprend plusieurs des plans exacts du film de McTiernan (travelling en plan rapproché sur les cavaliers, travelling point de vue sur le village affaibli, etc.), un film que Jackson avoue pourtant n'avoir jamais vu ! L'exorcisme de Théoden sera une nouvelle occasion d'élaborer des gros plans de visage absolument saisissants de maîtrise chorégraphique, que Théoden pousse un rire sardonique en pliant son cou comme une bête ferrée, ou qu'il s'abatte vers Eowyn pour mieux renaître à la faveur d'un morphing délicat. Dernier gros plan traumatisant, celui qui intervient au sein de la citadelle d'Osgiliath assiégée (séquence absente du livre, et fort heureusement ajoutée récemment par Jackson). Frodon, submergé par le pouvoir destructeur de l'anneau, porte un regard suppliant vers le ciel, alors qu'il s'apprête à renier tout le sens sacré de sa mission en faisant une offrande au Nazgul (image démente qui semble surgir d'une pochette de jeu de rôle). Ce regard de supplicié, cette inclinaison du cou, renvoient évidemment aux multiples représentations picturales du Christ sur sa croix (voir interview d'Elijah Wood), et nous rappelle le biais par lequel Jackson, derrière les trahisons apparentes mais inévitables du script, retrouve l'essence même des écrits de Tolkien.

RELIGION

Fervent croyant élevé dans la tradition chrétienne, doublé d'un inconditionnel des rites païens, Tolkien a su transcender ses propres traumatismes (la Première Guerre Mondiale, l'industrialisation de sa campagne) en les soumettant à la mythologie héritée du catholicisme. Le scénario de Walsh et Boyens évite consciencieusement de trop appuyer ces références, pour mieux laisser la mise en images de Jackson évoquer le cœur de cette foi chrétienne. Impossible de ne pas voir, dans l'image stupéfiante d'un Gandalf le Blanc, baigné de lumière divine et perçant les sombres forces du Mal de sa lance, un Saint George terrassant le dragon. Difficile de ne pas voir dans le fantôme d'Arwen, ressuscitant Aragorn d'un simple baiser, la bénédiction d'une certaine Dame du Lac. En choisissant de nous montrer l'attaque d'Isengard par les Ents (que le roman racontait en flashback), Jackson ne s'assure pas seulement une séquence démentiellement spectaculaire ; il en profite pour en épuiser l'iconographie religieuse, que ce soit la dernière marche vers la guerre des Croisés, la destruction de Sodome et Gomorrhe ou encore l'image d'un déluge purificateur. Le thème de l'eau à la force purificatrice était déjà évoqué dans **La Communauté de l'anneau** (Arwen invoquant le fleuve), il se retrouve très exactement imagé par l'armée de Gandalf le Blanc et d'Eomer, déboulant à l'écran tel le cours d'un fleuve terrible pour submerger les forces de Saroumane. Et à côté de ces évocations les plus spectaculaires, l'épisode intimiste du trio Frodon-Sam-Gollum propose toute une autre iconographie subtile. Ainsi, le marais des morts, dont les couleurs terreuses évoquent volontairement celles des tranchées de 14-18 (où Tolkien vit les corps de ses amis). Afin de contourner l'obstacle de la censure et faire ressortir la violence de la bataille de Helm, Jackson recourt à une autre iconographie moder-



Ci-dessus :
Les troupes de Theoden et celles des Elfes de la Lorien, réunies sur les murailles du gouffre de Helm : le calme avant la tempête.

Ci-contre :
Le retour triomphal de Gandalf le Blanc au moment le plus fort de la bataille.

ne quasi-christianisée, celle du Blitzkrieg londonien que Tolkien avait également vécu. Des plans insistants sur femmes et enfants, terrés à l'arrière de Fort le Cor, suffisent à évoquer le destin macabre qui se joue dans cette bataille. Quant à l'origine d'un Gollum, elle provient essentiellement de l'épisode biblique d'Abel et Caïn, l'ancien Hobbit Smeagol (Caïn) ayant été condamné aux profondeurs de la damnation pour le meurtre de son cousin Deagol (Abel). Si Tolkien évoquait à demi-mot l'œil de Deagol-Abel, scrutant son cousin de la tombe, Jackson choisit d'appuyer la schizophrénie de Gollum, séparant très nettement le pêcheur et le pénitent (Caïn fut à la fois banni et protégé par Dieu). Lors d'un monologue tétanisant, le réalisateur entame un travelling circulaire sur Gollum, se chuchotant et se répondant à lui-même. Une fois le travelling accompli, alors que la caméra a opéré un changement d'axe à 45° (valeur d'un champ/contre-champ basique), Jackson la fait revenir à son point de départ, et entame ainsi un champ/contre-champ de Gollum vers lui-même, c'est-à-dire de Gollum vers Smeagol, début d'une véritable scène de dialogue. Le procédé est d'autant plus culotté qu'il est à la fois d'une simplicité confondante et d'une efficacité narrative redoutable, entraînant dans son sillage toute l'émotion et la puissance mythologique qui s'y trouvent associées.

POST CRÉATION

Jackson s'était félicité du recours à l'étalonnage numérique lors du précédent volet, et s'était promis d'en exploiter les infinies richesses. Jusque-là considéré comme un simple « remaniement » des prises, ce procédé atteint avec **Les Deux tours** les rives d'une véritable création cinématographique. La plongée progressive de Frodon dans les entrailles du Mal s'accompagne d'une très lente dégradation des couleurs primaires, nous amenant à notre insu vers des plans monochromatiques troublants (les portes de Mordor, Osgiliath). La victoire du gouffre de Helm est, d'une façon éclatante à l'image, celle des forces de la lumière sur les puissances de l'ombre. Le chef-opérateur Andrew Lesnie évoque la recherche constante d'une « *réalité endurcie* » qui submergerait l'image dès qu'un personnage est pris de sentiments violents, fait remarquer la réapparition des couleurs à Rohan après la guérison du roi, et note l'abstraction qui flotte autour d'Aragorn et d'Arwen dans leur relation quasi-post-mortem. Cette déculpabilisation du travail de post-production répond en partie à l'assurance qu'a conféré à l'équipe la reconnaissance critique du premier volet. Même le discret Howard Shore n'a pas hésité un instant à sortir l'artillerie wagnérienne la plus décomplexée ! À cette déculpabilisation de « l'effet » répond le soin maniaque de la pré-production, dans la recherche d'une intégration totale des effets spéciaux au récit. On ne se lasse pas des risques que prend Jackson à ce sujet, n'hésitant pas à recourir simultanément à la caméra portée et aux longues focales (généralement proscrites dans les plans de SFPX) lors du combat contre les Wargs, ou encore osant un sublime plan d'hélicoptère circulaire, mêlant digital, live et maquette, lorsque Aragorn parvient à la forteresse de Helm. L'alliance de cette technicité assumée, de la déculpabilisation de l'imagerie, et l'innocence vindicative de la démarche d'ensemble, suffisent à nous renvoyer régulièrement aux fondements du cinématographe. Plus que tout, **Les Deux tours** évoque les grands films épiques de l'époque du muet, ceux de King Vidor (**La Grande parade**), Abel Gance (**Napoléon**), Fred Niblo (**Ben-Hur**) et tant d'autres. Il ne s'agit pas seulement d'une forme de pureté cinématographique retrouvée, mais de nous faire comprendre, une fois pour toutes, en quoi la révolution technologique est arrivée à maturation, en quoi elle redéfinit toute la démarche du cinéaste, sa manière même d'aborder le média. Et il ne fait aucun doute que le film complet, le mythique **Seigneur des anneaux** de 9 heures, a sonné l'heure de cette renaissance. **Le Retour du Roi** sera définitif ou ne sera pas !

Rafik DJOUMI

(1) Certains spectateurs de bonne volonté ont vécu La Communauté de l'anneau sans implication émotionnelle. On découvrira alors que beaucoup d'entre eux s'impliqueront davantage dans Les Deux tours, pour la seule et unique raison qu'on leur demande, cette fois-ci, de ne pas s'identifier à des Hobbits ou des Elfes, mais à des humains. Paradoxalement, c'est l'atténuation de cet aspect « fantasy » qui leur permettra de se connecter plus aisément à ce film d'« heroic-fantasy »

THE TWO TOWERS, NOUVELLE-ZÉLANDE/USA. 2002. RÉAL.: PETER JACKSON. SCÉN.: FRANCES WALSH, PHILIPPA BOYENS, STEPHEN SINCLAIR ET PETER JACKSON D'APRÈS LE ROMAN DE J.R.R. TOLKIEN. DIR. PHOT.: ANDREW LESNIE. MONT.: MICHAEL MORTON. MUS.: HOWARD SHORE. SPFX: RICHARD TAYLOR (MAQUILLAGES ET MINIATURES) ET JIM RYGIEL (VISUELS) POUR WETA FX. PROD.: PETER JACKSON, MARK ORDESKY, BARRIE M. OSBORNE, RICK PORRAS, RIM SANDERS, FRANCES WALSH... POUR NEWLINE/SAUL ZAENTZ/WINGNUT. INT.: ELIJAH WOOD, IAN MCKELLEN, VIGGO MORTENSEN, SEAN ASTIN, JOHN RHYES-DAVIES, CHRISTOPHER LEE, MIRANDA OTTO, BERNARD HILL, BRAD DOURIF, ANDY SERKIS, LIV TYLER... DUR.: 2H59. SORTIE LE 18 DÉCEMBRE 2002.

INTERVIEW PETER JACKSON

LE GRAND ORDONNATEUR

C'EST UN PETER JACKSON FATIGUÉ MAIS TOUJOURS AUSSI IMPLIQUÉ QUE NOUS AVONS RETROUVÉ. CE BOURREAU DE TRAVAIL REVIENT AVEC NOUS SUR LES DEUX TOURS, AVANT DE PARTIR S'IMMERGER DANS LA POST-PRODUCTION DU RETOUR DU ROI. ENTRE LOS ANGELES ET LA NOUVELLE-ZÉLANDE, RENCONTRE PARISIENNE AVEC L'HOMME QUI EST EN TRAIN DE METTRE LE MONDE À SES PIEDS. ALLEZ RAFIK, ARRÊTE DE TREMBLER ET POSE TA PREMIÈRE QUESTION...

Haut des deux pages, de gauche à droite :

Peter Jackson, les cheveux blanchis par son épopée.

Aragorn (Viggo Mortensen) icônisé à outrance au gouffe de Helm.

Un cavalier d'Eomer dans une superbe passe d'archer.

Saroumane (Christopher Lee) et son palantir.

L'anecdote sur les origines du projet, et votre entrevue avec New Line, a tout d'un conte de fées. Il est pourtant difficile de croire que ce ne fut pas plus compliqué.

Mais ce fut très compliqué ! Et l'anecdote est vraie. Pour rentrer dans les détails, disons que Miramax a demandé à ce que nos deux scripts soient résumés en un seul film, de moins de deux heures. Bien sûr, nous avons refusé cette option, et ils ont alors songé un temps à confier le projet au réalisateur John Madden (**Shakespeare in Love***). Mais certains, chez Miramax, trouvaient que dans la mesure où Fran et moi leur avions apportés ce projet, il était injuste qu'ils le refilent à quelqu'un d'autre. Dans son infinie bonté, Harvey Weinstein nous a donc laissé quatre semaines pour démarcher d'autres studios. Mon expérience m'a toujours démontré qu'il valait mieux arriver chez des financiers avec quelque chose à leur montrer plutôt qu'un simple script. Donc, deux de ces semaines ont été passées à constituer une sorte de making-of sur ce projet. Encore nous fallait-il pouvoir le montrer, et tous les studios principaux refusaient carrément de nous accueillir pour un quelconque rendez-vous. Seul Polygram Films s'est avoué très intéressé, tout en nous expliquant qu'ils étaient sur le point de faire faillite (rires). Et quand Mark Ordesky a finalement pu nous arranger un meeting avec Bob Shaye, le patron de New Line, Fran et moi avons joué la comédie au téléphone, afin de leur faire croire que tout le monde s'arrachait notre projet. On leur a même fait changer le jour du rendez-vous alors que nous n'avions aucun autre engagement ! En réalité, c'était notre dernière chance. Lorsque le grand meeting eut lieu, Bob m'a entraîné dans une pièce voisine, pour me parler en privé. Il m'a dit : *« Peter, je sais que nous devions autrefois faire un film ensemble* (**Freddy 6** - ndlr) *et que ça ne s'est pas fait. Et je voulais vous dire que si ce nouveau projet ne prend pas forme non plus, je veux que vous sachiez que nous sommes très intéressés par l'idée de travailler avec vous dans le futur. »* En clair, c'est comme s'il m'annonçait d'emblée qu'il ne financerait pas **Le Seigneur des anneaux**. J'étais dévasté. Mais la projection de notre petit film a tout de même eu lieu, histoire qu'on ne soit pas venu pour rien. Et c'est à la toute fin, après un long silence, que Bob a dit : *« Mais dites-moi... vous avez parlé de deux films... Il n'y a pas trois romans à l'origine ? »*.

Avez-vous songé à un récapitulatif pour le début des* Deux tours *?

Le studio voulait que j'en fasse un, mais j'ai refusé. Il ne s'agit pas d'une série télé mais d'un seul et même film de neuf heures, que nous avons divisé en trois parties pour des raisons pratiques (et d'ailleurs, il en était de même pour Tolkien - ndlr). Imaginez qu'entre **La Communauté** et **Les Deux tours**, vous soyez simplement sorti faire un break pop corn, et que celui-ci a duré 12 mois ! Combien de personnes vont-elles se rendre au cinéma pour voir **Les Deux tours** sans avoir vu **La Communauté de l'anneau** auparavant ? Même ceux qui n'ont pas vu le premier film en salles ont pu se rattraper avec la vidéo et le DVD, l'emprunter à des amis. Sinon, ce serait comme faire le choix de rentrer dans une salle alors que le film est déjà commencé depuis longtemps. La question est donc de savoir si je dois absolument contenter une toute petite portion du public en le gratifiant de cinq petites minutes explicatives ou foncer directement dans le vif du sujet. Or, je tiens clairement à garder une unité de ton globale entre les trois films.

Est-ce que l'accueil du premier film a influé sur le montage des* Deux tours *?

C'est une bonne chose que nous ayons tourné la trilogie d'une seule traite, car l'influence du succès aurait pu être néfaste, vraiment. C'est une dynamique différente que de travailler sur une suite, surtout à Hollywood, où l'on cherche à capitaliser sur ce qui a déjà été fait. Je ne me rappelle pas avoir consciemment changé quoi que ce soit aux **Deux tours** du fait du succès de **La Communauté de l'anneau**. À la rigueur, ce succès nous a peut-être conforté dans nos partis pris plutôt qu'autre chose. J'ai dû faire des choix en termes de rythmique interne, mais c'est le travail normal de chaque réalisateur.

Parlez-nous de l'utilisation de l'imagerie chrétienne dans le film.

Tolkien était chrétien. Au fil des années, plusieurs analystes se sont penchés sur la question de ses croyances à travers ce qu'il a exprimé dans **Le Seigneur des anneaux**. Il y a très certainement plusieurs liens possibles et l'on peut prétendre que certaines de ses croyances apparaissent clairement au fil de son

ELIJAH WOOD FIGURE CHRISTIQUE

Nous avons retourné toute une partie de la séquence du siège d'Osgiliath cette année. Peter voulait que Frodon ait un air absent, comme s'il était vidé, comme s'il ne faisait pas partie de la séquence, mentalement. La forme de transe qui submerge mon personnage a le caractère d'un moment religieux, empli d'un sentiment de rédemption. C'est effectivement très christique, assez bizarre à interpréter. Je trouve ce passage magnifique, vraiment puissant. Mais Frodon n'est pas au bout de ses peines. Dans le troisième film, on peut même dire qu'il est carrément ailleurs ! Le dernier épisode est flippant, vraiment. Même moi, ça m'a choqué ! Je sais que vous en avez eu un aperçu dans la preview montrée à Cannes l'an dernier. J'en ai vu des bouts pendant les reshoots de cette année et ça a surpris toute l'équipe. Les ténèbres prennent vraiment le dessus sur lui et il devient très, très faible. Nous avons utilisé du maquillage pour transformer son visage, l'assombrir et le rendre terrifiant. **Le Retour du Roi** sera indéniablement plus triste et plus prenant encore que les précédents films. Il y aura cette scène où Frodon grimpe la Montagne du Destin et se retrouve pris de vertiges, de pertes de conscience, jusqu'à pratiquement mourir dans les bras de Sam. Quand je vois cette séquence, ça me rend dingue, tellement c'est puissant !

Propos recueillis par Rafik DJOUMI. Traduction : Stéphane MOÏSSAKIS

œuvre. Nous avons tenté de préserver cette idée car dès le départ, nous avions clairement décidé de ne pas développer de messages personnels, des thèmes qui nous sont chers mais qui ne justifiaient pas cette adaptation. Nous voulions vraiment nous concentrer sur ce qui a poussé Tolkien à écrire cette œuvre gigantesque durant tant d'années. Et il est certain que le principe du sacrifice de soi, de la renaissance, de la rédemption viennent des propres croyances chrétiennes de Tolkien. Nous n'avons pas tenté de les rendre emphatiques mais de tenter de faire un film dans lequel l'auteur aurait pu se reconnaître.

Et en ce qui concerne la narration et la place de certains des événements, les choix étaient-ils conçus à l'avance ou plutôt en post-production ?

Il s'agit d'un travail constant. De manière évidente, le premier chapitre de la trilogie reste celui qui développe les prémices de l'aventure. **La Communauté de l'anneau** est clairement un film d'exposition. C'était déjà le cas dans l'œuvre de Tolkien. Le Frodon qu'on y découvre va changer du tout au tout : dans **Le Retour du Roi**, à son retour à Hobbitbourg, il ne sera plus le même. Et c'est l'un des luxes d'une trilogie : pouvoir vraiment jouer avec subtilité sur le changement des personnages, sur ce que l'aventure vécue leur apporte en termes de maturité. Le principe d'un second chapitre, c'est que le développement des intrigues est connu, que les forces d'oppositions se font de plus en plus présentes et que la résolution n'est pas encore amorcée. C'est ainsi que les relations entre Gollum, Frodon et Sam prennent une tournure particulière à la fin des **Deux tours** et nécessitaient d'apparaître dans ce film pour qu'on en saisisse le sens tragique. On ne sait pas comment les personnages vont s'en sortir.

Certaines séquences tout juste évoquées dans le roman sont ici montrées. Je pense notamment à celle de l'attaque d'Isengard par les Ents.

Oui, je voulais qu'on puisse le voir dans **Les Deux tours**. Dans le bouquin, c'était différent c'est sûr, car il s'agissait d'une « narration » : celle de Merry et Pippin, et à travers elle, celle de Tolkien. Cela fonctionnait très bien en termes littéraires. Mais dans un film, il y a une certaine attente sur ce que l'on va voir. Imaginez votre frustration en tant que spectateur si des personnages vous annoncent : *« Oh, vous savez, une gigantesque bataille vient d'avoir lieu. C'était très impressionnant. »*. Le budget nous permettait de montrer cette attaque, donc mieux valait éviter la suggestion par la parole. Nous l'avons donc fait et c'était important. Tout devait tendre vers le moment où l'Ent décidait qu'il fallait répondre à la destruction de la nature, à l'obsession de Saroumane, et tout devait participer à nous faire tendre vers ce climax.

Il y a beaucoup plus de gros plans dans celui-ci que dans le premier film.

Ce n'était pas vraiment conscient. J'ai tourné le film selon les nécessités du script. Il y aura peu de nouveaux personnages dans **Le Retour du Roi**, la plupart sont présentés dans **Les Deux tours** et ainsi, c'est un peu comme s'il s'agissait du film d'exposition pour eux aussi, puisqu'ils vont prendre une part importante dans l'intrigue centrale du troisième film.

Le physique de Gollum a changé entre les deux épisodes.

Nous avions une vision de Gollum voici deux ans, celle que vous avez vue dans **La Communauté de l'anneau**. Entre-temps, nous avons travaillé sur des plans où le personnage devait littéralement jouer et non plus seulement apparaître sous forme de silhouette. Quatre mois durant, Andy Serkis, qui lui prête sa voix et sa gestuelle, nous a offert un travail hallucinant et c'est clairement ce que vous voyez dans **Les Deux tours** : sa performance. À partir de là, le but a été de coller au plus près de cette performance et de sa vérité. Au début de cette année, nous nous sommes rendus compte que la masse musculaire et la structure osseuse de notre Gollum de synthèse ne pouvait pas retransmettre les expressions d'Andy. Par exemple, si vous pre-

LIV TYLER ARWEN AU GOUFFRE DE HELM

J'ignore où vous avez appris ça, mais effectivement, à l'origine, Arwen se rendait avec Aragorn au gouffre de Helm. Elle faisait toute une partie du voyage avec lui. En définitive, je n'ai tourné qu'une seule scène au gouffre de Helm. Je me trouvais sur un cheval auprès d'Aragorn, Theoden et Legolas et nous étions entourés de 300 ou 400 Huruk-Hai que nous devions battre et vaincre. Ce fut très difficile à tourner, d'autant que c'était un plan large et nous étions tous dans le champ. Je pense que l'idée était surtout de rendre Arwen plus forte que dans le roman. Mais ils se sont rendus compte que c'était une erreur. Pas besoin de mettre un sabre dans les mains d'une femme pour affirmer sa force et son indépendance. Arwen est forte du fait de sa nature, de ses convictions et de ses actes. D'ailleurs, je crois que le personnage doit beaucoup aux caractères de Fran et de Philippa. Elles ont donné une vie cinématographique passionnelle à ce conte, un côté romantique qui n'était pas développé dans le roman. Je passais pas mal de temps avec elles et je peux dire qu'elles m'ont permis de mieux comprendre mon personnage, la façon de l'interpréter. Elles sont toutes les deux Arwen, à des degrés divers...

Propos recueillis par Rafik DJOUMI
Traduction : Stéphane MOÏSSAKIS

Ci-dessus, en cadre, trois séquences tournées par Liv Tyler avant modification du script :

En tenue de guerre devant les murs de Fort le Cor.

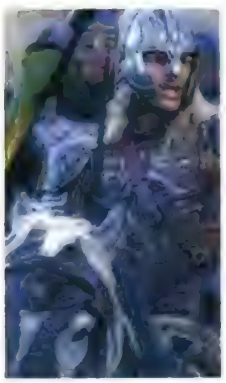
Participant à la charge dite «d'Eorlingas».

Arwen et sa grand-mère Galadriel (Cate Blanchett).

nez un air apeuré et que j'essaie de le recopier, nous nous retrouverons avec deux expressions différentes du fait de nos visages respectifs. Nous avons donc changé la structure musculaire du visage de Gollum pour qu'il ressemble plus à Andy. Nous avons retourné pas mal de plans de l'acteur, pour que les techniciens de WETA puissent développer de nouvelles couches de peau, de muscles, de rides, qui seront ensuite intégrées au personnage de synthèse. Progressivement, nous avons changé l'ancienne peau par la nouvelle et c'est un procédé sans fin, du fait de la technologie sans cesse grandissante. Il y a une semaine, je travaillais encore avec les techniciens de WETA afin de savoir quelles sont les possibilités d'améliorations du personnage pour **Le Retour du Roi**. Il faut automatiquement courir derrière la technologie pour obtenir un meilleur résultat.

KARL URBAN ENTRE POTES

J'avais travaillé avec Scott Reynolds sur **Heaven**. Scott et Jackson se connaissent, mais Peter m'a surtout remarqué sur **The Price of Milk** d'Harry Sinclair, un autre de ses amis. Harry lui avait montré un premier montage du film et c'est là que tout s'est joué pour moi. La plupart des scènes que j'ai tourné pour **Les Deux tours** sont dans le film, mais certains pourraient être surpris par ma relative absence, car Peter a décidé de montrer mon personnage sous un jour nouveau. Eomer n'est pas fait prisonnier, comme dans le roman, mais banni. Ainsi, il semble définitivement perdu pour ceux qui se battent dans le gouffre de Helm, et cela accentue le sentiment de surprise lors de son retour triomphal aux côtés de Gandalf.



Propos recueillis par Rafik DJOUMI
Traduction : Stéphane MOÏSSAKIS

Ça veut dire que dans dix ans, nous aurons droit à une édition spéciale avec de nouveaux effets spéciaux...
(rires) Oui bien sûr, pour le coffret anniversaire de la trilogie !

Comment vous sentirez-vous quand cette aventure sera terminée, après tant d'années à avoir travaillé dessus ?
Vous devrez me poser la question dans un an, quand tout sera terminé et que j'aurais une vue d'ensemble. Ce sera certainement doux-amer, j'aurais des sentiments conflictuels quand il s'agira de quitter cet univers et ces personnages. L'homme sera soulagé par l'arrêt du travail intensif, mais le cinéaste, de son côté, aime trop cet univers et l'idée que ses images se transposent sur le travail de Tolkien. Je ne devrais pas le dire mais c'est presque devenu un territoire personnel. Je prends généralement une pause durant la période de Noël mais j'ai décidé de ne pas m'attarder cette fois-ci car il reste du travail à accomplir sur **Le Retour du Roi**, et j'ai décidé que ce sera le meilleur des trois films. C'est la partie du roman que je préfère. Il me reste un an avant la sortie du prochain film. Plus je travaillerais dessus, plus j'ai des chances de le réussir, car c'est à force de travail que je parviens à améliorer mes films. Mais j'aime ce moment de transition d'un film à l'autre, quand je retrouve les personnages et que je les plonge dans une aventure différente, évolutive, plus élaborée. Du coup, j'ai vraiment hâte de m'attaquer au montage du **Retour du Roi**.
L'effort visuel accompagne automatiquement la puissance de l'histoire : ce n'est pas tant l'idée de me surpasser qui compte que de rendre justice au matériau d'origine. Il y a 50 ans déjà, Tolkien avait dépassé les deux précédents tomes avec *Le Retour du Roi*. Tout y était plus fort, plus grand, plus rapide que le passage dans La Moria ou la bataille du gouffre de Helm. C'est donc une obligation pour moi que de faire du **Retour du Roi** le film le plus fort de la trilogie.

***Sachez néanmoins que j'ai bien failli pleurer en regardant* Les Deux tours.**
Gardez vos larmes pour la suite. **Le Retour du Roi** sera le plus émouvant des trois. C'est vraiment mon préféré parce qu'il s'agit, à tout point de vue, de la conclusion. On comprend enfin ce qui s'est passé (rires) ! Ce sera un film très biblique, aux proportions gigantesques, notamment en ce qui concerne la fin. Je suis persuadé que **Le Retour du Roi** va faire pleurer le public car toute cette émotion est déjà là, dans le roman.

Que pouvons-nous espérer pour la version longue des* Deux tours *?
Une chose est sûre, c'est que je n'utiliserai pas toutes les scènes tournées. Il s'agira du même film mais avec un rythme plus étendu. Il y aura de très jolies scènes entre Merry, Pippin et Sylvebarbe. Nous avons tourné la séquence où les deux Hobbits goûtent la boisson des Ents. C'est une scène assez amusante. Et puis il y aura aussi une ou deux scènes avec Gollum. Quelques petits choses par-ci par-là...

Propos recueillis par Rafik DJOUMI
Traduction : Stéphane MOÏSSAKIS

(*) nous vous laissons le soin de voir ou revoir ce dernier film, ainsi que **Capitaine Corelli**, et d'imaginer le désastre !

ANDY SERKIS GOLLUM

Sur la conception du personnage.
Je suis vraiment soulagé que nous ayons pu terminer, car le procédé fut assez long. D'un tempérament impatient, j'avais vraiment hâte de pouvoir découvrir ce résultat, mais en même temps, j'ai pu le voir changer petit à petit. J'ai pu constater son évolution à travers toutes les étapes. Maintenant que c'est terminé, c'est un peu comme dire au revoir à son enfant quand celui-ci a l'âge de rentrer à l'école. Je me reconnais complètement dans Gollum. Tout ce que je fais y est : la manière dont je bouge, la psychologie et même le visage. Les techniciens des effets spéciaux ont repris la structure musculaire de mon faciès pour le personnage. C'est un travail hallucinant qui se retrouve aujourd'hui dans le film, parce qu'à la base, nous avons tout tourné de la manière la plus conventionnelle qui soit. J'étais sur le plateau, face à la caméra, avec Sean Astin et Elijah Wood et c'était moi qui jouais la performance que vous voyez à l'écran : j'étais Gollum. Il existe une version que Peter possède dans laquelle je suis « effacé » du film pour être progressivement remplacé par la créature.

Sur les séances de motion-captures.
La majorité de ces séances ont eu lieu en post-production, environ un an et demi après que nous ayons tourné le film. Comme j'ai déjà joué les séquences sur le plateau même, il me suffisait souvent d'un déclic pour retrouver les mêmes expressions. Ma « mémoire musculaire » a retenu ce que j'avais fait auparavant et puis nous avions des références avec les rushes : je pouvais me revoir et ainsi reprendre ce que j'avais fait. Ce fut le challenge majeur de reprendre ce que j'avais fait dans un contexte hors plateau. La psychologie du personnage en soi était déjà établie, et au fur et à mesure que nous avancions, nous prenions confiance en nous et Peter Jackson me faisait faire de moins en moins de mouvements, de prises qu'auparavant. Je savais que ce serait un personnage en synthèse mais c'est tout. Mais une fois que Peter m'a expliqué ce qu'il voulait et que nous sommes parvenus à ce résultat, je me suis fait une certaine idée de ce que le personnage allait apporter au film. C'est un rôle assez extrême en tout cas, dans tous les sens du terme. Le truc, c'est que je savais que

je pouvais le jouer à un niveau humain et c'est ce que j'ai fait. Je n'avais pas à mettre de prothèses, j'avais juste un petit costume assez léger.

Sur son expérience d'acteur.

Ian McKellen, Peter et Fran Walsh m'ont suggéré d'écrire un livre. Il faudrait alors parler de Gollum à travers le film mais également de l'archétype qu'il représente dans son challenge technique. Ce serait intéressant de le faire. Je me sens assez privilégié de faire partie de cette aventure, avec l'idée que nous repoussons les limites du jeu d'acteur à un degré différent, et peut-être que ce livre pourrait servir d'exemple aux futurs acteurs qui vivront la même expérience que moi. Après tout, cela n'avait jamais été fait avant... Et puis par moments, je dépassais le stade du jeu, notamment lorsqu'il fallait diriger les animateurs dans une direction précise par rapport au personnage. C'est d'ailleurs l'une des grandes différences sur ce film : chacun pouvait dépasser sa fonction première pour apporter des suggestions aux autres. Bien sûr, nous étions entourés de pros qui connaissent leur métier sur le bout des doigts mais un regard et une opinion extérieurs pouvaient être pris en compte.

Sur une éventuelle nomination à l'Oscar.

New Line a voulu me mettre en avant pour les Oscars. Dans l'absolu, je pense que c'est tout à fait concevable mais pour beaucoup de monde, il ne s'agit pas vraiment d'une performance d'acteur, à cause du procédé particulier qui est réservé à mon personnage. Pour moi, l'analogie la plus évidente est celle de John Hurt sur **Elephant Man**. Voilà un acteur qui a offert son talent et son travail pour façonner la psychologie de son personnage, sa voix, sa présence physique et au final, il l'a joué devant les caméras, tout comme moi. Toutes proportions gardées, la différence au niveau du rendu à l'écran tient dans ses prothèses. En ce qui me concerne, mon travail a été amplifié par les techniciens numériques. Sinon, la méthode reste la même. Bien sûr, il y a cette peur de voir les acteurs remplacés par des personnages créés en images de synthèse. Foutaises : il est impossible de remplacer la réalité ! Le cas de Gollum est particulier, il s'agit d'un personnage extrêmement typé physiquement et l'utilisation de la technologie numérique est donc justifiée dans son cas...

Propos recueillis par Rafik DJOUMI
Traduction : Stéphane MOÏSSAKIS

Ci-dessus :
Aragorn réagissant à l'attaque surprise et sauvage des Wargs.

Faramir (David Wenham) et ses hommes, une référence vestimentaire évidente à la légende de Robin des Bois.

Gandalf le Blanc (Ian McKellen) exhorte Theoden (Bernard Hill) à prendre les armes.

INTERVIEW **PHILIPPA BOYENS** SCÉNARISTE

STYLO-CAMÉRA

LA BIBLE, L'ENFER DE DANTE, LE SEIGNEUR DES ANNEAUX. TELS SONT LES TROIS GRANDS LIVRES OCCIDENTAUX RÉPUTÉS INADAPTABLES. ANCIENNE EXÉCUTIVE DE LA NEW ZEALAND WRITERS GUILD, PHILIPPA BOYENS S'EST RETROUVÉE, DÈS SON PREMIER JOB, SUR L'UN DES PLUS ÉMINENTS DÉFIS SCÉNARISTIQUES CONNUS, L'ADAPTATION D'UN PAVÉ LITTÉRAIRE SUR LEQUEL DES DIZAINES DE GRANDES PLUMES S'ÉTAIENT FRACASSÉES.

Ci-dessus :
Sam et Frodon guidés par Gollum dans le marais des morts, un plan directement issu d'un fameux dessin de Ted Nasmith.

Ci-dessous, de gauche à droite :
deux exemples de traitement narratif de la lumière.

Un Aragorn confiant, éclairé de couleurs chaudes, une fois la demeure de Theoden ramenée à la vie.

L'indécision d'Arwen face au choix que lui propose Elrond (Hugo Weaving), se reflète dans les ombres portées et entrecroisées.

N'est-ce pas frustrant, en définitive, que plus le script s'avère parfait, moins le public réalisera le travail phénoménal qu'il a fallu effectuer ?
Oui, c'est vrai. Scénariste n'est pas vraiment le métier qui convient le mieux si l'on cherche à tout prix à être reconnu. La plus grande récompense, lorsqu'on essaie d'adapter le chef d'œuvre de Tolkien à la vision de Peter, c'est bien entendu que le public adore les films. Si le film fonctionne bien en termes de narration, cela veut dire que vous avez réussi !

Quelle méthode avez-vous adopté, Fran Walsh et vous, devant l'immensité de la tâche qui vous attendez ?
Oui, c'était de la folie. Il n'y a pas eu d'approche particulière mais il est rare de pouvoir d'être parfaitement en symbiose avec quelqu'un quand on écrit. Cela semble si naturel d'écrire avec Fran et Peter. Personne n'aurait pu fournir un travail aussi dense. À chaque fois que l'un de nous avait des problèmes, ou bien était fatigué, l'autre prenait le relais, et apportait des idées.

Mais il semble qu'il y ait des clés de lecture. Comment avez-vous fait pour transformer les informations que dispense le livre en émotions ?
Une de mes qualités en tant que scénariste, je pense, c'est de toujours essayer de parvenir au cœur de l'histoire. Une clé serait de faire en sorte que tout au long de l'action, l'histoire ne perde pas sa signification, son émotion, à aucun moment.

Vous avez délaissé la chronologie des livres pour raisonner en termes de scènes et d'action. Avez-vous utilisé des tableaux pour afficher toutes les informations que vous recueilliez ?
Non. Au tout début, avant le démarrage de la production, on utilisait un tableau blanc, parce que j'en avais besoin. Je me devais de garder toute l'histoire à l'esprit, dans ses moindres détails. On

affichait les différentes péripéties qui survenaient pour chaque personnage. Mais c'était au tout début et, dans la mesure où le livre nous était devenu extrêmement familier, on essayait de s'approprier l'histoire. On a essayé de la raconter de beaucoup de manières différentes : on s'est ainsi éloigné du livre, éloigné plus que l'on ne puisse l'imaginer mais on a toujours fini par revenir à la source. Mais la chose la plus importante à retenir c'est que vous faites un film et qu'il est primordial dans votre travail de raisonner en termes de narration cinématographique.

Quel était le contenu des deux scripts que vous aviez fait à l'époque où il ne devait y avoir que deux films :* La Communauté de l'anneau *et* La Guerre de l'anneau *?
Dans une des versions, car il y en avait plusieurs, le script du premier film nous menait jusqu'au gouffre de Helm.

Comme le dessin animé.
Oui, tout à fait. Je n'y avais pas pensé. Et la seconde partie, **La Guerre de l'anneau**, contenait la quasi intégralité du *Retour du Roi*. Le dernier film de la trilogie est bien entendu un remaniement de **La Guerre de l'anneau**. Et un grand remaniement en fait ! Le fait de concevoir une trilogie a nécessité beaucoup de réécritures.

Certains événements sont découpés en deux parties, comme par exemple les aventures de Gandalf (l'emprisonnement à Isengard, le combat contre le Balrog). La première partie est racontée en live, puis le dénouement survient sous forme de flashback. C'est une décision du réalisateur ?
En fait c'est une décision que l'on a pris en commun. Peter a toujours eu une vision très forte de ce qu'il voulait filmer, il voulait que tout semble réel. Mais concernant la structure, nous nous concertions toujours pour savoir si c'était une bonne idée ou pas.

Quel était le rôle de Stephen Sinclair ?
C'est Stephen en fait qui m'a amenée sur le projet. Peter et Fran savaient depuis le début qu'ils allaient avoir besoin d'aide et ils ont embauché Stephen. C'est un excellent écrivain, un merveilleux poète, mais il n'était pas à l'aise avec l'univers de Tolkien, je crois. Il a travaillé sur les scripts fournis à Miramax et il est mentionné évidemment pour témoigner de sa participation au projet.

Vous aviez l'intention de faire combattre Arwen lors du gouffre de Helm. Vous avez même tourné ces scènes, avant de changer son histoire. Quelles sont les autres erreurs que vous avez commises ?
On avait envisagé ça, effectivement, mais c'était au tout début. On s'est demandé comment faire en sorte qu'Arwen et Aragorn puissent rester en contact. Il était très difficile de vendre l'histoire d'amour au studio telle qu'elle est décrite dans le livre. Le fait que les amants soient unis par un lien psychique et soient séparés pendant le métrage n'attire pas à première vue le public. New Line a été génial. Ils nous ont fait confiance et nous ont laissés développer une histoire d'amour différente, où l'amour d'Arwen semble rendre sa présence réelle auprès d'Aragorn. Liv avait déjà tourné quelques scènes de bataille à Helm's Deep. Mais lorsque nous avons eu le feu vert pour mettre en scène cette romance désespérée, toutes les scènes ont été retournées. Ce nouveau rapport entre Arwen et Aragorn repose en fait sur les appendices de Tolkien. Le choix qu'Elrond semble proposer à sa fille est en fait un flash-forward de ce qui lui arrivait véritablement selon les termes de Tolkien, quelques 130 ans plus tard.

***Autre surprise, vous avez délaissé le côté comique des personnages de Pippin et Merry pour nous préparer, dès cet épisode, à leurs personnages respectifs du* Retour du Roi.**
Il y a des scènes comiques entre Merry et Pippin mais elles seront incluses dans la version DVD, qui fera au moins 35 minutes de plus. Mais de toute manière, Merry et Pippin sont bien plus que des amuseurs publics. Merry est le grand frère qui protège Pippin pour l'instant, mais dans le troisième volet, ce rapport va s'inverser dans une séquence qui est très émouvante. Une personne qui a vu cette scène a dit qu'elle avait été émue aux larmes.

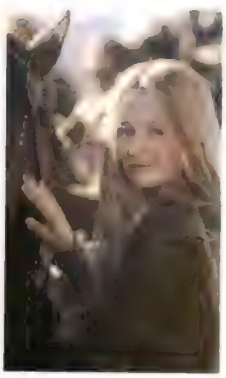
Il semblerait que Joseph Campbell ait influencée Tolkien dans sa conception de la Terre du Milieu. Ses travaux vous ont aidés pour l'écriture ?
Non, mais on peut effectivement penser que Tolkien connaissait les écrits de Joseph Campbell. Je connais très peu ses travaux mais cet homme avait une connaissance extraordinaire de l'âme humaine, avec ses faiblesses et ses bontés.

Avez-vous réalisé qu'un personnage comme Sam puisse devenir une figure féminine dans le film, protégeant Frodon comme le ferait une mère avec son enfant ?
Vous savez, on a discuté de la place de la féminité dans l'univers de Tolkien et je pense que si le livre plaît autant aux femmes, c'est parce qu'il y a la présence de Hobbits, parce qu'ils sont si innocents. Ce qui est intéressant aussi, c'est qu'Eowyn est décrite dans *Le Retour du Roi* comme un homme. Tolkien avait un respect extraordinaire pour la féminité. Eowyn veut tenir l'épée comme une femme, elle ne se prend pas pour un homme, elle est obligée de se déguiser pour combattre. Quant à Sam, je ne pense pas que ce soit forcément de la féminité. Il s'agit plus d'intégrité et d'amitié entre deux hommes, qui s'adorent et qui prennent soin l'un de l'autre. Mais ce n'est pas une relation gay, plus un sentiment de fraternité.

De quoi êtes-vous le plus fière dans votre travail ?
(réfléchissant) J'aime quand les gens me disent que le premier film est très fidèle à l'esprit du livre, que l'adaptation ne dénature en rien l'univers de Tolkien. Frodon, par exemple, est censé avoir 40 ans dans les romans. Or, personne, absolument personne, n'est venu nous reprocher le fait que les Hobbits soient des jeunes hommes. Parce que ça semble normal, grâce au casting, qui est fantastique.

Y a-t-il eu un bras de fer entre les scénaristes et le réalisateur ?
Peter est un scénariste fantastique, qui a tout de suite compris qu'il fallait collaborer, parce qu'il avait un film à réaliser. Il ne pouvait donc pas être partout en même temps. Et il nous a donc fait confiance. Il est resté très proche de nous lors des phases d'écriture et il nous a fait confiance.

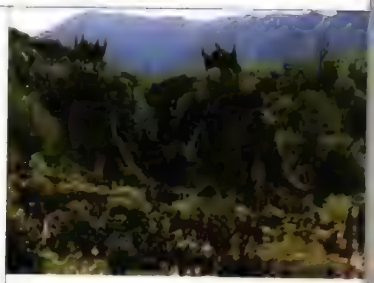
Propos recueillis par Rafik DJOUMI
Traduction : David DOUKHAN



MIRANDA OTTO GUERRIÈRE EN DEVENIR

Je devais jouer des séquences de combat au sabre dans **Les Deux tours**, mais Peter Jackson a préféré réserver ces moments là pour le troisième film, ce qui reste fidèle à la chronologie du roman. Sur le tournage, les comédiens ne savaient pas avec exactitude dans quel épisode apparaîtraient leurs scènes. Pour moi, les choses étaient simples : si je portais une robe, c'était pour **Les Deux tours** et si c'était un pantalon, c'était pour **Le Retour du Roi** ! Je suis arrivée trois ou quatre semaines avant le tournage de mes scènes, pour suivre un entraînement personnel aux techniques de combat du troisième film. Vous en avez un aperçu dans **Les Deux tours**. Cette scène de sabre entre Viggo et moi a été tournée très vite en fait, et les dialogues devaient être prononcés ailleurs au départ. Je ne pense pas que j'aurai bien plus de temps de présence à l'écran dans **Le Retour du Roi**, car il y a tellement de personnages dans ce troisième opus et il arrive tant de choses à Sam et Frodon. Bien sûr, dans la bataille de la Cité Blanche, Eowyn apparaîtra sous un autre jour, plus physique, plus héroïque. Les fans attendent certainement ma confrontation avec le Seigneur des Nazguls, lorsque ce dernier me dit : *«Aucun homme ne peut me tuer.»* et que je lui révèle : *«Je ne suis pas un homme !»*.

Propos recueillis par Rafik DJOUMI



Ci-dessus :
Un groupe d'Easterlings rejoint les rangs de Mordor, escorté par deux magnifiques Oliphants. Cette armée d'hommes et ces montures pèseront lourd dans le terrible siège de Minas Tirith, dans Le Retour du Roi.

INTERVIEW **RICHARD TAYLOR** DIRECTEUR DES EFFETS SPÉCIAUX

LE MAGICIEN DE LA TERRE DU MILIEU

SES DÉBUTS EN TANT QUE MARIONNETTISTE POUR LA TÉLÉVISION NÉO-ZÉLANDAISE AMÈNENT RICHARD TAYLOR À RENCONTRER PETER JACKSON SUR LA PRÉPARATION DE SON DEUXIÈME FILM, LES FEEBLES. DEPUIS, LES DEUX HOMMES NE SE SONT PLUS QUITTÉS, ET TAYLOR, SOUS LA BANNIÈRE DE SA BOÎTE WETA WORKSHOP, S'EST DONC LOGIQUEMENT RETROUVÉ À LA TÊTE DES EFFETS SPÉCIAUX DE LA MONSTRUEUSE TRILOGIE TOLKIÉNO-JACKSONIENNE.

La trilogie est un énorme défi en termes d'effets spéciaux.
C'est un projet bien plus important que tout ce que vous pouvez imaginer. Au pic de la production, nous étions jusqu'à 148 personnes. Nous avions parfois 38 techniciens présents sur le plateau. Une des premières décisions prises était de rester le plus fidèle possible aux écrits de JRR Tolkien, et c'est ce qui nous a poussé à faire de nos films des œuvres aussi réalistes que possibles. C'est ce qui nous a poussé, notamment, à installer une forge dans le Workshop, ou encore à faire appel à des chaudronniers ou de vrais armuriers.

Peter Jackson a une connaissance accrue des effets spéciaux. En quoi est-ce un atout ou un inconvénient ?
Peter Jackson a une vision totalement unique et très singulière. Et une des clés dans la concrétisation de cette vision, c'est son habileté à pouvoir explorer, notamment à travers les effets spéciaux, toutes les options que lui offre le médium cinématographique. Ce n'est pas la seule de ses qualités. Il sait par exemple comment embarquer toute une équipe dans un véritable voyage à ses côtés. Après avoir travaillé avec lui pendant de si nombreuses années, nous savons tout de suite ce qu'il cherche, ce qu'il aime, ce qu'il déteste. C'est un atout d'autant plus inestimable que Peter est un réalisateur incroyablement brillant.

J'imagine que vous avez eu votre mot à dire sur les créatures réalisées en images de synthèse ?
Toutes les créatures, du Balrog à Gollum, ont pris racines dans la réalité. Le problème, avec les effets spéciaux numériques, c'est qu'il est trop facile de changer les choses. En prenant en compte les impératifs d'une sculpture en terre, par exemple, nous pouvions ancrer de façon instinctive le personnage dans un monde tangible, et non pas dans un univers totalement virtuel. Lorsque le public découvre ces personnages, il ne repère pas tout de suite son appartenance au monde numérique. Techniquement, cela signifiait que chaque créature était en premier lieu sculptée dans le Workshop, puis scannée par l'équipe de Weta Digital.

Comment êtes-vous parvenu à créer autant de visages d'Orques ?
Nous avons en effet fabriqué plus de 500 Orques distincts. Nous avons commencé par designer des maquillages à base de prothèses très spécifiques pour chaque Orque leader, que nous allions voir en gros plan ou en plan moyen. Pour chacun d'entre eux, nous avons choisi un acteur spécialement entraîné à bouger comme un Orque, nous avons moulé son visage et réalisé des prothèses qui ne s'appliquaient qu'à lui. Pour les Orques d'arrière plan, nous avons conçu des maquillages prosthétiques génériques : des nez, des oreilles, des sourcils, des mains, des pieds. En mélangeant ces différentes prothèses, nous obtenions une multitude de visages possibles. Enfin, nous avons réalisé, si je ne me trompe pas, quelque chose comme 130 masques différents pour les Orques qui seraient au fond du cadre.

Le plus difficile à concevoir en matières de SFX, c'était quoi ?
Gollum, indéniablement. Pour moi, il s'agit de notre plus beau travail sur **Les Deux tours** car c'était le plus difficile à accomplir. Dans le sens où Gollum a une âme. C'est le premier personnage digital qui possède littéralement l'âme d'un acteur. Premièrement, cette réussite est entièrement due à Andy Serkis, qui l'a interprété si brillamment. Deuxièmement, Peter a compris comment doter ce personnage de synthèse de cette performance en utilisant Andy sur le plateau, jouant lui-même face aux autres acteurs. Enfin, Sean et Elijah ont compris comment intégrer Gollum à l'intérieur même de la scène, grâce à leurs réactions si justes. Et pour finir, toute l'armée de gens qui ont bossé sur ce personnage, des sculpteurs aux designers en passant par les animateurs, ont investi tellement de patience, de vie et d'amour dans ce personnage qu'ils l'ont rendu vivant, comme si, pour la première fois de l'histoire, nous avions affaire à un véritable acteur digital. Comme s'il n'y avait aucune différence entre Sam, Frodon et Gollum...

Techniquement, les Ents sont très troublants : il est rigoureusement impossible de distinguer l'image de synthèse de l'animatronique.
En fait, c'est parce que nous avons totalement mélangé les deux techniques. Par exemple, les visages des Ents étaient d'énormes créations animatroniques, sur lesquelles étaient perchés les deux comédiens. Quand les Ents sont vus en pieds, nous avons bien sûr opté pour des créatures en synthèse (d'ailleurs, les deux Hobbits sont eux aussi numériques dans les plans larges). Par contre, là où nous avons innové, c'est qu'une partie de leur visage animatronique a aussi été remplacé par de la synthèse 3D. C'est le cas de leur bouche dans plusieurs plans par exemple. Je pense en effet que les Ents sont une de nos grandes réussites.

Pouvez-vous nous parler de ce logiciel permettant de recréer les foules ?
Massive (Multiple Agent Simulation System in Virtual Environmente) a été développé par Stephen Ragelous et Jon Labrie, et permet à Peter Jackson d'établir visuellement ce que Tolkien avait écrit dans ses romans, à savoir de monstrueuses batailles qui dépassent la plus fertile des imaginations. Au final, il fallait automatiquement créer une batterie de programmes permettant de réinterpréter la réalité de certains mouvements militaires qui auront été au préalable enregistrés durant les sessions de « motion captures ». Ainsi, plus de 10 000 personnages visibles sont dotés d'une vie propre, d'une performance humaine. Mais il est impossible de contrôler ceci via l'informatique. Le programme en soi nécessite véritablement une performance réussie. Les techniques du passé permettaient deux solutions : vous animez vous-même votre personnage, ce qui est impossible dans le cas d'une bataille mettant en scène 10 000 soldats, ou alors vous recréez certains mouvements à l'infini. Malheureusement, vous obtenez un résultat assez figé, dans lequel vous pouvez juste apporter quelques subtilités sur une trentaine de personnages. En ce qui nous concerne, chaque personnage agit différemment, comme ce serait le cas dans la réalité. Quand on y pense, il y a cinq ans encore, un tel procédé relevait de la science-fiction pure.

Et qu'en est-il des techniques appliquées aux maquettes ?
Nous avons eu la chance que Peter Jackson favorise encore l'utilisation de la maquette dans ses films. C'est une technique qui se meurt peu à peu, face à l'omniprésence du tout digital. Nous avons construit 68 maquettes pour les trois films, certaines très, très grandes, comme celle d'Isengard.

L'intégration des effets spéciaux est d'autant plus impressionnante que le travail de mise en scène ne la facilitait pas vraiment : caméra à l'épaule, longues focales...
Peter Jackson est un réalisateur audacieux. Il prend des risques très importants. Au final, l'équipe des effets spéciaux se charge bien sûr de rendre le tout cohérent mais c'est un travail qui est également accompli au préalable. Il repousse souvent les limites de la réalisation. Dans le premier film, la séquence de la Moria relève du jamais vu et il pousse la technologie de manière à ce qu'elle lui permette d'épouser son point de vue de metteur en scène, en l'occurrence pour la Moria, l'utilisation de la caméra à l'épaule. La technologie même, pour l'intégration de tous les éléments divers, est récente. On peut combiner de longs mouvements de caméra sur des maquettes intégrées elles-mêmes dans un décor digital...

Propos recueillis par Rafik DJOUMI et Julien DUPUY
Traduction : Julien DUPUY et Stéphane MOÏSSAKIS

ROBERT RODRIGUEZ ET SES MIOCHES VOLANTS SONT DE RETOUR, CETTE FOIS-CI ACCOMPAGNÉS DE TOUT UN BESTIAIRE DIRECTEMENT ISSU DES FILMS DE RAY HARRYHAUSEN. S'IL RESTE CANTONNÉ AU DOMAINE DU FILM FAMILIAL, **SPY KIDS 2** SEMBLE TOUT DE MÊME UN PEU MOINS FORMATÉ QUE SON PRÉDÉCESSEUR.

Drôles d'espions

SPY KIDS 2
DE ROBERT RODRIGUEZ

Le problème des films pour enfants est, paradoxalement, leur fort potentiel commercial, qui les contraint à respecter un cahier des charges tellement détaillé qu'il étouffe toute créativité. Ciblés pour les moins de douze ans, ces longs-métrages sont susceptibles d'attirer dans les salles un large public (consommateur acharné de produits dérivés) doté d'une faible culture (donc susceptible de s'émerveiller de tout et n'importe quoi). À l'abri de la censure, en raison de leurs objectifs (pas de subversion, pas de surprises, pas de mauvais esprit mais beaucoup de morale), ces films sont rediffusables à satiété, à n'importe quel horaire, sur les chaînes de télé : une aubaine pour remplir les cases vacantes dans les grilles de programmation hors période scolaire. Bien sûr, les annonceurs en quête de respectabilité et de légitimité sont friands de ce type de show. Plusieurs générations d'experts comptables ont donc recherché, sans succès, la formule du film pour gosses ultime.

Finalement, sous l'influence des studios Disney, trois genres de longs-métrages se sont distingués : la comédie animalière, la comédie familiale, la comédie d'action montrant des marmots transformés en héros (voire en super-héros, yepaïïï !). Appartenant aux deux dernières catégories, l'opus initial de **Spy Kids** était malheureusement dénué de toute spontanéité. Plus concerné que d'habitude par son travail, Rodriguez s'était insidieusement laissé obnubilé par le respect de tout un tas de poncifs idiots. Adepte de la citation cinéphile (voir **The Faculty**), il avait fini par faire ressembler son film à un épisode de série télé, se fourvoyant sur ses priorités et ses références. Dans **Spy Kids**, tout était extrêmement lisse, calculé, posé. La narration était encombrée par des sous intrigues mièvres et inutiles, ce qui généra le tournage de figures imposées aussi passionnantes qu'une exhibition de patinage artistique. On aurait préféré plus de turbulences et de désordre.

Dès les premières secondes, **Spy Kids 2** apparait beaucoup plus déjanté que son aîné. S'agissant d'une séquelle dont la rentabilité était assurée (une suite rapporte au moins 75 % des recettes de son prédécesseur), le (ou l'absence de) travail de Rodriguez fut sans doute moins contrôlé. Pour preuve, le réalisateur a pu tourner « simultanément » **Spy Kids 2** et le troisième épisode du **Mariachi** (**Once Upon a Time in Mexico**). Conduisant son film en pilotage automatique, il a laissé remonter à la surface de la pellicule des obsessions pas très catholiques. On sent notamment que les responsables SFX se sont exprimés librement.

La scène d'ouverture donne le ton. Nous pénétrons par le truchement d'une fête foraine dans un pur fantasme de gosses. Exit les parents, les mioches ont le pouvoir ! En faisant s'affronter deux clans de super-héros miniatures, Rodriguez parodie enfin de manière hilarante les codes du film d'espionnage. Il abandonne également le registre de la comédie familiale, même si certains critiques justifieront le plaisir coupable éprouvé à la vision de **Spy Kids 2** en faisant croire qu'il s'agit d'un conte vertueux. Pourtant, cette fois-ci, Rodriguez opte sans ambiguïté pour la comédie ani-

male. Mais ses bestioles sont des hydres, des Behemots et des squelettes ! Du bestiaire du **Septième voyage de Sinbad** à celui de **L'Île mystérieuse**, c'est toute l'esthétique des films mythologiques de Ray Harryhausen et de la science-fiction uchronique des années 50 que Rodriguez explore. Il nous propose un voyage dans le temps, à l'époque où, dans la cour de récréation, nous nous prenions pour des supermen affrontant des dinosaures. Pour les intellectuels de la classe, Rodriguez se permet même de philosopher sans prétention, mais sans sottise, sur la place occupée par Dieu dans l'univers.

Vous l'aurez deviné, en termes filmiques, le point faible de la démarche de Rodriguez est qu'il ne s'est préoccupé que de l'affectif, pas de la technique. Aussi, sur le plan strictement cinématographique, on note dans **Spy Kids 2** tout un tas de faux raccords, de scènes tournées dans des bouts de décors et d'idées non exploitées, sans parler des transitions entre scènes qui sont presque toutes foirées. Reste des effets spéciaux rigolos et un très bon état d'esprit : celui d'un sale garnement dont on devine aisément, générique et post-générique inclus, qu'il est un fanatique de montagnes russes.

Bertrand ROUGIER

SPY KIDS 2 : THE ISLAND OF LOST DREAMS. USA. 2002. RÉAL., SCÉN. ET DIR. PHOT.: ROBERT RODRIGUEZ. MUS.: ROBERT RODRIGUEZ ET JOHN DEBNEY. PROD.: ELIZABETH AVALLAN ET ROBERT RODRIGUEZ POUR DIMENSION FILMS ET TROUBLEMAKER STUDIOS. INT.: ANTONIO BANDERAS, CARLA GUGINO, ALEXA VEGA, DARYL SABARA, DANNY TREJO, CHEECH MARIN, STEVE BUSCEMI... DUR.: 1H40. DIST.: GBVI. SORTIE LE 1ER JANVIER 2003.

INTERVIEW DANIEL LEDUC,
SUPERVISEUR DES EFFETS SPÉCIAUX POUR HYBRIDE

DANIEL LEDUC EST ENTRÉ DANS LE MONDE DES TRUCAGES NUMÉRIQUES PAR LE BIAIS DES EFFETS SPÉCIAUX VIDÉO ET DE LA PUB. IL EST AUJOURD'HUI L'UNE DES PRINCIPALES CHEVILLES OUVRIÈRES DE LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE HYBRIDE ET A ŒUVRÉ AU SEIN DE CETTE STRUCTURE SUR TOUS LES FILMS DE ROBERT RODRIGUEZ DEPUIS **THE FACULTY**.

Ça fait maintenant un bail que vous travaillez avec Robert Rodriguez.
Je l'ai connu lorsque je travaillais sur **Mimic** de Guillermo Del Toro, qui est un ami proche de Robert. Ce dernier comptait alors réaliser tous les plans du monstre de **The Faculty** avec des marionnettes. À l'époque, il avait horreur des effets spéciaux numériques, à cause de ceux d'**Une nuit en Enfer**. Bien entendu, Robert n'est pas parvenu à obtenir tous les plans désirés avec les marionnettes, si bien que le storyboardeur du film et Guillermo lui ont conseillé de me contacter. J'ai fait des tests et Robert a été impressionné à la fois par notre rapidité et nos performances.

Vous avez donc intronisé Robert Rodriguez dans le monde du numérique.
Oui, il est désormais entièrement acquis à notre cause. Robert a totalement intégré le fait que le numérique coûte moins chère et qu'il lui donne plus de liberté. Par exemple, sur **Spy Kids 2**, il y a un grand nombre d'extensions numériques du décor, si bien que Robert pouvait en changer autant de fois qu'il le voulait pendant la post-production...

Bien que la société québécoise Hybride se soit chargée de plus de la moitié des effets spéciaux de Spy Kids 2 (voir les deux plans sur la page de gauche), Robert Rodriguez dut sous-traiter une partie du travail à une poignée d'autres sociétés. Ainsi, ci-dessous, figurent quatre plans réalisés par la jeune équipe de Janimation.
L'interaction entre les créatures numériques et l'eau fut particulièrement difficile à régler.
Comme ce fut le cas pour un grand nombre des monstres du film, les créatures marines ont été créées par Robert Rodriguez, puis peaufinées par les techniciens de Janimation.

Malheureusement pour vous...
Mais surtout heureusement pour lui, même si c'est vrai que c'était parfois difficile à gérer. Mais Hybride a beaucoup de points communs avec Robert qui, par exemple, est assez anti-hollywoodien. Il est très pro-Texas, il fait tout à Austin et n'accepte pas les principes de fonctionnement autres que les siens. Ça ref ète en cela notre histoire : comme nous n'avons pas les moyens hollywoodiens, il a toujours fallu que l'on se débrouille pour trouver des palliatifs.

Chose incroyable : vous êtes co-crédité superviseur des effets visuels, aux côtés du réalisateur.
Son idéal serait même de pouvoir s'occuper des effets visuels de ses films tout seul. D'ailleurs, sur son prochain film, **Once Upon a Time in Mexico**, Robert est le seul à être crédité superviseur des effets visuels.

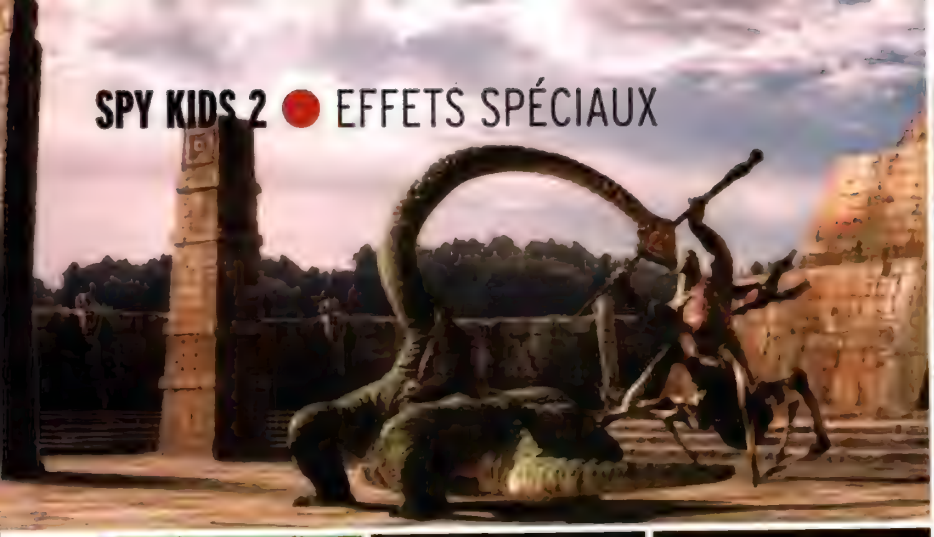
Je n'arrive pas à croire que ça ne vous pose pas de problème.
C'est sur que Robert n'a pas mon expérience, mais il a beaucoup de bon sens. Et puis les ordinateurs sont super performants aujourd'hui, et on peut mieux s'adapter aux méthodes de travail très rapides de Robert qui, par exemple, a banni la motion control de ses tournages.

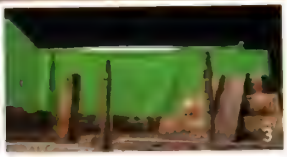
Comment vous départagez-vous la tâche ?
Nous travaillons ensemble lors de la préparation des scènes. Ainsi, il va juger s'il doit garder ou pas tel ou tel effet, si le jeu en

JANIMATION
EST UNE NOUVELLE SOCIÉTÉ D'EFFETS VISUELS BASÉE À DALLAS, COMPOSÉE D'ANCIENS ASSISTANTS DE ROB BOTTIN, LE JEUNE GROUPE A CONÇU SUR SPY KIDS 2 UNE CRÉATURE AQUATIQUE À DEUX TÊTES.

Basé sur un concept et une séquence en animatique créés par Robert Rodriguez et la société Troublemaker Digital, le créature a été modélisée et animée avec Softimage sous la supervision de Greg Punchatz. Pour incruster le monstre en 3D au milieu de l'eau, l'équipe de Janimation a utilisé Shake avec une caméra HD devant un fond vert éclaboussures, des vagues et d'autres projections d'eau intégrées comme dans le plan. Une réplique de la grande dame monstre fut également utilisée pour obtenir des mouvements d'eau qui collaient à la morphologie de la créature virtuelle. La scène contient aussi des effets spéciaux beaucoup plus traditionnels. Il fallut en effet isoler les enfants de la jeune fille actuelle et incruster derrière eux l'île du Docteur Romero. Les techniciens durent donc peindre à la main des cadres pour isoler les enfants du plan. « Pendant toute la production, je montrais d'avant que le monstre ne finisse par me bouffer les genoux, afin que nous n'ayons plus à les dessiner », avoue il sidéré Alex Newman.

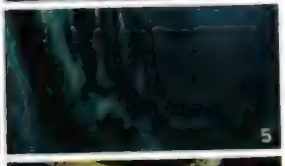
Julien DUPUY
(Special thanks to Pete Draper)

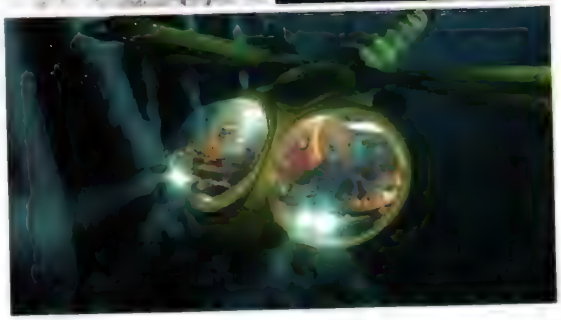




Ci-dessus :
La séquence la plus complexe du film mélange des acteurs filmés sur fond vert (1, 2), des maquettes (3), des portions de décors numériques (4, 5, 6) et des créatures lookées dans l'esprit de Ray Harryhausen (7, 8, 9).

Ci-dessous :
Comme pour le premier film, Hybride a réalisé plusieurs plans impliquant les sous-marins des Spy Kids dans un fond marin 100 % virtuel.





vaut la chandelle. Les effets spéciaux ont une telle influence sur le budget d'un film...

À vous entendre, j'ai l'impression que le budget prime sur tout chez Robert Rodriguez.
C'est un peu sa marque de fabrique, oui : il va faire un film à trente millions qui aura une valeur de cent cinquante millions. Et puis pour lui, essayer de tout faire à l'économie nous force à être plus créatifs. Maintenant, il ne faut pas croire qu'il est excessivement pingre. S'il faut dépenser de l'argent, il le dépensera. Par contre, sur les tournages, c'est de la folie furieuse. Ça coûte tellement cher qu'il essaie de concentrer les journées au maximum. Nous, les gars des effets spéciaux, sommes considérés comme les « bad guys » sur un plateau, parce que nous faisons toujours prendre du retard à l'équipe. J'aime donc autant vous dire qu'on a vraiment besoin d'avoir une bonne raison pour bloquer le plateau d'un film de Robert.

Ça va à l'encontre de sa réputation de réalisateur hyper cool...
Ah mais il sait rester très cool sur le plateau. Il a toujours sa X-Box à portée de main par exemple. Ce que je comprends d'ailleurs, parce qu'il y a toujours des passages à vide sur un tournage...

Et donc Robert Rodriguez joue à la X-Box...
Oui, il est très pro à **Sonic** (rires). C'est vraiment un enfant, Robert : il adore les jeux et les jouets. Ceci dit, tu as intérêt à savoir ce dont tu parles quand tu discutes avec lui, parce que sinon, il est plus cool du tout (rires).

Quand avez-vous commencé à travailler sur le film ?
Le tournage a débuté en octobre 2000 et s'est terminé en février pour une sortie l'été dernier. Nous avons réalisé six cent cinquante plans truqués environ. Le film compte en tout mille cinquante plans truqués.

C'était mission impossible, non ?
Disons que j'étais bien occupé pendant cette période (rires). Il a fallu une organisation drastique pour que nous puissions nous en sortir.

J'imagine que vous avez dû beaucoup préparer vos plans alors...
Non, ça a été la grande différence entre **Spy Kids 1** et **2**. Sur le premier chapitre, il y a eu un an de préparation et toutes les scènes étaient faites en animatique. Sur le deuxième, on a fait des animatiques sur une seule scène, celle de la bataille. Même si, pour moi, cette préparation avait été merveilleuse, Robert n'avait pas aimé être entravé par les animatiques sur le premier film. Dans le deuxième, Robert avait tout dans sa tête, comme on dit. Le matin, on dessinait des story-boards grossiers de ce qu'il voulait tourner dans la journée et on y allait.

Ça devait être stressant...
Oui, personnellement j'ai trouvé ça stressant. Mais Robert, lui, était beaucoup moins stressé (rires).

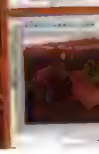
Vous n'avez pas eu de mauvaises surprises ?
Oui, mais des agréables comme des mauvaises, d'autant plus que c'était un tournage avec des enfants filmés en numérique, donc la caméra tournait continuellement sur le plateau. Souvent, on s'est retrouvé à utiliser des « outakes » ou même des « entre-takes » (rires). En vidéo HD, une cassette d'une heure coûte cinquante dollars. Pas besoin d'économiser la pellicule donc. D'un autre côté, avec le numérique, je me suis senti un peu plus chez

COMPUTER CAFÉ

A ŒUVRÉ SUR DES FILMS COMME THE ONE (LA SCÈNE DES MOTARDS), PANIC ROOM (LE GÉNÉRIQUE) OU ENCORE ARMAGEDDON (LE DÉCOLLAGE DE LA NAVETTE). RESPONSABLE DE CERTAINS DES PLUS BEAUX EFFETS SPÉCIAUX DE SPY KIDS 2, DOMENIC DIGIORGIO NOUS PARLE DES DIFFICULTÉS RENCONTRÉES SUR DES PLANS D'UNE RARE COMPLEXITÉ.

Lorsque Computer Café a été embauché sur Spy Kids 2, vous ne deviez vous occuper que des séquences avec les animaux miniatures.
Oui, le gars contre les squelettes n'est arrivé qu'à mi-parcours. Je pense que Robert a d'abord perdu confiance en cette scène animalière avec son équipe, parce qu'ils avaient vraiment travaillé leurs animations, que l'animation des personnages était déjà excellente. Le Computer Café s'est ensuite chargé de peaufiner les modèles 3D des personnages, leur intégration et certains aspects de leurs mouvements.

Comment avez-vous préparé la scène du zoo miniature ?
Nous avions visionné des images de la série ***African***



moi. Et puis, on voit tout de suite ce que l'on fait. C'est pour ça que Robert s'est aussi occupé de la photographie sur **Spy Kids 2** : de son point de vue, comme il voyait ce qu'il filmait sur un écran, il n'avait pas besoin d'un nouvel intermédiaire.

J'imagine que le combat entre les monstres que chevauchent les enfants devait être votre plus gros défi sur le film.
Oui, techniquement, faire ces effets spéciaux était quelque chose d'assez affreux, mais je suis fier d'une invention de mon crû testée sur cette scène : les enfants étaient filmés devant un fond vert sur des accessoires dont la forme correspondait aux créatures qu'ils devaient chevaucher. Il fallait donc reproduire en synthèse la partie du corps des enfants qui allait être en contact avec les animaux. J'ai alors décidé de faire la capture de mouvement sur les deux comédiens directement pendant le tournage des scènes. Ce n'était pas une motion capture très pointue et le fait que nous l'ayons réalisée à même le plateau nous a posé quelques problèmes techniques. Mais cette méthode nous a fait gagner beaucoup de temps.

Parlez-nous de ces créatures à la Ray Harryhausen...
Robert avait très peur que les gens interprètent mal ces trucages en pensant que nous avions bâclé notre travail. C'est pour cette raison que la première créature du film, le petit robot Ralph, est photo-réaliste. C'était notre façon de faire comprendre au public que tout est voulu dans le film.

Comment réalise-t-on en numérique des trucages qui s'apparentent à l'animation image par image ?
Les logiciels d'animation d'aujourd'hui fluidifient énormément l'animation. Nous avons donc écrit de nouveaux programmes, mais nous sommes arrivés à un résultat trop saccadé. Il a fallu trouver alors un juste milieu. Les animateurs ont animé les créatures en 3D comme d'habitude, puis leur travail était rendu plus « sec ». Nous avons par exemple privé presque entièrement les créatures de « motion blur », puisque l'image par image était dénuée de flous. Là encore, il fallait trouver un entre-deux. Ainsi, pour le Slizzard, le cou et la tête ont du « motion blur », mais le corps n'en a pas. Il était très difficile de définir ces compromis.

Faire des effets « ratés » était donc encore plus difficile que réaliser des effets parfaits ?
Oui, si on veut, mais en fait c'est surtout l'ego qui en prend un coup (rires).

Que pouvez-vous nous dire sur* Once Upon a Time in Mexico, *la suite de* Desperado *?
Et bien nous en sommes à trois cents dix-huit plans truqués et nous sommes les premiers étonnés d'avoir autant de travail sur ce film. En fait, il y a beaucoup de petites choses, comme des déflagrations en numérique. Car Robert et la production ont eu des problèmes à la frontière mexicaine : les douaniers ont refusé de laisser passer les armes nécessaires pour tourner. Alors ils ont dû commencer à filmer avec des armes factices qui ne pouvaient même pas tirer à blanc. On a aussi effacé des câbles et réalisé beaucoup d'éclaboussements de sang (le film est très gore). Après ce film, je commencerai **Spy Kids 3**. Le tournage débute le 2 décembre et il y aura encore plus de numérique que sur le deuxième chapitre.

Propos recueillis par Julien DUPUY
(un grand merci à Sylvie Talbot, Daniel Leduc et Evelyne Leblond)

Ci-dessus :
Le petit robot Ralph fut designée par Robert Rodriguez, puis réalisé par Hybride.
Après avoir tourné le plan avec le jeune acteur mimant la scène (1), Hybride modélise Ralph (2), puis l'anime et fait un premier rendu avec les ombres seules (3).
Après avoir texturé et éclairé le robot (4), le ruban (5) et le nœud papillon (6) sont à leur tour modélisés, puis intégrés sur le plan composite final.

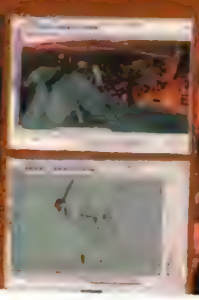
Hybride et nous avons aussi beaucoup regardé **Babe**

Ci-dessous :
La création des squelettes numériques et le résultat à l'écran.

Ci-dessus :
Trois des plans composites réalisés par Computer Café et intégrant les mutants en image de synthèse. Le mélange d'animaux s'avéra être très compliqué à gérer sur le plan de l'animation, comme sur celui des textures.

Et qu'en est-il de leur animation ?

Ce qui a fait de vous accidentellement le designer des créatures...



APRÈS PLUS D'UN AN D'ATTENTE, L'AVANT-GARDE DE LA NOUVELLE VAGUE CINÉMATOGRAPHIQUE THAÏ ARRIVE ENFIN SUR NOS ÉCRANS. FILM FOU, BARIOLÉ ET TRÈS, TRÈS HAUT EN COULEURS, **LES LARMES DU TIGRE NOIR** NOUS OFFRE UN COCKTAIL DÉTONNANT DE CINÉMA DE QUARTIER 60'S, TYPE WESTERNS ET FILMS D'ACTION, SERVI PAR UN CINÉASTE BIEN ACTUEL. LA RÉVÉLATION !

LES LARMES DU TIGRE NOIR
DE WISIT SASANATIENG

ET POUR QUELQUES

En Occident, les westerns italiens sont connus de tous. Par contre, dès que l'on aborde les westerns turques, les westerns indiens, les westerns japonais ou les westerns hongkongais, peu de cinéphiles sont capables de répondre présents. Alors, lorsqu'on en vient aux westerns thaïlandais, autant dire qu'il ne reste plus personne dans la salle. Et pourtant, la Thaïlande a, elle aussi, produit son taux de films inspirés par les westerns américains, un phénomène d'ailleurs toujours visible de nos jours dans certaines séries télé locales. Et comme tout le monde le sait, il n'y a pas genre plus caméléon que le western, réussissant à répondre aussi bien aux préoccupations de l'écolier indien, que du boucher français ou du coiffeur turc, et capable de s'adapter tout aussi bien aux steppes d'Asie centrale, qu'aux régions rocheuses du Sud de l'Espagne.
Le western thaï correspond donc à une réalité locale, tout comme le western transalpin, qui évoquait à l'époque les années de plomb ou le fascisme passé du pays. Et c'est dans ce genre typiquement thaï que le jeune réalisateur Wisit Sasanatieng a décidé de faire ses premières armes.

UN PROJET DE OUF

Comme nombre de ses collègues de « la nouvelle vague thaï » (Nonzee **Nang Nak** Nimibutr, Penek **6ixtynin9** Ratanaruang...), Wisit est un transfuge de la publicité. Qu'est-ce que la publicité thaï a-t-elle de si particulier pour accoucher d'autant de grands talents ? Mystère. En tout cas, il est indéniable que l'ancien métier de Wisit a contribué à l'élaboration d'un style graphique très personnel, en complète rupture avec tout ce que l'on a pu voir jusqu'à présent au cinéma. Après avoir travaillé sur le scénario des deux premiers films de Nonzee Nimibutr, **Dang Bireley's and the Gangster** et le superbe **Nang Nak**, Wisit a donc décidé à son tour de passer derrière la caméra. Et c'est d'ailleurs son ami d'université Nonzee qui produit le film, un autre camarade de fac commun aux deux, Ek Iemchuen, qui prend la place de directeur artistique et Nattawut Kittikhun, qui avait réalisé la photo de **Nang Nak**, qui devient directeur de la photographie. Bref, on nage en pleine production familiale.
Les Larmes du tigre noir est un film qui se rapporte directement aux westerns et autres films de genre produits en Thaïlande dans les années 60 – une époque très faste pour le cinéma thaï. Alors que pour magnifier les feelings du passé, les réalisateurs se contentent généralement de tourner en noir et blanc (voir **The Barber** des frères Coen), Wisit, pour retrouver cette période, a voulu carrément redonner à l'image de son film la texture visuelle des productions de l'époque : très colorée, dans tous les sens du

COULEURS DE PLUS...

De gauche à droite : Rumpoey (Stella Malucchi), une jeune femme de bonne famille dont le coeur bat pour le héros.

Un duel entre Dum (Chartchai Ngamsan) et le redoutable Mahesuan (Supakorn Kitsuwon) : une image aux couleurs chaudes et bariolée tout à fait représentative du film !

terme, et toute en teintes pastel. Pari hallucinant, le résultat ne laisse pourtant aucun doute possible : Wisit a accouché d'un film tout simplement unique.

AMOUR ET VENGEANCE

Pour coller aux émotions d'un cinéma plus simple, naïf diront même certains, Sasanatieng écrit une histoire où les sentiments peuvent être facilement magnifiés. Quoi de mieux alors qu'une histoire d'amour mêlant trahison, vengeance et bagarre ?

Suite à l'évacuation de Bangkok, due à la guerre du Pacifique, la jeune Rumpoey et ses parents émigrent vers la campagne, où ils sont hébergés par le chef d'un petit village. Là, Rumpoey rencontre Dum, le fils de la maison. Les deux enfants se rapprochent petit à petit, et un lien incassable va bientôt les unir après que Dum se soit battu et ait reçu une balafre en tentant de protéger Rumpoey de l'attaque d'autres gamins.

Neuf ans plus tard, Dum et Rumpoey se retrouvent devant les portes de l'Université de Bangkok. Et de nouveau, Dum est obligé de se battre pour Rumpoey, qui se fait agresser par une bande de jeunes. Ce qui devait arriver arrive : les deux jeunes gens tombent amoureux l'un de l'autre et malgré leurs différences sociales, promettent de se marier. Hélas, le destin n'est pas de cet avis : lorsque Dum rentre dans son village natal, il découvre son père agonisant, victime d'une attaque de bandits. Décidé à se venger, Dum rejoint alors le gang de Fai, qui fait régner la terreur dans la région. Rumpoey, de son côté, est obligée de se marier avec un jeune officier de police dont le but est de mettre fin aux activités de Fai et de son groupe. Après un rendez-vous manqué avec Dum, retenu par une fusillade, Rumpoey décide d'accepter...

SOAP OPERA THAÏ

Les Larmes du tigre noir porte les nombreux stigmates des love stories populaires en Thaïlande, que l'on retrouve notamment dans les séries télé locales dont la population raffole. Le premier point, c'est l'amour qui unit une femme riche à un homme pauvre, grand thème des soap-opéras locaux. Dans un pays principalement rural (plus de 80 % de la population vit à la campagne), l'ascension social est un fantasme largement partagé, mais très difficilement atteignable, d'où l'importance du thème de la rencontre amoureuse entre riche et pauvre. L'autre caractère, c'est la pureté de l'histoire d'amour. Un peu à la manière du cinéma cambodgien et indien, le cinéma thaï, et par extension les thaïs en général, préfèrent une histoire d'amour pure

dans laquelle aucun baiser ne sera échangé (même si ce n'est pas le cas dans les productions locales, où le baiser n'est pas tabou), que les films d'amour à l'occidentale, où l'affaire est emballée en deux coups de langues (1).
La peinture de l'histoire d'amour n'est cependant pas le seul élément 100 % thaï du film. Le film lui-même est en fait dans son ensemble un concentré de thaïitude. Tout comme Nimibutr et Ratanaruang, Sasanatieng semble être à la recherche de ce qui constitue l'identité thaï, l'essence même de l'âme locale. Alors que ses confrères essaient soit d'analyser l'état de la Thaïlande (crise économique, tiraillements entre modernité occidentale et tradition pour Ratanaruang) ou de revenir aux racines de cette même culture (les légendes, la société agraire ou encore le passé pour Nimibutr), Sasanatieng essaie quant à lui de définir purement et simplement ce que peut être le cinéma thaï. Le cinéma thaï a-t-il une identité propre ? À voir **Les Larmes du tigre noir**, on ne peut pas en douter une minute.

ESTHÉTIQUE POP

Alternant de superbes scènes romantiques (celles en particulier mettant en scène la sala, ce petit abris que l'on peut retrouver aux quatre coins de la Thaïlande, où les deux amoureux s'attendent) et des moments de violence surréalistes, **Les Larmes du tigre noir** est effectivement un film qui n'aurait pu voir le jour qu'en Thaïlande. Pays à la fois très réservé sur les choses de l'amour et très exubérant en matière de violence (2), la Thaïlande surprend et fascine par ses paradoxes. Et le film de Sasanatieng réserve le même constat : c'est une surprise visuelle du début à la fin et un film fascinant par sa nouveauté, son originalité et le vent de fraîcheur qu'il procure. Si Sasanatieng s'est inspiré d'un certain cinéma populaire des années 60, aussi bien dans l'esthétisme que dans la thématique, il le fait avec quarante ans de progrès techniques et visuels. Résultat, le film gagne sur toute la ligne, en se positionnant à la fois dans une approche plus « pure » du cinéma tout en gardant un montage et une utilisation de la caméra très modernes. Mais c'est sans aucun doute tout le retravail de l'image qui fascine au premier abord. Et cette approche visuelle doit beaucoup au défunt réalisateur Rattana D. Pestonji, un précurseur en matière de mise en scène inspirée. Inconnu de par chez nous (ce qui ne veut pas dire grande chose de toute façon, vu que l'on ne connaît pour ainsi dire aucun réalisateur thaï en Occident !), Pestonji se lança dans le cinéma au milieu des années 30 et tourna jusque dans les années 60, avec presque toujours un même leitmotiv en tête : créer des films neufs, différents et toujours avec l'idée d'élever le niveau des productions locales. Son œuvre, à ranger parmi les classiques du cinéma local (et donc mondial), fut même reconnue à l'étranger comme au Japon, où il reçut le prix de la meilleure photographie pour son film **Santi-Weena** (1954), ainsi qu'un prix similaire aux USA, délivré par la puissante Motion Picture Producers Association of America pour ce même film.
Dans sa réinterprétation du cinéma de genre, Wisit Sasanatieng n'est pas aussi sans rappeler un certain Seijun Suzuki, qui, en son temps, tripota le cinéma populaire dans des délires pop qui sont depuis restés célèbres. Néanmoins, **Les Larmes du tigre noir** reste une œuvre vraiment unique et sans équivalent, même si d'autres noms comme celui d'Andy Warhol ne manquent pas de passer par la tête.

UNE ŒUVRE À PART

Dans son désir de retrouver un cinéma du passé, Wisit Sasanatieng a été jusqu'au bout de son ambition. La sortie du film bénéficia ainsi en Thaïlande des mêmes techniques promotionnelles que durant les années 50 et 60 : le film eut droit à une novélisation dans un magazine local, avec certaines photos du film coloriées à la main, ainsi que d'une autre adaptation sous forme de feuilleton radiophonique. Le poster du film fut aussi peint à la main (une technique qui s'est, hélas, perdue depuis une dizaine d'années) afin de redonner le style si délicieusement coloré et visuellement riche propre aux affiches thaïs, souvent considérées d'ailleurs comme parmi les plus belles du monde.
Enfin, il convient aussi de parler des deux acteurs principaux, l'italo-colombienne Stella Malucchi (Rumpoey) et Chartchai Ngamsan (Dum), qui correspondent merveilleusement bien à l'image des héros romantiques voulue par Wisit. Ils possèdent une certaine beauté du passé qui convient donc à ravir avec l'image du film, et jouent avec une telle conviction, une telle sincérité que l'on ne peut que tomber sous le charme (surtout de Stella)…

Des instantanés issus du western en plein cœur du cinéma thaïlandais : avec Les Larmes du Tigre Noir, le genre dépasse les frontières sans complexe !

C'est bien simple, **Les Larmes du tigre noir** aurait été une production américaine, il aurait bénéficié d'une sortie mondiale sur des milliers de copies, d'une couverture médiatique digne d'un Tarantino et d'un enthousiasme public colossal. Mais comme le film provient d'un pays inconnu (cinématographiquement parlant), tel ne sera pas le cas. À vous de changer la donne et de redonner à Wisit Sasanatieng ce qui appartient à Wisit Sasanatieng : la gloire et les honneurs.

Julien SÉVÉON

(1) Autre rapport avec le cinéma indien : les films thaïs, en particulier durant les années 60, incorporaient souvent de nombreuses chansons à leur histoire.
(2) Il suffit, pour s'en rendre compte, d'ouvrir les journaux locaux, où, en première page, une mannequin pose, toutes dents dehors, tandis que, trois pages plus loin, sont alignées des photos de cadavres (accidents de la route, assassinats, incendies…) ou de voir un film pour enfants comme **Where is Tong ?**, où plusieurs scènes n'hésitent pas à sombrer dans le gore.

FA TALAI JONE. THAÏLANDE. 2000. RÉAL. ET SCÉN.: WISIT SASANATIENG. DIR. PHOT.: NATTAWUT KITTIKHUN. MUS.: AMORNBHONG METHAKUNAVUDH. PROD.: NONZEE NIMIBUTR POUR FILM BANGKOK. INT.: CHARTCHAI NGAMSAM, STELLA MALUCCHI, SUPAKORN KITSUWON, ARAWAT RUANGVUTH, SOMBATI MEDHANEE… DUR.: 1H50. DIST.: EUROPA CORP. SORTIE LE 25 DÉCEMBRE 2002.

INTERVIEW WISIT SASANATIENG
KALÉIDOSCOPE MAN

APRÈS DES ÉTUDES AUX BEAUX-ARTS DE BANGKOK, WISIT SASANATIENG INTÈGRE LA CRÉATION PUBLICITAIRE À LA FIN DES ANNÉES 80 ET Y RÉALISE DE NOMBREUX SPOTS NOVATEURS. RESTÉ PENDANT QUELQUE TEMPS DANS L'OMBRE DE SON COLLÈGUE ET AMI NONZEE NIMIBUTR (SUR LES FILMS DUQUEL IL FUT SOUVENT CO-SCÉNARISTE), IL PASSE À LA RÉALISATION DE SON PREMIER LONG-MÉTRAGE ET EXPLOSE SUR LA SCÈNE INTERNATIONALE AVEC CES MAGNIFIQUES LARMES DU TIGRE NOIR.

Pendant que vous tourniez Les Larmes du tigre noir, aviez-vous déjà une idée exacte des couleurs que vous alliez utiliser en post-production ?
J'avais déjà ces couleurs en tête depuis que j'écrivais le scénario et j'ai eu l'occasion de les tester de nombreuses fois avant le tournage.

Combien de temps a duré tout le travail de post-production ?
À peu près six mois.

Pouvez-vous m'expliquer comment s'est passé le processus de recolorisation ?
On l'a fait en utilisant le procédé téléciné, avec une machine nommée Davinci et on a ensuite transféré le tout sur des cassettes Béta.

Est-ce que vous avez peint à la main certaines scènes ou certains personnages ?
Non, tout ce que nous avons fait, c'est utiliser le procédé téléciné. Mais l'idée était effectivement que l'image ressemble aux photos du passé peintes à la main.

Est-ce que vous avez utilisé certaines couleurs, en particulier pour donner un sens particulier à votre histoire ou à certaines scènes ?
Oui. Par exemple, la scène de l'escalier, dans le hall de la maison de Rumpoey, quand le capitaine dit au revoir à celle-ci. J'ai utilisé la couleur rouge pour le tapis et j'ai utilisé des couleurs bleues/vertes pour les vêtements de Rumpoey, afin de créer une séparation entre elle et le capitaine. En la faisant ressortir du reste du décor, j'ai voulu signifier que son cœur n'était plus là.

Les Larmes du tigre noir est un hommage à un cinéma du passé. Est-ce que c'est un cinéma dont vous vous souvenez ou est-ce un cinéma que vous avez redécouvert alors que vous étiez adulte ?
Les deux en fait.

Quels souvenirs gardez-vous des films que vous avez vus lorsque vous étiez enfant ?
Fantastique ! Pour moi, le souvenir que je garde de tous ces films thaïs que j'ai vu dans mon enfance est qu'ils étaient « fun ». Ils étaient naïfs et jamais prétentieux. Les histoires étaient simples mais très agréables : on savait par exemple tout de suite qui étaient les gentils et les méchants dès leur première apparition.

Le film rend aussi hommage à une certaine idée du métier de cinéaste et du cinéma. Que manque-t-il, selon vous, dans le cinéma actuel, en particulier en Thaïlande ?
Les films thaïs, actuellement, sont faits sans âme. Dans le passé, nos cinéastes ne connaissaient peut-être pas grand chose au niveau de la production des films, mais ils connaissaient très bien notre culture et c'est cela qui transformait leurs films en œuvres d'art. Actuellement, les réalisateurs thaïs connaissent très bien les techniques de production, mais ils ont perdu la compréhension de notre propre culture. Certains regardent de haut notre culture et essaient de faire leurs films afin qu'ils ressemblent à des productions d'Hollywood. Leurs films ne sont donc pas de l'art, mais juste des produits.

Comment s'est passé votre travail avec votre directeur artistique, Ek Iemchuen ?
C'était la première fois, ce genre de film ne correspondait pas à son style. Ek est un expert pour les films réalistes, mais après que l'on ait travaillé ensemble pendant un moment, il a fini par comprendre mieux que moi le style propre du film.

Pourquoi avez-vous utilisé en majorité des acteurs débutants ?
Parce que je voulais que mes acteurs et actrices jouent exactement comme je le désirais. Pour ce genre de film, ils ne pouvaient pas jouer comme ils voulaient car j'avais déjà tout dessiné dans ma tête : la musique, les décors, l'éclairage, les couleurs, et, justement, le jeu des acteurs.

Pensez-vous faire partie, avec Nonzee Nimibutr et Penek Ratanaruang, d'une nouvelle génération de réalisateurs thaïs ?
Nonzee et Penek sont la nouvelle génération, mais moi je suis un vieux - un réalisateur « out of fashion ».

Pourtant, un aspect commun à votre travail et à celui de Nimibutr et Ratanaruang est que vous semblez tous être à la recherche d'une certaine thaïitude, quelque chose de profondément et uniquement thaï. L'avez-vous trouvé pendant que vous tourniez votre film ?
Cette thaïitude dépend de ce que vous pensez, de quelle manière vous avez grandi, de ce que vous avez connu et des gens que vous avez rencontrés. Je me sens toujours heureux quand je pense au passé, quand nous vivions en harmonie avec notre culture. Depuis l'arrivée de « la globalisation », je ne me sens plus heureux. J'ai essayé de faire mon film de telle façon que l'on puisse retrouver ce genre de bonheur que l'on avait auparavant. Donc, cette chose uniquement thaï que j'ai trouvé en tournant le film, ce n'est pas juste une question de style, c'est tout simplement la joie d'être Thaï.

Et quelle définition donneriez-vous au cinéma thaï ?
Amusant, délicieux, « non-sensique », presque stupide, mais adorable.

Quel sera votre prochain projet ?
Le film s'appellera **Nam Prix** (« Chilli paste »). C'est une épopée d'amour, de nourriture et d'histoire locales.

Propos recueillis par Julien SÉVÉON

NOUVELLE VAGU

PARMI LES NOUVEAUX PAYS D'EXTRÊME-ORIENT À AVOIR ÉMERGÉ SUR L'ÉCHIQUIER MONDIAL DU CINÉMA DURANT LA DERNIÈRE DÉCENNIE, LA THAÏLANDE S'EST RAPIDEMENT IMPOSÉE COMME UN PAYS DE CHOIX. MALGRÉ DE GROS PROBLÈMES ÉCONOMIQUES ET UNE INDUSTRIE CINÉMATOGRAPHIQUE FLAGEOLANTE, LE CINÉMA DU SIAM NE MANQUE NI D'ORIGINALITÉ, NI DE SURPRISES, NI DE CHEFS D'ŒUVRE.

Le cinéma thaïlandais rayonna de toutes ses flammes durant les années 60, où jusqu'à 260 productions locales sortaient chaque année. Dans les années 70, suite à des problèmes politiques et un durcissement de la censure, l'industrie cinématographique perdit de la vitesse. Néanmoins, les producteurs locaux purent garder un profil haut durant la majorité des années 80, avec une moyenne de 125 films par an.

Mais durant les années 90, ce schéma changea dramatiquement, jusqu'à un point où le cinéma local cessa quasiment d'exister, ne réussissant plus qu'à aligner dix malheureux films par an. Des films qui, en plus, étaient bien souvent incapables d'atteindre les sommets du box-office. De nombreuses raisons expliquent ce changement de situation, mais trois d'entre elles en particulier sont à l'origine de la déchéance du cinéma thaï : l'arrivée en force de la télé et de la vidéo dans les années 80, la part de plus en plus importante tenue par des productions extraterritoriales sur les écrans locaux (Hollywood et Hong Kong en tête) et la crise économique.

Depuis quelques années, la donne a pourtant changé – pour le meilleur. Bien que l'on ne soit pas revenu, question production annuelle, aux jours glorieux des années 60, les films locaux produits actuellement ont, pour quasiment la première fois dans l'histoire du cinéma thaï, atteint une renommée internationale. Un peu à l'image du boom cinématographique de Corée du Sud (où le nombre de productions annuelles, s'il reste relativement bas, comparé à il y a vingt ans, conserve néanmoins un rare potentiel), la Thaïlande est en train de marquer de son empreinte le cinéma mondial. (1)

SANG NEUF

L'histoire de ce renouveau du cinéma thaï remonte à la sortie en 1997 de **Dang Bireley and the Gangsters** de Nonzee Nimibutr, future figure de proue de cette nouvelle vague cinématographique. Dans ce film, dont l'équivalent occidental pourrait être le **Outsiders** de Coppola, Nimibutr nous compte l'histoire d'un jeune gangster dans le Bangkok des années 50. Fils d'une prostituée, Dang a

E THAÏLANDAISE

pour idole James Dean et Elvis Presley, et comme le proverbe rock le veut, le leitmotiv du jeune loubard est d'une certaine façon *« live fast, die young »*. N'ayant jamais bénéficié d'une éducation, Dang et ses amis décident donc de monter un gang pour se faire respecter et gagner de l'argent. Mais rapidement, des tensions internes et une chasse aux gangs menée par la police vont remettre en question le petit monde dont ils rêvaient tous.

Film partiellement autobiographique (certains des amis d'école de Nimibutr devinrent des gangsters, le narrateur de l'histoire est donc d'une certaine façon Nonzee lui-même), **Dang Bireley** est novateur par son montage tonique, sa cinématographie dynamique et par son traitement neuf d'une histoire qui n'aurait pu être au final qu'un énième film de gangsters (un des grands genres du cinéma thaï).

Pour Nonzee, comme pour le reste de l'équipe, la sortie du film est attendue avec angoisse. Et, surprise totale, dès les premiers jours, **Dang Bireley** attire les foules dans les salles obscures, jeunes et vieux réunis, comme au bon vieux temps. Le film est en fait un tel succès qu'il devient cette même année le premier au box-office, battant au passage toutes les productions ricaines engorgeant les cinémas du pays. Cependant, malgré les nombreuses qualités de ce premier film, **Dang Bireley** ne fait pas trop de bruit hors du pays, mais effectue un passage remarqué dans plusieurs festivals prestigieux (Pusan notamment,

Ci-dessus :
l'affiche de Killer Tatoo.

Ci-dessous :
deux clichés du film Born Blood et l'affiche de Nang Nak.

l'équivalent asiatique de Cannes). Quelques années plus tard, un autre réalisateur tentera à son tour de recréer les mêmes formules avec un autre film sur fond de rock'n roll nommé **Born Blood** (2001).

Lorsque Nimibutr sort son second film en 1999, le choc a cette fois-ci beaucoup plus d'impact et l'arrivée de cette nouvelle production résonne jusqu'à nos oreilles. En filmant une légende traditionnelle, déjà adaptée plusieurs fois par le passé, et connue de tout le monde en Thaïlande, Nimibutr tient en effet là un film fédérateur. Mais **Nank Nak** est beaucoup plus que ça : c'est sans aucun doute l'un des plus beaux films fantastiques de ces vingt dernières années, tous pays confondus.

Au siècle dernier, Nak est une jeune femme mariée à Mak. Alors que celui-ci est appelé pour se battre contre l'envahisseur, Nak accouche. Mais ce qui aurait dû être un heureux événement se transforme en tragédie, Nak et son bébé mourrant en même temps. Après une longue absence, Mak revient de la guerre. En arrivant chez lui, il retrouve sa femme et découvre, avec bonheur, son bébé. Ce dont il ne se rend pas compte, c'est qu'ils ne sont en fait que des fantômes...

Film d'amour sur fond d'horreur, Nang Nak renvoie en cinq minutes le geignard **Ghost** aux oubliettes. Il faut dire que l'on n'avait jamais vu un tel film auparavant, tant au niveau de la photographie que du jeu des acteurs. Pour vous donner une idée de la magnifique image de cette

production, il faut commencer par dire que c'est Ek Iemchuen, le responsable de la photo pour le moins exceptionnelle des **Larmes du tigre noir**, qui s'en occupe. Et le travail qu'il effectue sur la jungle thaïlandaise tient effectivement du ravissement le plus total pour les yeux. Quant aux acteurs, ils ne jouent pas : ils vivent littéralement leur rôle. Ils ne semblent pas une seconde débarquer du 20ème siècle (genre les acteurs du **Pacte des loups**) et donnent parfaitement l'impression d'avoir toujours vécu à la campagne, avec les récoltes pour seul moyen de subsistance.

Nang Nak devient rapidement un symbole national et dépasse toutes les espérances du réalisateur et du producteur : il coule **Titanic**, alors numéro un sur la plupart des écrans du monde et s'érige en plus grand succès de l'histoire du cinéma thaï.

Indéniablement, **Nang Nak** est un film qui a marqué l'histoire du cinéma thaï. Par le succès qu'il a rencontré, mais aussi par le sens de la fierté que le film a rapporté aux Thaïs. Non seulement **Nang Nak** prouve qu'une production locale peut supporter le face à face avec un blockbuster américain et de surcroît le gagner, mais en plus, le film de Nimibutr a prouvé aux Thaïs (si besoin en était) que le patrimoine culturel et historique du pays est très riche et que les Thaïlandais ont donc tout pour être fier de leur pays. Dans un contexte de crise économique causant un sentiment de dépréciation nationale, autant dire que Nimibutr fait figure de bienfaiteur pour ses compatriotes.

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Bang Rajan, un film d'une rare violence qui se veut le digne héritier de Braveheart, Suryothai, une épopée épique à la Ben Hur de plus de trois heures saluée par Francis Ford Coppola et le polar 6ixtynin9 de Penek Ratanaruang, déjà réalisateur de Fun Bar Karaoke et Monrak Transistor.

LE VILLAGE DES GUERRIERS

L'autre énorme baffe que la Thaïlande va livrer au monde se situe aussi dans ce contexte de réaffirmation nationale. Tourné par Thanit Jitnukul, qui, à la différence de Nimibutr, n'est pas un nouveau venu (il a, à l'époque, une dizaine de films à son actif), **Bang Rajan** puise là aussi dans l'histoire du pays pour accoucher d'un film d'une rare violence.

Bang Rajan est le nom d'un petit village, qui, un peu à la manière du village d'*Astérix*, fut le seul à tenir tête à l'envahisseur Birman au 18ème siècle. Lieu de rassemblement de paysans ayant décidé de mener à leur tour le combat, Bang Rajan se trouve rapidement encerclé par les forces ennemies…

Bang Rajan oscille entre un **Braveheart** shooté à la testostérone, un film de John Woo situé dans le passé et un produit homo-héroïque issu de l'esprit de Chang Cheh, le tout saupoudré de romance. Mais décrire ce film par rapport à d'autres œuvres existantes ne serait pas lui faire justice, car, tout comme pour **Nang Nak**, c'est bien la première fois qu'une telle œuvre vient nous exploser la rétine. À nouveau, un petit détail fait toute la différence : Jitnukul a placé tous ses acteurs dans les conditions réelles de vie du 18ème siècle pendant plusieurs semaines, afin qu'ils puissent comprendre et ne faire plus qu'un avec les personnages qu'ils interprètent. Pas d'eau, pas d'électricité, pas de chaussures… Juste une petite cabane en bois dans la forêt. Autant dire que pour les acteurs et actrices, dont certains sont habituellement mannequins, l'expérience se révéla douloureuse. Mais Thanit ne s'y est pas trompé une seconde et le résultat final brille par son réalisme. Les époustouflantes scènes de combat, à compter parmi les plus brutales et réalistes de l'histoire du cinéma, ont aussi été façonnées dans le même esprit. Après s'être formés pendant plusieurs semaines aux maniements des armes avec des maîtres du Krabi-Krabong (art martial thaïlandais spécialisé dans l'utilisation des armes blanches), tous les acteurs se sont retrouvés purement et simplement lâchés devant les caméras avec pour seul consigne de se battre ! Résultat, il y avait de véritables risques durant le tournage de ces scènes, et la tension du combat est donc restituée à 110 %.

Après le méga succès rencontré par **Bang Rajan**, un autre « old timer », MC Chatrichalern Yuko, se lance dans la grande épopée épique, cette fois-ci avec des moyens beaucoup plus importants. **Suryothai** peut facilement être qualifié de **Ben Hur** thaïlandais ; avec ses décors resplendissants, ses costumes chatoyants, ses scènes de combats épiques et sa longueur (plus de trois heures), le film de Yuko ne craint pas une seconde la comparaison avec les méga-productions historiques made in Hollywood. D'ailleurs, Francis Ford Coppola ne s'y est pas trompé et a fini de travailler récemment sur le remontage international de ce film qu'il qualifie déjà de *« classique du cinéma »*. Spectacle de grande envergure nous renvoyant exactement à la douce époque où Hollywood pouvait aligner des films comme **Spartacus**, **Ben Hur** ou **Cléopâtre**, **Suryothai** est une reconstitution historique se déroulant au 16ème siècle et racontant l'accession au pouvoir d'une reine s'étant levé contre l'envahisseur et ayant donné une cohésion à tout le pays. Autre preuve de la qualité du film, les organisateurs du festival de Pusan clôturèrent l'édition 2001 par ce film.

SANG NEUF BIS REPETITA

Bien que **Bang Rajan** et **Suryothai** aient grandement contribué à l'explosion du cinéma thaï sur la scène internationale, les réalisateurs de ces deux perles, comme dit un peu plus haut, ne sont pas à proprement parler des figures de cette nouvelle vague. Penek Ratanaruang, par contre, est l'autre figure de proue du nouveau cinéma thaï. Premier point commun que partagent Penek et Nonzee : ils sont tous les deux issus de la publicité. Un milieu qui s'avère très productif, puisqu'outre ces deux réalisateurs, Wisit Sasanatieng (**Les Larmes du tigre noir**) et Yongyooth Thongkronthun (**The Iron Ladies**, une comédie assez surprenante sur l'histoire authentique d'une équipe de volleyball composée uniquement de travesties !), deux autres personnages phares du renouveau cinématographique local, proviennent également de cette même « école ».

Bref, bien que Penek n'ait pas obtenu pour l'instant le succès public de ses confrères, ses films ont indubitablement participé à la formation d'une nouvelle expression cinématographique. Sa première œuvre, **Fun Bar Karaoke** (sorti en 1997), est un melting-pot d'influences 90's allant de Tarantino à Woo, en passant par le vidéo clip et un certain esthétisme pubesque. Le film conte l'histoire d'une jeune fille qui rêve de sa mère décédée. Après avoir visité un diseur de bonne aventure, elle apprend que ce rêve signifie que son père va bientôt mourir. Le fait que celui-ci soit un fêtard, acoquiné à une beauté fricotant avec des mafieux, ne fait que la conforter dans cette « prémonition »...

Très attrayant visuellement, le film souffre néanmoins peut-être un peu de cette accumulation de références visuelles, dont certaines proviennent même de la pub. À travers ces dernières, Penek critique en fait la société de consommation et, en même temps, se pose des questions sur ce que représente la Thaïlande actuelle, voguant entre traditions et modernité (bien souvent occidentale). Ce questionnement incessant de l'identité thaïlandaise semble correspondre particulièrement à cette nouvelle vague. D'ailleurs, Penek revient dessus dans ces deux films suivants, **6ixtynin9**, l'histoire d'une jeune chômeuse qui se retrouve soudainement en possession d'un énorme pactole et qui se met à tuer tous ceux qui essaient de le récupérer, et **Monrak Transistor**, un hommage aux chansons populaires de Thaïlande, qui sort d'ailleurs ce mois de décembre sur nos écrans.

Parmi les réalisateurs actuels marquants, on ne peut pas passer outre les frères jumeaux Danny et Oxide Pang, qui ont aussi contribué à apporter une crédibilité internationale au cinéma thaï. D'ailleurs, le tout premier film (en solo) de Oxyde, **Who is Running ?** sortit durant cette année charnière de 1997, où Nonzee et Penek firent aussi leurs premières armes. Originaires de Hong Kong, les frères Pang se font remarquer aussi bien localement qu'internationalement avec leur premier film en commun, **Bangkok Dangerous**, l'histoire d'un tueur à gage muet qui tombe amoureux d'une pharmacienne. Loin de sombrer dans les poncifs et dans un style purement hong-kongais (ce qui aurait pu sembler normal), **Bangkok Dangerous** s'établit au final comme un pur film thaï, grâce en particulier à la très forte thématique bouddhiste qui parcourt le film. Leur second film en commun, **The Eye** (chroniqué dans les Notules Asiatiques du n°144) a fini par les établir comme deux des valeurs les plus en vue d'Asie et leurs différentes productions en solo (le très bon **One Take Only** et le très attendu **Nothing to Lose** – voir Notules Asiatiques du précédent numéro) ont déjà été achetées pour l'Occident.

FLINGUES ET ESPRITS FRAPPEURS

Autre caractéristique très intéressante de cette nouvelle vague, c'est qu'elle n'est pas constituée de films intellos juste bons à illuminer une salle d'art et d'essai au fin fond du Tadjikistan Oriental. Nonzee, Penek, Wisit, Yongyooth et compagnie œuvrent tous dans un cinéma que l'on peut qualifier de « populaire » et pensent avant tout au public. Cela ne signifie en aucun cas qu'ils réalisent pour autant des films niais et crétinoïdes du genre **Taxi**. Bien au contraire, leurs œuvres sont intelligentes et ne méprisent jamais leur public.

Outre les films majeurs cités ci-dessus, il faut aussi parler (rapidement, par manque de place) de petites productions comme **Goal Club** de Kittikorn Leo Laiwsirikun, **Maebia** de Somching Srisupap, **Killer Tattoo** de Yuthlert Sippapak.

Goal Club, l'histoire d'une bande de potes se lançant dans le monde dangereux des paris clandestins, est la preuve qu'un teenage movie peut-être à la fois divertissant, dramatique et véhiculer un discours social. **Maebia** est un film fantastique utilisant comme personnages centraux une femme et un serpent particulièrement jaloux (animal très usité dans le cinéma fantastique d'Asie du Sud-Est), qui ne laisse aucun homme approcher sa dulcinée humaine. Une bonne introduction au fantastique thaï. Quant à **Killer Tattoo**, c'est un film purement et simplement destroy, partant dans tous les sens, sans la moindre retenue, enchaînant les fusillades, les scènes romantiques et les morceaux d'humour fendard, le tout dans un univers très BD. Enfin, n'oublions pas un favori-maison, **Body Jumper** (voir chronique dans Notules Asiatiques n°144) et ses fist-fuckings mortels !

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Bangkok Dangerous (sortie le 8 janvier, voir prochain numéro), One Take Only et Nothing to Lose, trois films des frères Pang, Danny et Oxide, auteurs du très apprécié The Eye.

L'affiche et une photo de Goal Club, un thriller sur l'univers des paris clandestins.

Le futur semble plutôt prometteur pour le cinéma thaïlandais, surtout lorsque l'on regarde les films à venir (**Angulimala**, **Renaissance**...). Les productions thaïs s'exportent un petit peu partout maintenant en Asie (HK, Japon, Corée du Sud...) et réussissent même à obtenir de jolies succès dans ces pays. Reste à savoir si elles réussiront aussi à s'implanter en Occident, un marché non négligeable, qui permettrait à l'industrie locale de s'épanouir plus pleinement ainsi que de gagner une réputation mondiale bien méritée. C'est en tout cas tout le mal que l'on peut souhaiter à ce cinéma de qualité.

Julien SÉVÉON

(1) Cela ne signifie absolument pas, comme certains aiment bien le dire, que le cinéma thaï était auparavant inexistant et sans qualités. La Thaïlande a produit son lot de grands films, et même si de sombres nanars existent, de nombreuses œuvres sont là aussi depuis longtemps pour témoigner de la richesse et de l'originalité de ce cinéma.

FACE À FACE
AVEC SERGIO SOLLIMA

NETTEMENT MOINS CONNU QUE LE GRAND SERGIO LEONE, SERGIO SOLLIMA RESTERA POURTANT DANS L'HISTOIRE DU WESTERN ITALIEN POUR AVOIR SIGNÉ DEUX AUTHENTIQUES CHEFS D'ŒUVRE DU GENRE : **COLORADO** ET **LE DERNIER FACE À FACE**. MAIS CE N'EST PAS TOUT. FAISANT PREUVE D'UN ÉCLECTISME REMARQUABLE, IL A ŒUVRÉ ÉGALEMENT DANS LE POLAR MÉCHANT (**REVOLVER, LA CITÉ DE LA VIOLENCE**), LE FILM DE PIRATES (**LE CORSAIRE NOIR**), LE GIALLO (**LE DIABLE DANS LA TÊTE**) OU LE FILM D'ESPIONNAGE (LA SÉRIE DES **AGENT 3S3**). CATALOGUÉ COMME UN CINÉASTE POLITIQUE, SOLLIMA S'AVÈRE ÊTRE SURTOUT UN CONTEUR HORS PAIR, DOUBLÉ D'UN RÉALISATEUR TALENTUEUX, AU STYLE SEC ET SOIGNÉ. À 80 ANS PASSÉS, CE GRAND MONSIEUR N'A RIEN PERDU DE SA FACONDE MÉDITERRANÉENNE ET SE SOUVIENT AVEC NOUS DES TEMPS GLORIEUX OÙ LE CINÉMA POPULAIRE EUROPÉEN BRILLAIT DE SES MILLE FEUX.

Pouvez-vous nous parler de l'époque où vous étiez critique, dans les années 40 ?
C'était il y a longtemps. J'avais défendu une quantité de films. Contrairement à la norme, je n'ai jamais cassé un film. Je n'aimais pas ça. Et puis, en plus, j'ai écrit un livre sur l'histoire du cinéma américain en 1947.

Vous aviez des références, des cinéastes préférés à cette époque ?
Non. À vrai dire, je n'aime pas faire du favoritisme. Je trouve ça stupide ! Mettre 10 à John Ford et mettre 9 à Chaplin ! C'est ridicule, voyons ! Ça, c'est typique du journaliste de cataloguer des cinéastes comme ça. Qu'est-ce que ça signifie de préférer Jean Renoir à Howard Hawks ? J'aime les deux ! Le plaisir est là, et n'en faisons pas tout un fromage.

Il y avait quand même des films qui vous ont marqué, non ?
Uniquement les bons !

C'est à cette époque que vous vous êtes trouvé une vocation de cinéaste ?
C'était un peu difficile. Ma passion pour le cinéma remonte à très loin, lorsque j'avais 6 ans. J'aimais le cinéma avant même de savoir lire et écrire ! Je ne cessais de dévorer du cinéma muet. C'était limite une maladie. Je ne voyais que ça. Et ça s'est amplifié au fil des ans. En fait, si je suis devenu cinéaste, c'était pour répondre à mes envies de spectateur. J'avais vu tous les films possibles et imaginables. Avant il y avait du bon cinéma. Maintenant, quand je vois 5 minutes d'un film américain, je peux arrêter le film et continuer à écrire le scénario tant ils sont prévisibles ! D'ailleurs, j'ai commencé dans le cinéma en tant que scénariste.

Vous n'aviez pas commencé en tant qu'assistant de Domenico Paolella sur ses péplums ?
Non. En fait, j'étais très ami avec Domenico Paolella. Je le connaissais depuis très longtemps. Un jour, il est tombé très malade sur le tournage d'un de ses films et il m'a appelé pour le remplacer. J'ai donc tourné quelques scènes en attendant son retour. J'avais fait pareil avec Francesco Rosi et Sergio Corbucci. Avec Corbucci, c'était un peu spécial et je ne pensais plus réitérer l'expérience avec lui. C'était un enfer. Mais pour revenir à votre question, j'ai simplement remplacé Domenico.

Vous étiez pourtant crédité comme assistant-réalisateur sur ses films.
Comment ? C'est pas possible, appelez mes avocats ! (rires) Je n'ai dû faire qu'une fois l'assistant-réalisateur dans ma vie. Et j'ai l'honneur de me considérer comme le pire d'entre eux depuis la création du cinéma.

Pouvez-vous nous raconter vos débuts de réalisateur « officiel », lorsque vous faisiez l'un des sketches de* L'Amore Difficile *et les deux opus* Agent 3S3 *avec George Ardisson (*Passeport pour l'Enfer *et* Massacre au soleil*) ?
C'étaient de très bonnes expériences. Pour **L'Amore Difficile**, on avait une liberté créative inégalable, chacun faisait ce qu'il voulait avec son sketch. Sur la série des **Agent 3S3**, je réalisais un rêve de gosse. J'adorais les romans d'espionnage d'Ian Fleming, les Coplan et d'autres dont j'ai oublié le titre. En plus, je préférais ceux dont je viens d'oublier le titre à ceux d'Ian Fleming (rires) ! Le personnage de James Bond est trop propre, trop British et très condescendant, on ne pouvait pas s'identifier à lui. C'est pour ça que je préférais les autres, qui étaient plus populaires. Bref, lorsque l'on m'a proposé de faire des films d'espionnage à petits budgets, j'ai sauté sur l'occasion. C'était l'occasion de me faire plaisir.

Vous en avez réalisé un troisième,* Requiem pour un agent secret, *avec Stewart Granger, que vous avez signé sous votre pseudo habituel : Simon Sterling...
Simon Sterling... La honte ! C'était l'idiotie italienne triomphante. Personne n'était à l'abri d'une telle connerie. Regardez Sergio Leone : Bob Robertson ! C'était stupide. En plus tout le monde savait que ce n'était pas des films américains. Bref, c'est Alberto Grimaldi, l'un des plus gros producteurs de l'époque et producteur également du prochain Martin Scorsese, **Gangs of New-York** - ndlr), qui m'a proposé de faire **Requiem pour un agent secret**. Il avait vu mes deux précédents films d'espionnage et voulait que je lui en tasse un. En plus, j'avais écrit l'histoire originale du film bien avant de faire les **Agent 3S3**. C'était une nouvelle que j'avais écrite et qui s'appelait *Spy Story*. L'histoire a plu à Grimaldi, qui l'a ensuite achetée. Le film s'était fait très vite, et à sa sortie, le film a bien marché. Ce ne furent que de très bonnes expériences.

Sinon, en tant que scénariste, vous aviez commencé avec Franco Solinas ?
Là, oui ! C'est exact. Nous avions tous les deux écrits un film sur la fermeture des bordels en Italie.

La collaboration que vous avez eu avec Franco Solinas s'est prolongée jusqu'à* Colorado *?
En fait, non. Je suis venu après sur ce que vous appelez **Colorado**. Bon sang ! Le vrai titre de ce film est **La Resa dei**

Conti, ce qui veut dire « règlement de compte » en italien ! C'est fou ce que vous, les Français, faites comme déformations ! Déformations de titres, de faits, etc. (rires) Bref, Franco Solinas avait écrit **Colorado** bien avant que je n'arrive sur le projet. Il l'avait écrit avec quelqu'un d'autre aussi, dont je ne me souviens plus du nom...

Fernando Morandi ?
Oui, voilà ! Et ils ont vendu le scénario à Alberto Grimaldi, qui m'a ensuite proposé de le réaliser et j'ai évidemment accepté. Ensuite, j'ai dû retravailler le scénario pour le rendre plus conforme à ma vision des choses. À vrai dire, je n'ai gardé que la charpente de l'histoire et les personnages.

Que voulez-vous dire quand vous dites que vous avez retravaillé le scénario pour le rendre plus conforme à votre vision des choses ?
C'était concernant certaines sous-intrigues que je n'aimais pas et puis la psychologie de certains personnages. C'était plus une question de forme que de fond.

Vous et Franco Solinas êtes politiquement engagés...
Ah oui, la politique ! (rires). Non, disons que Solinas est reconnu officiellement comme tel. Regardez sa carrière (1) ! Moi, je faisais des paraboles sur la société italienne, c'est vrai. Mais je ne faisais jamais les choses aussi ouvertement que Solinas. En plus de ça, malgré les apparences, nous sommes relativement différents. Disons que Solinas était un vrai bon gauchiste et que je suis un gros anarchiste !

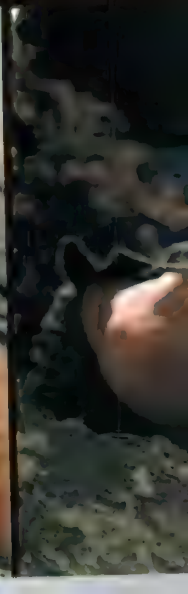
On vous a souvent présenté comme le plus politiquement engagé parmi les réalisateurs de westerns italiens, comparé à Sergio Leone ou Sergio Corbucci. En fait, il y a un contexte politique dans vos films, mais il n'est jamais idéologique...
Oui, je vois ce que vous voulez dire. La question politique, dans mes films, ne va pas au-delà d'une ou deux répliques, ou d'un personnage bien spécial, comme par exemple Cuchillo dans **Saludos Hombre**. Parler d'un pauvre Mexicain pendant la guerre civile sans évoquer la Révolution, c'est un peu comme parler de Robespierre sans parler de la Révolution française, ou d'omettre le fait qu'Hitler était nazi. Ça ne colle pas ! Mais voilà jusqu'où se limite mon engagement militant dans le Te art. Solinas, lui, le revendiquait haut et fort. Il disait : « *Moi, je fais des films politiques !* », comme Oliver Stone a pu le revendiquer plus tard. Moi, je ne suis qu'un simple conteur d'histoire, et ça s'arrête là ! S'il y a une question politique dans le film, elle arrive bien plus tard, au détour d'une situation par exemple. N'oublions pas que nous sommes là pour faire du divertissement, pas pour nous ériger en pédagogue ! Beaucoup de personnes oublient cet état de fait, et nous responsabilisent pour des choses qui ne nous regardent pas à force d'analyses outrancières ! Vous, les Français, vous êtes un peu comme ça... (rires)

Pourtant, dans* Le Dernier face à face, *vous dites clairement que le savoir et le pouvoir corrompent. Vous nous montrez l'intelligence comme un vice et non comme une vertu, en nous présentant le personnage de Gian-Maria Volonte, dans la deuxième partie du film, comme une espèce de tribun, diablement intelligent, qui galvanise ses troupes à la manière de Mussolini...
C'est vrai qu'il y a de ça en voyant le film. Mais sur l'instant où je l'ai réalisé, je n'avais pas du tout pensé à ça. Je suis très instinctif, et il est possible que j'ai pu donner à Gian-Maria Volonte comme indication de jouer cette scène « à la Mussolini », c'est fort possible. Mais je ne m'en souviens plus. Je préfère créer des personnages populaires plutôt que des personnages politiques. C'est pour ça que je suis très fier d'avoir créé un personnage comme Cuchillo. C'est le premier vrai héros populaire créé au cinéma à ma connaissance. Il fallait un héros auquel les classes sociales les plus défavorisées puissent s'identifier. Il est en marge de tout ce qu'a pu faire le cinéma américain ou même italien. Ce n'est pas un héros au sens propre, c'est tout simplement l'homme du peuple. Il est sale, gentil, inculte, banal, vulgaire et arnaqueur.

Le fait qu'il est lanceur de couteaux plutôt que pistolero renforce cette image populaire...
Tout à fait ! Le couteau est l'arme du pauvre. Mais en plus, j'aime bien le fait qu'il n'évolue pas. Il reste le même dans les deux films où il apparaît. Je ne voulais pas en faire un politicien à la fin de **Saludos Hombre** comme l'aurait voulu la tradition à la Pancho Villa. Un bandit de bas étage qui devient révolutionnaire et politicien. Plus tard, Franco Solinas et Giulio Petroni l'ont fait avec **Tepepa : Trois pour un Massacre** avec Tomas Milian et Orson Welles. Mais moi, je ne voulais pas de ça.

C'est en fait un individualiste avant d'être un révolutionnaire ?
Il ne se poserait même pas cette question, il est poussé par les circonstances et il agit au gré des événements. Mes films ne sont pas des pamphlets, ce sont tout simplement des fables sur la misère, la

Photos du bas :
Colorado ou l'affrontement gravé sur celluloïd entre deux monstres sacrés du cinéma populaire : Lee Van Cleef et Tomas Milian. Le premier est John Corbett, un chasseur de prime émérite sur les traces du second, Cuchillo, bouc émissaire Méxicain condamné à la pendaison pour une sombre affaire de viol...



cupidité, le pouvoir, le courage et l'idéalisme, malgré tout. Comparé à mes autres westerns, **Le Dernier face à face** est sans aucun doute celui qui brasse le plus habilement tous ces thèmes.

Quelle était l'ambiance sur le tournage du* Dernier face à face *?
L'ambiance était très tendue. Tomas Milian et Gian-Maria Volonté n'ont jamais pu s'entendre, ils étaient jaloux l'un de l'autre. Ce que prenait Milian, Volonté en voulait le double, et ainsi de suite. Ils étaient comme deux gamins dans un bac à sable trop petit pour eux. Volonté était persuadé d'être le personnage principal, tout comme Milian. J'avais beau leur dire qu'ils l'étaient tous les deux, ils ne voulaient rien savoir et me demandaient de raccourcir les scènes de l'autre. C'était un enfer de travailler avec eux.

Comment avez-vous rencontré Tomas Milian ?
C'était il y a longtemps, à l'époque de **Colorado**. C'était drôle, parce que Grimaldi ne voulait pas de lui pour jouer Cuchillo. Milian était issu du circuit « Art & Essai », avec les films qu'il faisait pour Mauro Bolognini et Alberto Lattuada. Grimaldi était convaincu qu'il ne pourrait pas jouer correctement dans un western. Tomas avait fait l'Actor's Studio, mais personne ne le croyait. Je l'avais repéré dans pas mal de films à cette époque et j'avais très envie de travailler avec lui. J'aimais surtout lorsqu'il extériorisait sa nature latine, alors qu'à cette période tout le monde avait américanisé son nom et voulait être le prochain James Dean. C'était l'acteur idéal pour jouer Cuchillo. J'ai réussi à convaincre Grimaldi et j'ai donc rencontré Tomas. Le scénario lui a beaucoup plu et nous avons donc amorcé notre collaboration avec **Colorado**. Au début, Tomas avait l'air très introverti, mais il s'est finalement révélé être quelqu'un de très vivant, qui est toujours très attentif et qui creuse son personnage jusqu'au bout. Milian avait le même professeur que Robert De Niro et Al Pacino à l'Actor's Studio. J'ai vu Tomas dernièrement dans **Traffic** de Steven Soderbergh, et il y était vraiment incroyable.

C'est le roi du jeu corporel, et il ne connaît aucune limite. Même dans **JFK**, il était remarquable. Il possède une telle aura, une telle présence, qu'il est difficile de ne pas le remarquer. Charles Bronson aussi est comme ça, même s'il est un peu traîné par son physique et qu'il ne peut être cantonné qu'à des rôles de gros bras. Sauf peut-être dans **Indian Runner**, de Sean Penn, où il jouait un personnage dramatique.

Parlons donc maintenant de* La Cité de la violence. *Vous deviez faire le film avec Tony Musante et Florinda Bolkans à l'époque ?
C'est exact. C'était mon tout premier choix, et je pensais que c'était le bon. Tony Musante a une bonne gueule, mais c'est un acteur assez médiocre. Bolkans était un bon choix, elle aurait été parfaite dans le film si Jill Ireland s'était désistée. Mais il était clair que Bronson était l'idéal pour un rôle pareil. Par souci artistique, comme par souci commercial.

Comment est-ce que Lina Wertmuller (2) s'est-elle retrouvée sur le scénario de* La Cité de la violence *?
Lina et moi sommes amis depuis un bon moment. En fait, on m'avait proposé le premier jet du scénario de **La Cité de la violence**, et je l'avais refusé. Le scénario original était signé par Dino Mauri et Massimo De Rita, qui étaient deux scénaristes très en vogue à l'époque. Le film se passait en Italie et il était d'une platitude hors du commun. Le producteur n'arrêtait pas de me casser les pieds, alors j'ai dit que je ne serais intéressé que si le film se passait aux États-Unis, et que si je pouvais réécrire entièrement le scénario. Il a dit oui. J'ai donc fait appel à Lina Wertmuller et à deux autres scénaristes pour se mettre au travail. Faire **La Cité de la violence** fut une sacrée expérience. C'était aussi pour moi l'occasion de tourner aux États-Unis, d'associer de nombreux talents comme Lina, Ennio Morricone, Bronson, Ireland et Telly Savalas qui, à l'époque, était aussi célèbre que Charles Bronson.

Sans oublier Aldo Tonti, le superbe chef opérateur du film...
Ah, Aldo ! Quel personnage incroyable ! C'était quelqu'un qui débordait de vitalité malgré son âge avancé. C'était un sacré joueur, cet Aldo. Personne n'était aussi expérimenté que lui sur le tournage. Les producteurs s'inquiétaient pour son état, en me disant : « *Tu ne devrais pas engager des personnes aussi âgées sur des films d'action* ». Et Aldo préparait son cadre en se mettant torse nu, en exhibant ses muscles et en courant partout sur le plateau.

Comment s'est passé le tournage du film aux États-Unis ?
C'était quelque chose ! Notre permis de tourner là-bas avait expiré et nous étions restés. En plus, pour filmer la fameuse poursuite en voiture au début du film, c'était pendant les manifestations hippies et j'allais militer en compagnie d'autres personnes. Et c'était là que je m'étais fait arrêter par la police. Ils m'ont laissé sortir quelques heures plus tard, mais l'atmosphère était tendue. Le tournage de **La Cité de la violence** fut une grande aventure.

Ci dessus :
Massacre au Soleil ou **Les Aventures de l'agent spécial 3S3 (George Ardisson)**, émule kitsch et populaire de James Bond. Le héros reviendra le temps d'un autre épisode réalisé par le maître italien : **Passeport pour l'Enfer.**

Photos du haut :
Le Dernier Face à Face. Tomas Milian incarne « Beauregard » Bennett, un hors-la-loi recherché par l'agence Pinkerton et dont la rencontre avec un jeune professeur, incarné par Gian-Maria Volonté, va bouleverser son existence.

La Cité de la Violence. La fulgurante descente aux enfers de Jeff Heston (Charles Bronson) un tueur pris pour cible par sa maîtresse (Jill Ireland), ses propres employeurs et un caïd de la pègre interprété par Telly Savalas.

En bas :
Revolver (ou La Poursuite Implacable). Polar noir où un directeur de prison intègre (Oliver Reed) et un malfrat à la petite semaine (Fabio Testi) se retrouvent pris au piège au milieu d'une conspiration politique. Sur la photo, Oliver Reed fait face à un jeune figurant qui promet, Bernard Giraudeau.

Le Corsaire Noir. La rencontre amoureuse et improbable entre un loup de mer indien (Kabir Bédi) et une jeune princesse anglaise. Une liaison qui ne manquera de lever quelques controverses selon Sergio Sollima.

Est-ce que vous avez vu le film* Le Solitaire *de Michael Mann avec James Caan ? Il y a beaucoup de points communs entre ce film et* La Cité de la violence. *Surtout dans la manière de montrer la pègre comme une gigantesque industrie qui réfute la libre entreprise. En plus, les relations entre James Caan et Robert Prosky font écho à celles entre Bronson et Savalas...
On m'a beaucoup parlé de ce film, mais je ne l'ai hélas jamais vu. Vous n'êtes pas les premiers à me parler des similitudes entre les deux films. C'est bien celui qui se passe à Chicago avec Caan dans le rôle d'un perceur de coffre ?

Oui, c'est celui-là.
Voilà, c'est bel et bien ce film. Il faudrait que je le visionne. En plus, Michael Mann est vraiment un cinéaste très talentueux. J'avais adoré **Heat** et **Le Dernier des Mohicans**.

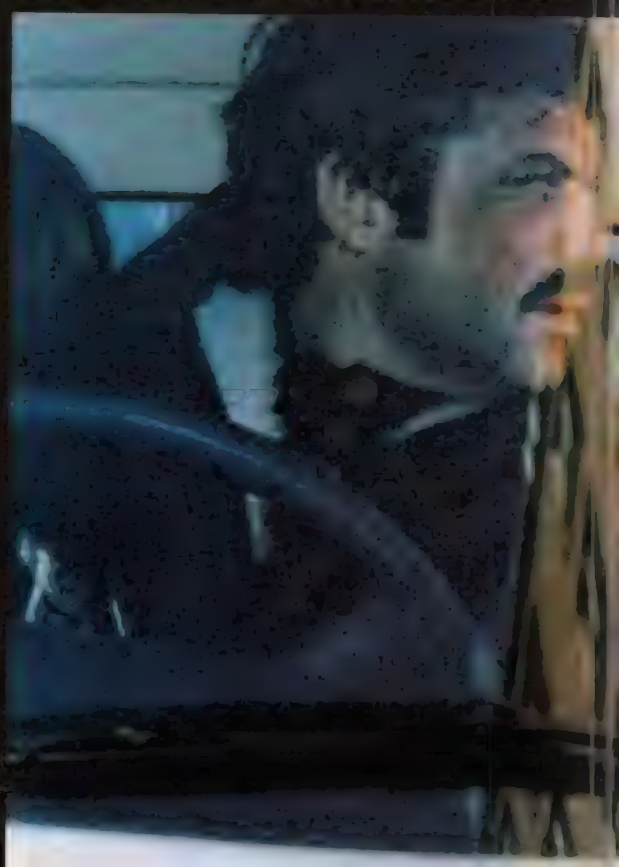
Qu'est-ce qui vous a poussé à faire* Revolver *(La Poursuite implacable en France) ? C'est un remake urbain du* Dernier face à face*...
C'est vrai. J'avais entre les mains un énième scénario signé par Massimo De Rita, le responsable du premier jet de **La Cité de la violence**. Bien entendu, le script était une merde sans nom. Il n'y avait que les personnages qui m'intéressaient. J'avais effectivement matière à approfondir encore plus l'univers du **Dernier face à face** en réactualisant l'histoire et les personnages. J'ai donc réécrit la chose de fond en comble. Mais comparé au **Dernier face à face**, je trouve que **Revolver** est beaucoup plus sombre, plus pessimiste.

Oliver Reed est très bien dans* Revolver. *Mais dans la peau d'un homme de fer qui se retrouve prisonnier de sa condition, on verrait mieux Lino Ventura ou même Enrico Maria Salerno dans le rôle...
Mais je voulais Lino Ventura ! Le personnage, c'était lui tout craché ! J'en ai parlé longuement avec lui. Lino adorait le scénario. Le seul problème, c'est qu'il s'était engagé sur un autre film en France et il ne pouvait pas se libérer avant deux mois, ce qui n'était pas bon pour nous. J'en ai donc fait mon deuil et je me suis reporté sur Oliver Reed. Il était jeune à cette époque-là, il n'avait fait que **Oliver**, **Les Diables** et **Love** de Ken Russel. Après, il est devenu une vraie machine à tourner.

Quelles ont été vos relations sur le tournage ?
Oliver était mon ami, je l'aimais énormément. Nous nous entendions très bien le matin, de 7h à 12h, puis après nous nous entendions moins bien l'après-midi, de 13h à 16h, et en fin de journée, ce n'était même plus la peine (rires) ! Oliver est LE plus gros buveur que j'ai rencontré. Il était constamment saoul en soirée, ce qui devenait un peu ingérable. Mais Oliver avait cette capacité à se dessaouler en un rien de temps pour tourner une scène importante, la réussir et après tomber dans les pommes. Quel phénomène cet Oliver ! Une fois, il était arrivé dans un restaurant 4 étoiles pieds nus et sans cravate uniquement pour faire chier le monde. C'était un bon vivant qui a brûlé la chandelle par les deux bouts. Lorsque j'ai appris sa mort sur le tournage de **Gladiator**, à Malte, dans un bar, j'ai écrasé une larme mais j'ai souri ironiquement. Cet homme a passé sa vie dans des bars et il a trouvé la mort dans un d'entre eux.

Le rôle tenu par Fabio Testi dans* Revolver *était prévu pour Terence Hill. Pourquoi avez-vous changé de cap ?
Mario (le vrai nom de Terence Hill est Mario Girotti - ndlr) est un très bon comédien, mais après les succès de **Mon nom est Personne** et des deux **Trinita**, il était devenu très, très cher ! J'ai donc revu mes objectifs et j'ai engagé Fabio Testi pour le rôle. Et j'ai bien fait de le faire. Testi est magnifique dans le rôle, et il forme un excellent duo avec Oliver Reed.

Était-ce la même passion qui vous a animé dans vos premiers films d'espionnage, qui vous a poussé à réaliser* Le Corsaire noir *d'après Emilio Salgari ?
Tout à fait ! J'aimais beaucoup ce qu'écrivait Salgari. L'histoire du **Corsaire noir** m'a fortement intrigué lorsque je l'avais lue. Il fallait quand même oser faire naître une histoire d'amour entre



une riche princesse et un pirate malais. A l'époque, beaucoup de personnes avaient interprété la chose comme si Lady Di était tombée amoureuse de E.T. ! Pourtant, il n'y avait pas beaucoup de personnes qui connaissaient le roman original, et à chaque fois que je devais parler de l'histoire du film, je devais systématiquement montrer sur une carte où se trouvait la Malaisie !

Vous avez tourné* Le Corsaire noir *et vous avez enchaîné avec la série télé* Sandokan*, aux personnages et au cadre quasiment identiques. À part les récits de Salgari, vous auriez aimé adapter d'autres romans picaresques comme* Don Quichotte *ou même* Le Capitaine Fracasse *? Deux œuvres qui sont assez proches de votre univers...
Et comment ! J'aurais adoré même ! Ce sont toutes les deux des perles de la littérature picaresque. Les aventures de héros hors normes m'ont toujours passionnées. J'avais beaucoup aimé l'adaptation du *Capitaine Fracasse* avec Jean Marais et Louis De Funès. Quand j'ai fait **Le Corsaire noir** et ***Sandokan***, je voulais vraiment faire autre chose que du western ou du polar. Illustrer les aventures de Sandokan m'a fait un très grand bien.

Sinon, parlons d'un film un peu étrange dans votre filmographie,* Le Diable dans la tête*, avec Maurice Ronet et Micheline Presle. C'était la première et dernière fois que vous vous êtes essayé au giallo...
J'avais envie d'une nouvelle expérience. Les giallos de Dario Argento étaient très populaires à cette époque, et j'ai décidé de m'y coller. Seulement, je voulais aller à contre-courant de ce qui se faisait. Je ne voulais pas de meurtres sanglants à l'arme blanche ou des appels anonymes la nuit, avec une voix rauque au bout du fil. Je trouve ça ridicule. En plus, l'Italie produisait à tour de bras des ersatz de Dario Argento. Le film n'est qu'une simple enquête policière, il n'y a rien d'autre ! C'est un giallo « light ». Ronet était très bien dedans. Il me disait sans cesse que je lui rappelais René Clément dans ma façon de tourner. Quel compliment !

Georges Rivière, Michel Lemoine, Michel Constantin, Maurice Ronet, Micheline Presle, Philippe Leroy-Beaulieu... Vous aimez beaucoup tourner avec des acteurs français ?
J'adore ! Ce sont tous d'excellents acteurs, ils étaient surtout mes amis avant d'être acteurs. J'avais beaucoup sympathisé avec Georges Rivière à mes débuts, puis avec ceux que vous venez de me citer. J'adorais Micheline Presle ! C'était une femme qui avait tant de classe. C'est très rare de rencontrer une telle personne qui vous charme le temps d'un regard. C'était la grande qualité de Micheline.

Vous aimez les films de Dario Argento ?
Oui, un peu. C'est un vrai auteur, pas comme Bava. Lui, ce n'en est pas un ! Avant, Argento était un excellent auteur. Aujourd'hui, il n'est plus que l'ombre de lui-même.

Quel est votre film préféré dans votre filmographie ?
C'est un film que j'ai fait pour la télévision, et qui s'appelait **Ragazzi di Celluloïd** (= les enfants de celluloïd). C'était un téléfilm quasi-autobiographique, qui racontait l'histoire de deux jeunes adolescents dans une école de cinéma pendant la deuxième guerre mondiale.

Pourquoi ne tournez-vous plus aujourd'hui ?
Ah... Je vieillis. Et puis même, comment voulez-vous tourner en Italie aujourd'hui !? Avec Berlusconi qui a foutu sa merde partout ! Il n'y a plus de cinéma italien, plus de littérature, plus rien ! La privatisation à tout foutu en l'air ! Aujourd'hui, il y a une baisse culturelle et politique sans précédent. Avant on avait des gars comme DeSica, Fellini, Rosselini au cinéma et d'autres comme Alberto Moravia, Italo Calvino ou Umberto Eco pour la littérature. Aujourd'hui, qu'est-ce qu'on a !? On a Berlusconi ! J'ai demandé à pas mal de Français de nous donner Le Pen et Mégret en échange de Berlusconi, mais personne n'a voulu ! L'art, en Italie, est mort à cause de Berlusconi.

Propos recueillis par Fathi BEDDIAR et Arnaud BORDAS

1) Franco Solinas est l'auteur, entre autres, des scénarios de **Capo** et de **La Bataille d'Alger**, tous deux de Gillo Pontecorvo et d'**Etat de siège** de Costa-Gavras. Trois pamphlets politiques d'une virulence extrême, qui ont fait couler beaucoup d'encre lors de leur sortie en salles.

2) Ancienne assistante de Fellini, Lina Wertmuller est aux côtés de Liliana Cavani la dame de fer du cinéma italien. Elle est responsable, entre autres, des films **Seven Beauties** avec Giancarlo Giannini et **Camorra** avec Harvey Keitel et Francisco Rabal.

FILMOGRAPHIE

Sergio Sollima, né le 17 avril 1921 à Rome, Italie.

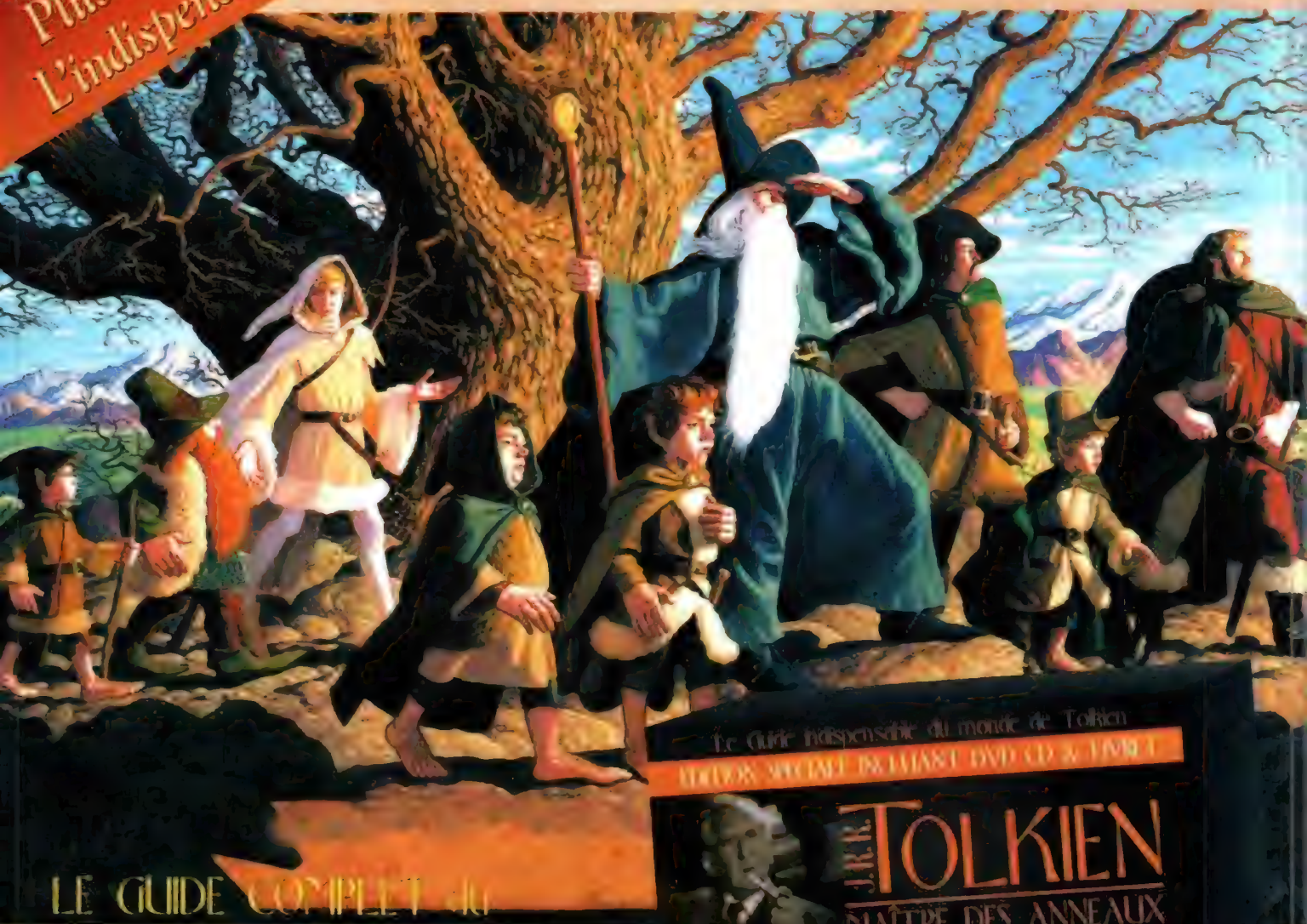
PERSIANE CHIUSE (Scénariste), 1950
TRIPOLI, BEL SUOL D'AMORE (Scénariste), 1954
RICORDATI DI NAPOLI (Scénariste), 1958
IL MONDO DEI MIRACOLI (Scénariste), 1959
I TEDDY BOYS DELLA CANZONE (Scénariste), 1960
MADRI PERICOLOSE (Scénariste), 1960
LE RETOUR DE ROBIN DES BOIS (Scénariste), 1960
LA FUREUR D'HERCULE (Scénariste), 1961
LE SECRET DE L'ÉPERVIER NOIR (Scénariste), 1961
MACISTE À LA COUR DU CHEIK (Scénariste), 1962
GOLIATH CONTRE LE GÉANT (Scénariste), 1962
L'AMORE DIFFICILE, 1962
URSUS LE REBELLE (Scénariste), 1963
LES 10 GLADIATEURS (Scénariste), 1963
IL TRIONFO DEI DIECI GLADIATORI (Scénariste), 1964
SPARTACUS ET LES 10 GLADIATEURS (Scénariste), 1964
AGENT 3S3: PASSEPORT POUR L'ENFER, 1965
AGENT 3S3: MASSACRE AU SOLEIL, 1966
REQUIEM POUR UN AGENT SECRET, 1967
COLORADO, 1967
IL ÉTAIT UNE FOIS EN ARIZONA (ou **LE DERNIER FACE À FACE**), 1967
SALUDOS HOMBRE, 1968
LA CITÉ DE LA VIOLENCE, 1970
LE DIABLE DANS LA TÊTE, 1972
LA POURSUITE IMPLACABLE (ou **REVOLVER**), 1973
LE CORSAIRE NOIR, 1976
SANDOKAN (Série TV), 1976
LA TIGRE E ANCORA VIVA : SANDOKAN ALLA RISCOSSA!, 1977
UOMO CONTRO UOMO (TV), 1987
PASSI D'AMORE, 1989
ADIEU MON FILS (TV), 1991
BERLIN 1939, 1994
IL FIGLIO DI SANDOKAN (Série TV), 1998

Plus de 10 000 ex. vendus
L'indispensable guide de Tolkien

eagle vision

UNIVERSAL

Bienvenue dans le Monde des Anneaux



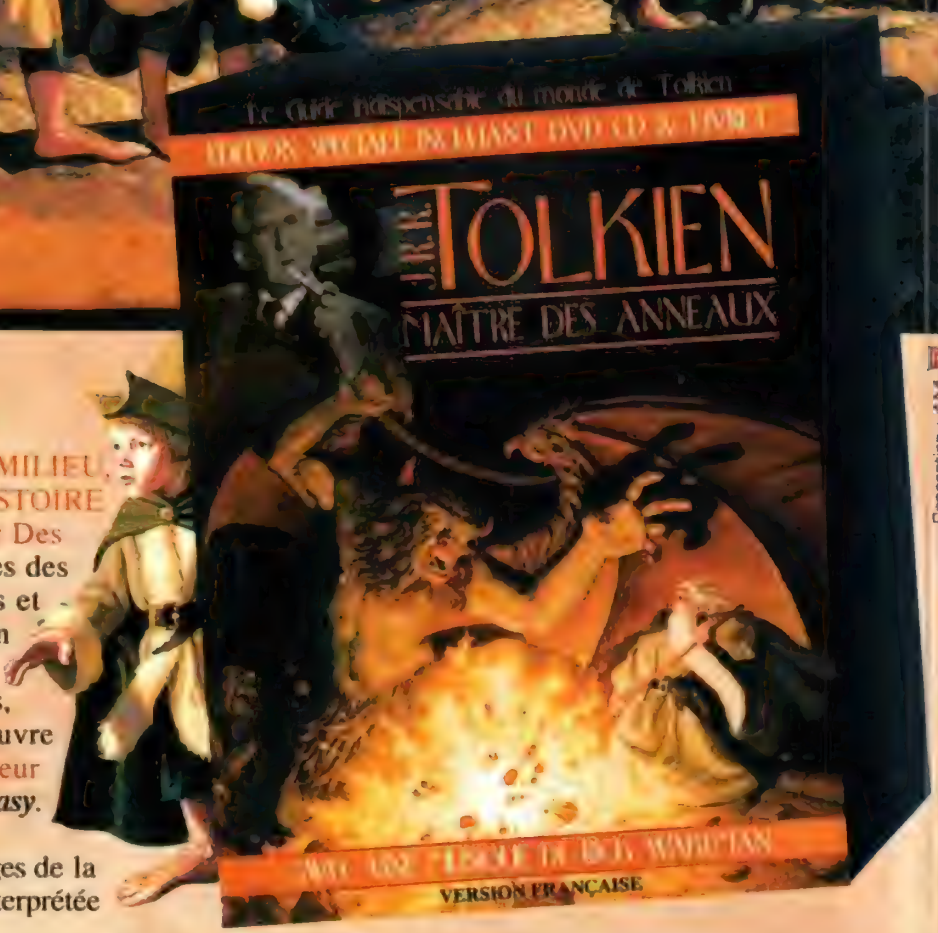
LE GUIDE COMPLET du Seigneur des Anneaux

Un DVD ludique et pédagogique.

LA GEOGRAPHIE DE LA TERRE DU MILIEU, en images 3D et en animation digitale. L'HISTOIRE COMPLETE et les sources du Seigneur Des Anneaux richement illustrées de gravures des frères Hildebrant, de séquences filmées et d'animation. Des interviews de J.R.R. Tolkien qui lit des passages de Bilbo le Hobbit. Les commentaires d'éminents spécialistes, d'artistes, de musiciens sur la vie et l'œuvre de Tolkien et la place unique du Seigneur des Anneaux dans la littérature d'*héroic fantasy*.

Plus :

en CD, une balade musicale dans les paysages de la **Terre du Milieu** imaginée, composée et interprétée par Rick Wakeman.



Présenté et sous-titré en français.

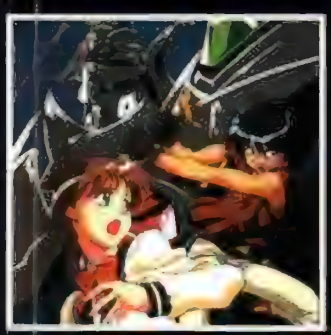
PLUS DE DEUX HEURES DE PROGRAMME

DVD VIDEO

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

SPIDVD !



sommaire

#67 DVD
L'événement du mois, c'est le retour en force des vampires (**Dracula**, **Le Cauchemar de Dracula**, **Vampires 2**) ! Ce n'est pas pour ça qu'il faut oublier que le père Clint nous sort quatre films ou encore qu'Argento et Romero sont disponibles chez nos amis anglais...

#80 TÉLÉ MANIAC
Spielberg revient à la télé pour une mini-série de S-F intitulée ***Taken***. À peu près toutes ses obsessions se croisent sous les caméras de Robert Harmon, Tobe Hooper ou encore Félix Enriquez Alcala, réalisateur d'un Steven Seagal... Steven Seagal ? Yannick, au rapport !

#81 ANIME NATION
Après s'être cogné la tête en quittant son lit, avoir renversé son café bouillant et s'être coupé trois fois en se rasant, Bertrand Rougier en est arrivé à cette conclusion : ce mois-ci, il parlera d'**Escaflowne**. Logique !

#82 PLAYMAD
Super Mario Sunshine et **Ratchet et Clank** constituent une bonne occasion pour que notre Rafik vous ponde une ode aux jeux de plates-formes.

#83 TOP GOODIES
Bon, c'est la veille de Noël et vous n'avez encore rien acheté pour votre petite sœur ? No problemo les cocos, Numa vous fait un petit topo : dans son viseur, cinq des meilleurs figurines disponibles sur le marché.

#84 MÉLOMAD
Cédric dissertait sur la BO d'**Harry Potter 2**, Rafik débarqua et nos deux compères pétèrent joyeusement un cable sur LE morceau de bravoure de l'année : la BO des **Deux tours** !

#85 SANG D'ENCRE
Stéphane vous parle de cul, Cédric, de l'Inquisition, et Arnaud, de super-héros. De là à dire qu'à Mad, on est une bande de bourrins mystiques, paillards et cultivés, il n'y a qu'un pas que nous franchissons allègrement.

MONSTRES UNIVERSELS

(COLLECTION UNIVERSAL MONSTERS + COLLECTION HAMMER)

CE N'EST RIEN MOINS QU'UN VOYAGE DANS LE TEMPS QUE NOUS PROPOSENT WARNER (QUI DISTRIBUE ICI CERTAINS HAMMER) ET UNIVERSAL CE MOIS-CI, NOUS INVITANT À REMONTER À UNE ÉPOQUE OÙ LE CINÉMA DE GENRE, PLUS PRÉCISÉMENT LE CINÉMA D'HORREUR, POUVAIT ASSURER LA PÉRENNITÉ D'UN STUDIO. COMPTE-RENDU SUR L'ÉVÉNEMENT FANTASTICO-DÉVÉDÉPHILE DE CETTE FIN D'ANNÉE.

S'il est difficile de trouver plus emblématique pour l'Universal des années 30, il est carrément impossible d'associer la Hammer à un autre genre que le cinéma d'épouvante (pourtant, durant la première moitié de son existence, la Hammer produisait tout sauf ça). Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, dans un cas comme dans l'autre, les films sont autant associés à leur metteur en scène qu'au studio en question. On trouve une véritable cohérence à travers les 8 films Universal. D'une part, dans la façon d'assimiler les monstres à des figures aussi effroyables que profondément tragiques. D'autre part, d'un point de vue esthétique, et ce malgré les différents réalisateurs. C'est pourtant bien la mise en scène qui fait la différence car force est de constater que les films de James Whale ou de Jack Arnold (grands cinéastes du film de monstres) vieillissent incroyablement mieux que **La Momie** de Karl Freund (brillant chef op' créant des images formidablement évocatrices mais bien incapable de structurer un récit trépidant), ni même le trop théâtral **Dracula** de Tod Browning. En produisant quelques séquelles de trop qui jouent à fond le côté « toujours plus », en multipliant le nombre de monstres dans un film (**Frankenstein Meets the Wolfman** jusqu'aux grandguignolesques **House of Frankenstein/House of Dracula**), la Universal perd le monopole du genre et c'est donc vers la Hammer qu'il va falloir se tourner pour trouver du neuf dans le film de monstre. Ici, **Frankenstein s'est échappé** présente le Baron comme le véritable monstre de l'histoire, **La Malédiction des Pharaons** nous sort une momie qui venge ses traditions bafouées en exterminant les profanateurs colonialistes et **Le Cauchemar de Dracula**, bien que trahissant totalement le roman de Bram Stoker, imprime dans le personnage du vampire un mélange d'effroi et de fascination mieux qu'aucune autre adaptation. Ce n'est pas tant au niveau thématique que la scission avec la période Universal se fait, mais au niveau esthétique. Place à l'Angleterre victorienne, mais surtout place à la couleur, aux couleurs plutôt, très saturées et utilisées à des fins expressionnistes. Bien que le **Dracula** de Fisher ait perdu de son pouvoir terrifiant, on imagine bien le choc qu'a pu engendrer le film à sa sortie en 1958, immédiatement classé X. Les sceptiques pourront se faire une idée en visionnant la version de Browning avant celle de la Hammer : impayable ! Terence Fisher montre, avec ces trois films, la voie que suivra la Hammer pendant une dizaine d'années avant de sombrer dans l'excès, pour le meilleur parfois, mais souvent pour le pire avant d'échouer à s'imposer dans une période « post-**Exorciste** ».

Si Universal n'a malheureusement pas totalement relifté ses classiques pour qu'ils apparaissent comme au premier jour, l'importance et la portée de ces films ne leur a pas échappé. Chacun des titres se voit accompagné d'au moins un documentaire et un commentaire audio, explorant la genèse parfois tumultueuse de ces films, aussi bien que leurs enjeux artistiques et esthétiques. La participation de figures majeures du cinéma fantastique d'aujourd'hui (Clive Barker, Joe Dante, Rick Baker...) permet de mesurer l'influence indirecte de ces films, près de 75 ans plus tard. Un quasi sans faute, même si on peut hélas déplorer la disparition de certains bonus durant le transfert en zone 2 (1). La tendance s'inverse sur les films de la Hammer, dépourvues de suppléments dignes de ce nom (une bande-annonce, quelques notes de production et l'addition) mais proposés dans de très belles copies (les couleurs sur **Frankenstein s'est**

échappé et **Le Cauchemar de Dracula** sont à tomber par terre). Un point rageant cependant : alors que l'on se réjouissait enfin de posséder des copies intégrales et resplendissantes de ces chefs d'œuvre, Warner a décidé de nous offrir une variation sur le thème du pan and scan. En effet, les films ont été transférés en 1.77 (16/9 oblige) et le haut et le bas de l'image ont été raccourcis au passage. Certes, ce n'est vraiment gênant que sur quelques plans, mais à l'heure du numérique, un tel bond en arrière constitue une sérieuse faute de goût, surtout si l'on considère le DVD comme un véritable support cinéphilique digne de ce nom.

Manuel COLOMBIER

(1) Comme bien d'autres films au début du parlant, **Dracula** a été tourné « deux fois », l'équipe de Browning occupant les plateau de jour alors que la version espagnole était tournée de nuit (le cast et l'équipe espagnole utilisant les mêmes décors). Cette version, malgré le remplacement de Lugosi par un acteur un rien lourdaud, est étonnamment bien mieux rythmée et découpée que celle de Browning et figure sur l'édition zone 1.

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : UNIVERSAL & WARNER. TRANSFERT : 1.33 (4/3) ET 1.77 (16/9). SON 1.0 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE - PHOTOS DE PRODUCTION - BANDES ANNONCES (SUR LES UNIVERSAL MONSTERS) NOTES DE PRODUCTION - BANDES ANNONCES (SUR LES HAMMER).

SPIDER-MAN

DE SAM RAIMI

Spider-Man est devenu un tel phénomène populaire que son édition DVD s'est déclinée sous quatre formes différentes, passant du disque simple au gros coffret ultra-collector, ultra-cher, bourré de gadgets divers et variés. Ce qui nous intéresse ici, c'est la version disponible en deux disques, celle qui comporte le plus de suppléments concernant le film et son sujet directement. Ceux qui s'attendent à une véritable introspection du film en seront pour leurs frais. Énorme succès populaire oblige, **Spider-Man** génère une édition à la portée de tous, du néophyte en comics au collectionneur compulsif. C'est son grand défaut puisqu'en fait, l'intérêt des suppléments est tributaire de la qualité du film, et encore... La quantité prime clairement sur la qualité. Ainsi, le commentaire audio de Sam Raimi, habituellement généreux en la matière, s'avère carrément décevant puisqu'on apprendra rien de ses intentions cinématographiques. La featurette le concernant n'est pas plus informative, si ce n'est qu'on retrouve avec plaisir la gouaille amusante du cinéaste d'**Evil Dead**, qui s'amuse à jouer au réalisateur tyrannique. Un bêtisier grimaçant et des interviews promo se succèdent jusqu'au morceau de choix principal, l'audition de Tobey Maguire. Muscles saillants, l'acteur a dû tourner ce petit bout de baston à la Bruce Lee pour convaincre la Columbia de ses qualités physiques. Son alter-ego arachnéen est également représenté lors d'une dizaine de secondes dans un autre test conçu par Sony ImageWorks, celui qui convaincra la même major que le passage sur grand écran est parfaitement concevable. Bref, rien de bien reluisant et autant dire que la partie comics s'en tire un peu mieux par un documentaire mettant notamment en scène Stan Lee et surtout, surtout, un historique des moments les plus forts sur 40 ans du comics. Si les différentes facettes du personnage ressortent bien à travers cette édition, on comprendra bien que celui qui a permis son passage sur grand écran n'est pas représenté à sa juste valeur. On nous parle déjà d'une future édition spéciale plus fournie, avec scènes coupées et compagnie. Peut-être que celle-ci n'oubliera pas de préciser que le seul et véritable maître à bord de ce chef d'œuvre est bel et bien Sam Raimi !

Stephane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO ET ÉCRIT - FEATURETTES - BÊTISIER - HISTORIQUE COMICS - BANDES ANNONCES ET TV SPOTS - BOUTS D'ESSAIS - DOCUMENTAIRE - INTERVIEWS.

Un peu plus près des étoiles

(STAR TREK 2 : LA COLÈRE DE KAHN + NEXT GENERATION SAISON 5)

C'est décidément la panacée, la jouissance ultime, le cadeau rêvé, bref une apocalypse de joie et de transcendance métaphysique pour tous les fans de **Star Trek** !! Après une incroyable édition collector du premier film de la saga, voilà que Paramount, qui continue, avec un incroyable respect, de sortir chaque mois les différentes saisons de *Next Generation* (ce mois-ci, la saison 5 : impériale !), édite en France (qui l'eût cru ?) l'édition collector de **Star Trek 2 : La Colère de Khan**. Une édition encore une fois fantastique, puisque approuvée par son réalisateur (Nicholas Meyer, bon d'accord...), qui contient deux commentaires audio, des interviews originales et une pléthore de bonus consacrés aux SPFX, au tournage et à l'univers **Star Trek** en général. Mais le top du top, c'est qu'une nouvelle fois, ce **Star Trek** bénéficie d'un monstrueux transfert, d'effets spéciaux retravaillés, d'une bande-son 5.1 et du montage voulu par Meyer.

Une occasion incontournable de revivre la vengeance de Khan, personnage ultra charismatique, directement issu d'un vieil épisode de la première série, et surtout d'apprécier la révolution graphique que représente ce film, dans lequel les pyjamas moulants ont été définitivement bannis ! En attendant l'édition en France des autres suites, mais surtout de *Deep Space 9* (déjà prévu en zone 1), je n'aurai qu'une chose à dire à Paramount : Live Long and Prosper !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERTS 2.35 (16/9) ET 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO ET ÉCRIT - FEATURETTES - INTERVIEWS - STORYBOARDS - BANDE ANNONCE (SUR STAR TREK 2) FEATURETTES (SUR LA SAISON 5).

Le sens des images

(ALI + PANIC ROOM)

Du côté gauche du ring, David Fincher, jeune coqueluche d'Hollywood en panne d'idées, qui s'essaie à une mise en scène auto satisfaite mais versatile. Expérimentations vaines qui se contentent de penser la caméra comme « point de vue sans centre de gravité », sans point d'ancrage, virevoltant pour virevolter, comme décalée du film, de son sujet et de ses personnages, ici limités à une fonction figurative. Le propos de **Panic Room** n'est rien d'autre que la fierté d'une caméra se mettant en scène elle-même, en une virtuosité finalement dangereuse, qui l'assoit comme objet de fantasme voyeuriste, sans pour autant en stigmatiser les dérives. De l'autre côté

Chacun pas chez soi

(NOUS AVONS GAGNÉ CE SOIR + LE

Pour trouver des grands classique français en DVD, autant se tourner vers le marché américain, qui livre un travail phénoménal de restauration du patrimoine européen. Pour faire bonne mesure, la France, boudant joyeusement sa propre histoire, continue vaillamment à défendre le plus grand cinéma américain... que l'Amérique ignore avec superbe ! C'est ainsi que la collection des Cahiers du Cinéma s'étoffe de deux titres indispensables, tout d'abord **Nous avons gagné ce soir** de Robert Wise, modèle définitif du film noir couillu, où l'espace d'un match de boxe furieux (73 mn pile poil !) se mettent en place les flashes back qui nous permettront de mesurer le véritable enjeu du combat. Révolutionnant structure et forme, le film de Wise a donné tout à la fois naissance à **Raging Bull**,

du ring, Michael Mann, vieux baroudeur de l'image, qui questionne toujours sa mise en scène à l'aune des enjeux psychologiques de son sujet. Expérimentations cette fois complexes, audacieuses, déstructurant les règles normatives du cinéma, mais légitimées, puisque tributaire d'une réflexion sur l'intimité de son sujet. Dans **Ali**, tout est une question de point de vue, de choc des subjectivités, et ce dans un seul but : comprendre l'impalpable, symboliser les sentiments, capter en live, de l'intérieur, la complexité des émotions. Malgré l'ampleur de ses sujets, Mann est peut-être un des plus grands cinéastes de l'intime. De plus, une fois n'est pas coutume, c'est bel et bien lui qui remporte la mise au niveau des suppléments puisque Fincher n'a pas eu le temps, ni l'envie, de concocter une de ses fameuses « special editions » dont il a le secret. Sur les deux terrains, la victoire est donc connue d'avance...

Yannick DAHAN

DVD ZONE : ÉDITEUR : UNIVERSAL ET GCT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF) ET DTS (VO DE **PANIC ROOM**). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - DOCUMENTAIRE - INTERVIEWS (SUR **ALI**) BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES (SUR LES DEUX).

MOUCHARD)

L'Ultime razzia ou **Reservoir Dogs**, et le chef op' Raoul Coutard nous explique en quoi il donna partiellement naissance à la Nouvelle Vague. Rien que ça ! Autre paire de couilles bien agrafées, celles de Samuel Fuller expliquant sur les bonus du **Mouchard** en quoi l'œuvre oscarisée de John Ford est *« le meilleur film du monde »*, en tous les cas un exemple de courage artistique qui retourna tout Hollywood (le grand Ford accepta des conditions de tournage humiliantes et un budget néant pour livrer ce manifeste). Enfin, le grand borgne lui-même se laisse aller à la confidence, sans se douter qu'à 60 ans d'intervalle, un certain Jim Sheridan allait baser tout son cinéma sur un film comme **Le Mouchard**.

À noter qu'une édition tout aussi indispensable de **La Dame du vendredi** d'Howard Hawks aurait dû vous être également proposée, doublée d'un entretien d'une demi-heure où John Carpenter parlait de son Dieu. Hélas, des problèmes de droit à la con ont condamné cette magnifique offensive.

Rafik DJOUMI

DVD ZONE : ÉDITEUR : ÉDITIONS MONTPARNASSE. TRANSFERT 1.37 (4/3). SON 5.1 ET MONO (VOST). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - INTERVIEWS (**SUR NOUS AVONS GAGNÉ CE SOIR**) INTERVIEWS - CONFÉRENCE DE SAMUEL FULLER - ANALYSE - BANDE ANNONCE (SUR LE MOUCHARD).

SPÉCIAL « JE VEUX MON OSCAR ! »

Depuis qu'il a arrêté de lâcher des furets astronomiques et qu'il ne pratique plus le « rhino ass-fucking » de l'intérieur, Jim Carrey tente d'obtenir la statuette du meilleur acteur. Son dernier effort : **The Majestic** (Warner), dans lequel il joue un scénariste des fifties blacklisté par le gouvernement McCarthy. Après avoir perdu la mémoire, il nous refait le coup de **Martin Guerre** [illegible] trop y croire et Frank Darabont, qui n'en finit plus de nous décevoir un peu plus à chaque film, le cadre au plus simple, tout en cherchant encore l'intérêt de son sujet. Halle Berry, quant à elle, a bien fait de montrer une fois de plus son joli popotin, ça lui a permis de gagner le petit chauve, grâce à son portrait de « [illegible] mère courage complètement hystéro ». Un classique chez les membres de l'académie. Pour quel film, dites vous ? **À l'ombre de la haine** (Metropolitan), le genre de pamphlet shooté au pathos anti-raciste/anti-peine de mort que les critiques US se plaisent à encenser de temps à autre pour se convaincre de leur libéralisme..

SPÉCIAL « C'EST PAS COMME ÇA QUE JE VAIS AVOIR L'OSCAR, MOI... »

Attention messieurs dames, deux monuments du psychotronique-mou-de-la-caméra s'offrent à vous. À ma gauche : **Niki Larson** (Metropolitan) de Wong Jing, qui nous fait un remake tendance crétin-des-îles de **Piège en haute mer** (!!!) avec un Jackie Chan en tombeur de ces dames. Fallait le faire et c'est fait... Copie nickel ceci étant dit. À ma droite, **Le Repaire du ver blanc** (Opening) de Ken Russell, réalisateur des **Diables** dans une autre vie. On y retrouve un Hugh Grant témoin de rites païens au zedisme ultra-réjouissant mais quelque peu hors propos face au sérieux affiché de l'affaire. N'empêche, c'est autre chose que **4 mariages et 1 enterrement** ça, madame ! On se finit sur une édition simple de **Miracle sur la 8ème rue** (Universal) une nunucherie pour grand-mères que son Spielberg de producteur aurait pu réaliser, s'il n'avait pas judicieusement préféré faire **Empire du soleil**.

LA SÉLECTION RAPIDO DU PÈRE BUSTILLO (SPÉCIAL "DANS TES RÊVES L'OSCAR !")

On a un peu tendance à l'oublier, mais DeCoteau n'est pas le seul maître de la série Z américaine. Avec plus de 73 films à son actif en 30 ans de carrière, Fred Olen Ray est son challenger le plus valable. Et quand on sait que plus le temps passe et plus ses films sont de très bonne qualité, il est logique de se dire qu'il ne devrait pas tarder à le dépasser en notoriété. Pour preuve, son dernier film en date, sorti à la location en France (**Sideshow**, voir Mad 137) était un petit chef-d'œuvre sombre et délirant nous entraînant dans les entrailles d'une fête foraine peuplée de créatures de cauchemars. **Snakes** (alias **Venomous** chroniqué dans les notules du Mad 140) vient confirmer cette très bonne impression. Partant d'un schéma classique (un bled paumé dans le désert est envahi par des serpents génétiquement modifiés par l'armée), écrit par Dan Golden (réalisateur de **Burial of the Rats** et acteur à ses heures), Fred Olen Ray nous livre un film vraiment inquiétant, magnifiquement photographié, réalisé avec élégance et dominé par un Treat Williams au charisme imparable. Du tout bon, qui prouve une fois de plus qu'Olen Ray est un cador du bis de haute tenue.

Le malaise japonais
(RING 2 + AUDITION)

L'actualité japonaise en DVD nous fournit l'occasion de revenir sur deux malentendus. D'abord, le cas Takashi Miike. Sous couvert de tracer une étude sociale plutôt lourdingue, Miike construit (?) son film uniquement dans le but foireux d'asséner à son spectateur une scène finale prétendument choquante (à sa décharge, je reconnais que ma grand-tante Marguerite, 90 ans, en a souillé son divan en velours côtelé). D'où ce commentaire audio révélateur, qui se borne à la dernière demi-heure du film (la scène de torture donc), prouvant s'il en était besoin, qu'**Audition** n'est finalement qu'un pauvre petit film tout mal foutu, entièrement « justifié » par la démarche de rebelle auteurisant que son réalisateur tente de nous imposer. **Audition**, ou l'art de duper le péquin moyen en lui vendant un Z pourri déguisé en film d'art et d'essai.

Pour ce qui est de **Ring 2**, on se trouve en présence d'une suite plus explicite, plus foisonnante, mais peut-être aussi moins effrayante que l'originale. Néanmoins, à la vision de cette séquelle plutôt soignée, on comprend de moins en moins la réputation de **Scream** japonais que se traîne la saga d'Hideo Nakata, le but du réalisateur n'étant visiblement pas de livrer un produit référentiel et branché à destination de son jeune public, mais plutôt de créer un film fantastique qui serve de pont entre les peurs ancestrales de son pays et les angoisses du Japon moderne. Après, si vous cherchez clairement à passer une soirée pétocharde, on vous recommandera sans problème ce **Ring 2** plutôt que l'autre naveton du père Miike.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE RING 2) ET 2.0 (VO ET VF DE AUDITION). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO DE LA SÉQUENCE FINALE (SUR AUDITION) INTERVIEWS - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX).

DOOMSDAYER
DE MICHAEL JOHN SARNA

Big Jim Logan (Joe *Tarzan* Lara) est un agent hors pair spécialisé dans l'anti-terrorisme (un hobby très à la mode en ce moment). Le jour où plusieurs batteries d'ogives sont dérobées en Bosnie (ahlala, les pays de l'Est, tous des voleurs, vous inquiétez pas les gars, Sarkozy arrive...), c'est tout naturellement que ses patrons font appel à lui. L'air con et la bouche en cul de poule, GI Joe Logan enfile son treillis moule-bite et part à la recherche des missiles aux quatre coins du globe. Du dépaysement (un hangar, un champ de patates, une arrière-cour de favelas), des stars qui s'emmerdent (Udo Kier roule des yeux pendant tout le film, Brigitte Nielsen semble avoir été congelée dans les eighties, tant son look n'a pas évolué depuis les années Stallone) et de l'action (une voiture explose), un cocktail qui nous permet d'affirmer qu'Action Man Logan n'est pas le plus grand des héros. Mais l'amateur vicelard de « PM movies » devrait être aux anges. La preuve, le rédac-chef' adore ce film.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2000. RÉAL. : MICHAEL JOHN SARNA. INT. : JOE LARA, UDO KIER, BRIGITTE NIELSEN, JANUARY ISAAC... TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF UNIQUEMENT). SUPPLÉMENT : BANDE-ANNONCE. DIST. : IMATIM.

SCARED DE KEITH WALLEY

Ça faisait un petit moment que l'on n'avait pas vu un slasher à la location, pas depuis le **Final Scream** de DeCoteau (février 2002, Mad 139) et le gentiment nul **Paranoïd** (juin 2002, Mad 143). Ça commence très fort dans **Scared** : seule dans sa cuisine, une jeune actrice en herbe est persécutée au téléphone par un dangereux maniaque planqué dans la maison. Un plan éculé, autant redevable au stressant **Terreur sur la ligne** de Fred Walton qu'à **Scream**. Ayant honteusement édulcoré le genre en le vidant de toute sa substantifique moelle (le gore, l'inventivité des meurtres) pour la compenser par une ironie et un bavardage cynique directement hérités des années Tarantino, **Scream** a depuis redéfini les codes du slasher-movie. Une nouvelle ligne de conduite que **Scared** s'efforce de suivre avec son histoire maintes fois rabâchée, se déroulant sur le tournage d'un film d'horreur.
Tout ça donne envie de revoir **Massacre au camp d'été**, un bien joli film déviant, morbide et furieusement gore. Comme devraient l'être tous les slashers finalement.

Alexandre « Slasher-Man » BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2001. RÉAL. : KEITH WALLEY. INT. : LUCIANO SABER, KATE NORBY, COREY ALMEIDA, DOUG COLE, RAQUEL BALDWIN... FORMAT 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). DIST. : PARAMOUNT. DISPONIBLE EN VHS ET DVD.

DARKNIGHT
DE TERRY MARCEL

Après avoir croupi en prison pendant des années, Ivanhoé (Ben Pullen, déjà dans le **Prince Vaillant** d'Anthony Hickox) s'évade d'une façon spectaculaire (il assomme un mec en fait) et rejoint son Angleterre natale dans l'espoir de virer à coups de pompes dans le cul le félon prince John et de remettre le bon vieux roi Richard sur le trône.
Pilote d'une série télé oscillant entre *Conan* et *Hercules*, **Darknight** remplit le cahier des charges imputé par ce genre de productions : monstres de synthèse bien nazes, sorciers de seconde zone avec trois mots de latin à leur vocabulaire, duels paraplégiques et effets très « spéciaux ».
L'humour involontaire de **Darknight** le rapproche alors de *La Cape et l'épée*, la flamboyante et déconnante épopée médiévale des Robins des bois. Mais bon, votre petit frère de 8 ans et Cédric Delelée devraient y trouver leur compte.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2001. RÉAL. : TERRY MARCEL. INT. : BEN PULLEN, CAMERON RHODES, PETER O' FARELL, CHARLOTTE COMER... TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIES - BANDE-ANNONCE. DIST. : IMATIM. DISPONIBLE EN VHS ET DVD.

L'héritier de la violence
(À TOUTE ÉPREUVE + STRAW DOGS)

John Woo a beau citer systématiquement Melville comme modèle fondateur de son cinéma (et c'est en partie évident en termes d'élégance formelle), Sam Peckinpah, l'enragé, le barbare, l'iconoclaste à la verve ultraviolente, reste néanmoins le prisme à travers lequel tout le langage cinématographique du cinéma d'action des 20 dernières années s'est construit. Il est donc fascinant de voir que, le même mois, sortent deux fleurons d'ultraviolence chorégraphiée, dans des éditions prestigieuses : **À toute épreuve**, sorte d'apothéose du style John Woo, et **Straw Dogs** (**Les Chiens de paille** en vf), un Peckinpah moins grandiloquent que d'autres, mais à la violence autant psychologique, verbale que physique. Deux œuvres a priori antinomiques, mais qui caractérisent assez bien les intentions de chaque auteur.

Si, en termes de chorégraphie, il eût été plus intéressant de comparer **À toute épreuve** à **Osterman week-end**, ce dernier distillant des scènes d'action conçues en crescendo, où la notion de ralenti dans le traitement de la violence s'avère presque pionnière, **Straw Dogs** révèle néanmoins les divergences fondamentales entre deux cinéastes au goût prononcé pour la violence symbolique et l'allégorie sociale. Peckinpah fut sans aucun doute le premier à construire sa chorégraphie de la violence comme une contestation sociale. Violence d'un propos iconoclaste (qui vilipende les raccourcis historiques, idéologiques et médiatiques) à travers une imagerie sale, glauque, barbare chez Peckinpah, contre violence mythifiée, élégante, belle chez Woo, car toujours soumise à des utopies théologiques (sacrifices, rédemption, etc.). Politique contre religion (ce qui n'empêche pas Woo de contester ça et là la rétrocession de HK à la Chine populaire), à travers une violence toujours libératrice, qui signe le véritable point commun de ces deux auteurs : leur déterminisme idéologique.

En termes de DVD, notons que celui de **Straw Dogs**, est quasiment définitif (voir les bonus) quand **À toute épreuve** se pose sans ambages comme une des meilleures copies du film, agrémentée en outre d'intéressants bonus comme un long making-of où la parole est enfin laissée à John Woo, David Wu, Terence Chang et Philip Kwok.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 ET MONO (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE - INTERVIEWS - MONTAGE ALTERNATIF DE LA SÉQUENCE D'OUVERTURE - BANDE ANNONCE - GALERIE PHOTOS - FILMOGRAPHIES.

DVD ZONE 1 (US) : ÉDITEUR : FREMANTLE MEDIA. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO NON ST). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES - INTERVIEWS - SCORE ISOLÉ - GALERIE PHOTOS ET POSTERS - **STRAW DOGS** ET LA CENSURE - FILMOGRAPHIES - CRITIQUES - BANDES ANNONCES, SPOTS TV ET RADIO.

Dr Gotham
THE LEGEND COLLECTOR

>> La nouvelle boutique de référence des collectionneurs

Retrouvez vos héros préférés
(Star Wars, Spiderman, Le Seigneur des Anneaux, les personnages de SF, BD, Manga, horreur, les stars du rock...)
+ 3000 réf. sur 2 niveaux
Arrivage hebdo de nouveautés.

Professionnels, contactez-nous ! 01 41 11 56 10

Boutique Dr Gotham
12 bis, avenue de Clichy - 75018 Paris

Tél. : 01 42 94 24 78
Métro : Place de Clichy
Parking public payant à 5 mn : rue Forest

Horaires d'ouverture :
Le lundi de 14h00 à 19h30
Du mardi au vendredi de 11h00 à 19h30
Le samedi de 10h00 à 19h30

J.R.R. TOLKIEN : MAÎTRE DES ANNEAUX

Privé du documentaire du National Geographic qui devait conclure l'édition prestige de **La Communauté de l'anneau**, le public dévédéphile français qui souhaiterait en savoir un peu plus sur le Pr. Tolkien est prié d'aller jeter un œil sur ce titre paru l'été dernier. Parsemé d'archives filmiques et de photos d'époque, le documentaire analyse patiemment la biographie du fameux linguiste pour tenter d'y débusquer les thèmes et obsessions qui ont fait germer la Terre du Milieu, avant que Tolkien lui-même ne se fende d'une lecture d'extraits de *Bilbon le Hobbit*. Dans la seconde partie, des interventions variables, allant de la critique littéraire aux très sérieux membres de la Tolkien Society, s'interrogent sur l'universalité et la persistance de cette œuvre, interventions tour à tour académiques, gonflées, curieuses, scandaleuses, inattendues, pertinentes. En annexe, Rick Wakeman, ex-clavier de Yes, a compilé sur CD certaines de ses ballades de l'album « Heritage Suite » en les faisant coïncider à sa vision musicale toute personnelle de la Terre du Milieu.

Rafik DJOUMI

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : EAGLE VISION. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS : CARTE ANIMÉE DE LA TERRE DU MILIEU - LIVRET D'ILLUSTRATIONS DES FRÈRES HILDEBRANDT - CD DE RICK WAKEMAN.

TOP SECRET

DE JIM ABRAHAMS, DAVID ET JERRY ZUCKER

Le chef d'œuvre atomique des ZAZ a enfin le droit à son édition de chevet ! Bide public à l'époque de sa sortie pour cause d'humour absurde poussé à l'extrême (des humains qui chient sur une statue de pigeon !?!?), **Top Secret** fait tourner le film d'espionnage en bourrique et reste la référence absolue en termes de parodie cinématographique, la plupart des gags jouant ainsi avec les normes principales du cinéma. De plus, on y croise des scientifiques gâteux, des nazis cons et des résistants amateurs de toutouches sur la plage... On aurait donc tort de s'en priver !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO) ET 1.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES ALTERNATIVES - STORYBOARDS - BANDE ANNONCE.

Alliance transatlantique (IMPORT FNAC)

(ZOMBIE + TWO EVIL EYES + TRAUMA)

La ghettoïsation des genres a parfois du bon. Dans les années 70, deux cinéastes tels que Romero et Argento pouvaient se reconnaître par-delà les océans comme les artisans d'une même cause, alors que leurs préoccupations n'avaient pratiquement rien en commun ; d'un côté, le social-prophète américain, guidé par sa raison politique, et de l'autre l'individualiste latin, obsédé par les passions humaines destructrices. Il est indéniable que **Dawn of the Dead**, l'Apocalypse selon St Romero, s'est vu considérablement enrichi par la vision décalée que lui insuffla le producteur Dario, en le faisant repasser sur le banc de montage (image et son) pour sa sortie européenne. **Dawn of the Dead** était une fable satirique sur la société de consommation, son homologue **Zombie** a les allures d'un testament définitif sur l'humanité. À la lumière d'une telle réussite, on ne pouvait que prier pour une nouvelle fusion des deux artistes. Malheureusement, l'expérience **Deux yeux maléfiques** (qui sentait déjà l'ail lorsque Carpenter et Craven posèrent un lapin) se révéla une cohabitation polie entre un Romero déjà sur le déclin, et un Argento louchant avec insistance vers une retenue et une propreté typiquement anglo-saxonnes. Non seulement la fusion tant attendue nous fut refusée, mais elle mit en évidence l'idée que, loin de leur base militante, ces chantres de la contre-culture devenaient soudain les fossoyeurs de ce qu'ils avaient eux-mêmes initiés, ce que confirmera plus tard **Trauma**, thriller anglo-saxon au formol, qui semble avoir été conçu sur le cadavre du grand Dario par un clone indigne et amnésique. Les beaux restes de ces deux dernières expériences s'appelaient Tom Savini et Pino Donnagio, derniers serviteurs à vouloir croire encore et toujours aux fastes de leurs maîtres de l'horreur.

Rafik DJOUMI

DVD ZONE 2 **ZOMBIE**. ÉDITEUR : OPENING. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE **DOCUMENT OF THE DEAD** - ANALYSE DES SFX, DU MONTAGE ET DU FILM - BANDE ANNONCE.

DVD ZONE 2 UK **TWO EVIL EYES**. ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO NON ST). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : DOCUMENTAIRE - GALERIE PHOTOS - BIOGRAPHIES - FILMOGRAPHIES.

RÉGION ALL **TRAUMA**. ÉDITEUR : TARTAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO NON ST). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : INTERVIEW D'ASIA ARGENTO - TEXTE DE RICHARD STANLEY - GALERIE PHOTOS - BANDES ANNONCES.

VAMPIRES 2

DE TOMMY LEE WALLACE

Quand il ne chante pas du rock pour minets, Jon Bon Jovi fait l'acteur. Remarqué dans quelques mélos et autres séries télé à succès (*Ally McBeal*), c'est dans **U-571** (le très bon film de sous-marin de Jonathan Mostow) que le Californien fait réellement ses premières armes devant la caméra. Une apparition remarquée, qui lui permet aujourd'hui de squatter le haut de l'affiche dans une production très attendue : la suite du **Vampires** de John Carpenter.

Directement tourné pour le marché de la vidéo, **Vampires 2 : Los Muertos** (rebaptisé **Adieu vampires** en France) n'est pas la suite directe du western crépusculaire de Big John (on assistera donc pas à la traque de Montoya et de Katrina, les seuls vampires rescapés à la fin du film) mais s'apparente plus à un spin-off.

Bon Jovi endosse la défroque de Derek Bliss, un chasseur de vampires solitaire contraint par ses employeurs à former une nouvelle équipe de traqueurs, afin d'arrêter un maître vampire femelle ayant pris la relève de Valek dans la recherche de la croix de Bézier, le seul artefact capable de faire marcher les suceurs de sang au soleil. Une chasse qui commence bien mal pour Derek Bliss puisque son équipe (à l'instar de la première, dirigée par Jack Crow dans le film d'origine) se fera massacrer en quelques secondes par cette reine des morts-vivants à l'agilité redoutable et à l'appétit carnassier intarissable, l'obligeant par la suite à en fonder une autre dans l'urgence. La lutte pour la survie commence, avec pour unique but la sauvegarde de la race humaine...

Vampires 2 porte indéniablement le sceau de Carpenter. Associé avec sa femme Sandy King, il produit ce film, qu'il confie à son vieux pote Tommy Lee Wallace. Tommy Lee Wallace est un habitué de l'univers du maître. Il occupait le poste de monteur sur **Halloween** et a fait ses débuts de réalisateur avec **Halloween 3 : Le Sang du sorcier** (1982), un épisode qui a certes coulé la franchise pendant quelques années mais qui a été depuis réhabilité à sa juste valeur, à savoir un authentique film de trouille à tendance gerbos. Même si le bonhomme n'a jamais vraiment transformé l'essai, malgré **Vampire... vous avez dit vampire 2**(un mauvais film certes, mais rien de déshonorant ou de honteux) et ***Ça*** (la première adaptation sur petit écran d'un pavé du binoclard du Maine), le savoir aux commandes de cette séquelle rassure et s'inscrit dans la continuité logique de l'œuvre de Carpenter.

Normal donc que **Vampires 2** ressemble énormément (et c'est tant mieux) à **Vampires** : scope resplendissant, effets-spéciaux de qualité (KNB toujours présents) et anti-héros désabusé. Un personnage principal attachant et tragique, bref, authentiquement carpentérien.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 USA. 2001. RÉAL. : TOMMY LEE WALLACE. INT. : JON BON JOVI, CHRISTIAN DE LA FUENTE, NATASHA WAGNER, ARLEY JOWER... FORMAT 2.35 COMPATIBLE 16/9. SON : 5.1 (VF ET VO). SUPPLÉMENT : BANDES-ANNONCES. DIST. : GCTHV. DISPONIBLE EN VHS ET DVD.

L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE ROI

DE JOHN HUSTON

Champagne ! Authentique film d'aventures, relevant plus précisément du sous-genre du film d'exploration, **L'Homme qui voulut être roi** sort enfin en zone 2. Adapté de Rudyard Kipling, ce classique de John Huston n'a pas pris une ride, surtout dans cette magnifique copie (sur une seule face, contrairement au zone 1), et fonctionne toujours aussi bien, grâce à ce parti pris (pas si courant) de raconter une fable tragico-épique sur un ton léger et joyeux. Ce film, qui offrit à Sean Connery et Michael Caine leur plus beau rôle, fait partie de ces œuvres éminemment attachantes, qui accompagnent une vie de cinéphile sans jamais perdre de leur superbe. Un vrai bijou donc, hélas doté d'un écrin bien pauvre (zéro supplément, le making-of du zone 1, daté d'époque, ayant disparu).

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 1.0 (VO & VF). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES

Dr Gotham
THE LEGEND COLLECTOR

>> Recevez gratuitement le magazine Dr Gotham

Le magazine Dr Gotham vous présente tous les 2 mois sa sélection de nouveautés (action figures, statues, bustes, résines, collectors, imports...).

NOUVEAU
www.drgotham.com

En décembre, d'un simple clic, accédez à + de 9000 références

VPC au 01 41 11 56 20
du lundi au vendredi de 9H30 à 19H00

LA PORTE DE L'AU-DELÀ

DE STEPHEN GYLLENHAAL

Alors que l'actualité cinématographique de cette fin d'année nous comble de joie (**Minority report**, **Signes**, **Les Deux tours**, **Dragon rouge**... non, j'déconne), le marché de la vidéo contre-attaque et nous livre ce mois-ci un inédit qui ne devrait pas le rester bien longtemps. Téléfilm fleuve de plus de trois heures, **La Porte de l'au-delà** fait preuve d'une qualité rarement rencontrée à la location.

Depuis qu'il est enfant, James Van Praach (Ted Danson, impeccable) est régulièrement visité par des fantômes. Élevé dans un milieu catholique intégriste, James ne tarde pas à comprendre que ce don s'apparente plus à une malédiction et que la réfutation est l'unique solution. Mais le jour où sept enfants lui apparaissent pour lui demander d'enquêter sur leur meurtre, James n'a plus le choix et s'oblige à communiquer avec ces visions d'outre-tombe. Un voyage spirituel qui va lui permettre d'affronter ses propres démons enfouis dans son subconscient depuis son enfance.

Prenant dès les premières minutes, **La Porte de l'au-delà** vous envoûte et ne vous lâche plus jusqu'au générique final. Le film aligne les scènes d'anthologie, notamment lors des visions du héros. Comme Shyamalan avec **Sixième sens** (avec qui **La Porte de l'au-delà** entretient d'étroits rapports), le réalisateur Stephen Gyllenhaal fait entrer le surnaturel dans notre quotidien et joue sur les peurs primaires de chacun (l'obscurité, la mort, la perte de l'être aimé). Une démarche qui a certes fait ses preuves depuis longtemps (allez jeter un coup d'œil au film décrypté de ce mois-ci pour voir) mais qui est ici exploitée à son maximum. Que ce soit dans un hôpital (James y rencontre sa grand-mère maternelle, venue chercher sa fille), chez son psy (il assistera, impuissant, au suicide de la femme de ce dernier), ou dans sa propre maison (sa mère le visite régulièrement), James est soumis à une pression constante, au même titre que le spectateur. Vous en dire plus serait blasphématoire. **Sixième sens, Les Autres, L'Échine du Diable**... **La Porte de l'au-delà** peut venir fièrement se ranger à leurs côtés.

La rançon de la gloire, pour ce film, est de croupir à jamais sur une étagère de vidéo-club dans l'indifférence générale. À vous maintenant de parer à cette injustice en vous ruant sur ce chef-d'œuvre.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2001. RÉAL.: STEPHEN GYLLENHAAL. INT.: TED DANSON, JACK PALANCE, QUEEN LATIFAH, DIANNE LADD, MICHAEL MORARTY... TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIES - BANDES-ANNONCES. DIST. : WARNER. DISPONIBLE EN VHS ET DVD.

THE DARKNESS BEYOND

D'IVAN ZUCCO

Dans une dimension parallèle, un groupe de soldats mène une guerre sans merci contre des démons prêts à tout pour récupérer l'ouvrage original du livre des morts, le Necronomicon...

Rien de tel qu'un nom pas très vital pour l'intrigue. Il est vrai que ce genre de films a connu son apogée dans les années 80 pour disparaître à l'aube du nouveau siècle, sous l'effet d'une politique néfaste pour ses auteurs. **The Darkness Beyond** sonne l'appel de la nostalgie et hisse bien haut le pavillon du gros Z qui échabouine. Alors si au matin du 25, le vieux barbu ne vous l'a pas déposé dans vos souliers, défoncez-lui la patelgye à la hache.

Alexandre BUSTILLO

VHS INÉDITE ITALIE. 2000. RÉAL.: IVAN ZUCCO. INT.: MICHAEL SEGAL, EMANUELLE CERMAN, ROBERTA MARELLI, ALLESSIO PASSARTI... SUPPLÉMENTS : SCÈNES COUPÉES - FIN ALTERNATIVE. DIST.: UNCUT MOVIES. DISPONIBLE UNIQUEMENT EN VHS (VENTE).

Révisions numériques

(E.T. + STAR WARS ÉPISODE 2 : L'ATTAQUE DES CLONES)

Deux réalisateurs aux prises avec la révolution numérique et les paradoxes qu'elle engendre. D'un côté, Spielberg tente de lifter discrètement son chef-d'œuvre, **E.T.**. Le résultat, parfois bluffant, trop souvent dérangeant (désormais **E.T.** fait des sauts de cabris et des moulinets avec ses bras) est presque sauvé par les intentions louables (mais vaines) de son initiateur, qui a tenté de pérenniser la vision initiale du film. Les bonus ayant trait à cette nouvelle version parlent logiquement d'une expérience purement sensorielle plutôt qu'intellectuelle et laissent tour à tour un sentiment festif (c'est le vingtième anniversaire que diable !) et tragique (tempus fugit !). Si le numérique est un moyen chez Spielberg, il est manifestement une fin chez Lucas, comme vient le prouver le DVD de **L'Attaque des clones**. Loin des jugements de valeur, disons viscéraux, que pouvait engendrer le film lors de sa sortie en salles, le DVD permet de redécouvrir ce film ainsi que Lucas l'a aussi conçu : comme une œuvre expérimentale. Pas d'enthousiasme ou de réjouissantes anecdotes ici, simplement une analyse des tests de Lucasfilm. Les acteurs sont donc quasiment absents des suppléments, qui risquent de s'aliéner le grand public. Et finalement, que le résultat soit concluant ou pas importe peu. Seules les intentions ont une réelle valeur ici. Comme pour humaniser la froideur de l'ensemble, Lucasfilm a inclus un supplément incongru avec une biographie imaginaire de R2D2. Inutile de préciser que ces cinq minutes de comédie pas drôle ne font pas le poids devant des heures de docus aussi austères que pointus.

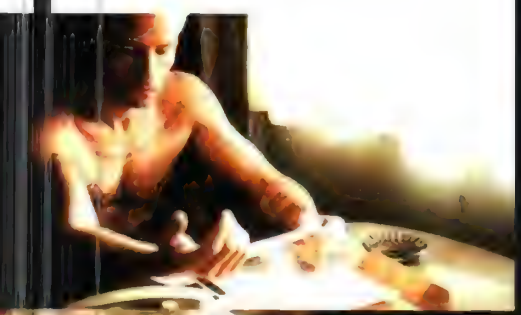
Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : UNIVERSAL & FPE. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF) ET DTS (VF DE **E.T.**). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE - FEATURETTES - AVANT PREMIÈRE - INTERVIEWS - ARCHIVES - PRÉSENTATION DU FILM - BANDES ANNONCES (SUR **E.T.**) COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - DOCUMENTAIRE - FEATURETTES - CLIP VIDÉO - GALERIES PHOTOS ET AFFICHES - BANDES ANNONCES ET TV SPOTS (SUR **ÉPISODE 2**).

Déstructuration de la narration

(MEMENTO + DONNIE DARKO)

Encore une fois, le hasard de la distribution DVD nous permet de coupler **Memento** et **Donnie Darko**, tous deux présentés sous forme d'édition spéciale. En effet, il s'agit ici de deux films dont le principe de déstructuration narrative aura permis de faire sensation. Le résultat diffère cependant ici, puisque le montage alternatif de **Memento** permet vraiment la construction en crescendo d'un suspense, là où la



notion scientifique (à base de faille temporelle) de **Donnie Darko** n'est qu'une excuse pour fortifier, notamment auprès des critiques, sa petite chronique sociale pas bien fine. Dans les deux cas, les réalisateurs Christopher Nolan et Richard Kelly, respectivement de **Memento** et de **Donnie Darko**, sont devenus des bêtes de festivals et l'avantage est à Nolan, puisqu'il vient de s'extraire de ce vivier restrictif avec son remake d'**Insomnia**. Espérons que Kelly y parviendra aussi, même si son approche n'est pas la plus honnête qui soit. Sur galette numérique, la donne est inversée puisque **Memento** perd quasiment tous les suppléments de son édition zone 1, là ou **Donnie Darko** regorge de suppléments intéressants.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : FPE & METROPOLITAN. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : CHAPITRAGE INVERSE - MAKING OF (SUR **MEMENTO**) SCÈNES COUPÉES - INTERVIEW (SUR **DONNIE DARKO**) COMMENTAIRES AUDIO - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES (SUR LES DEUX).

Eastwood : tir groupé

(FIREFOX + LE MAÎTRE DE GUERRE + IMPITOYABLE + UN MONDE PARFAIT)

Si **Firefox**, mais surtout **Le Maître de guerre** et **Un monde parfait**, sont ENFIN disponibles sur support numérique, il ne fallait pas se leurrer : seul **Impitoyable** profite d'un traitement de faveur sous forme d'édition spéciale. Bien sûr, une brouette d'Oscars pleinement méritée, la popularité du film et une première édition pauvre ne sont pas étrangères à cette décision de l'éditeur, mais il faut aussi reconnaître qu'il s'agit d'un choix logique, tant **Impitoyable** synthétise clairement les divers aspects de l'œuvre globale du réalisateur/interprète. En effet, on y retrouve autant le Eastwood à fleur de peau d'**Un monde parfait** que le Clint frondeur et rentre dans le lard de l'ironique **Maître de guerre**, superbe hommage au cinéma classique des John Ford, Robert Aldrich et autre Raoul Walsh. Marqué par le choc violent de multiples sentiments contraires, **Impitoyable**, magnifique western crépusculaire tour à tour élégant et percutant, permet de constater à quel point Clint Eastwood travaille toujours sur des thématiques similaires. Ne faisant aucun commentaire audio, le réalisateur cède la place à son biographe Richard Schickel. Ainsi, ce n'est que sur les featurettes d'époque et sur le documentaire célébrant les dix ans du film qu'on retrouve ses propos assez mesurés. De multiples documentaires ayant été consacrés à la star, on n'apprendra rien de plus sur les autres suppléments du type « Eastwood on Eastwood ». Une véritable mise au point sur le film en soi, remettant ainsi sa place dans le genre comme dans la carrière du réalisateur, aurait été préférable. Retenons tout de même que la copie proposée est cette fois-ci magnifique, tout comme celle d'**Un monde parfait**, film complètement dénigré par la Warner pour cause de bide cinglant. Le talent de directeur d'acteurs d'Eastwood y éclate pourtant, notamment lorsqu'il dirige un Kevin Costner magistral, aux accents purement « brucewillisiens ». Enfin, précisons que le travail du réalisateur à même le plateau est présenté dans un document d'époque sur **Firefox**, course-poursuite aussi haletante (sur terre) que poussive (dans les airs). Un spy movie aux allures de faux western qui, contrairement à **Impitoyable**, ne prouve pas que ce dernier genre reste l'un des plus fédérateurs qui soit.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO (VO NON ST) - MAKING OF - 3 DOCUMENTAIRES - ÉPISODE DE MAVERICK (SUR IMPITOYABLE) DOCUMENTAIRE (SUR FIREFOX) BANDES ANNONCES (SUR TOUS).

MAD DVD

LE CORPS ET LE FOUET

DE MARIO BAVA

UN GRAND CLASSIQUE DU FANTASTIQUE ITALIEN, PAR L'AUTEUR DU MASQUE DU DÉMON, **DE** SIX FEMMES POUR L'ASSASSIN **ET DES** TROIS VISAGES DE LA PEUR. **UNE LOVE-STORY EXTRÊME QUI RAISONNE AUTANT COMME UN CONTE DE LA FOLIE QUE COMME UNE MACABRE HISTOIRE DE PLAISIR PERVERS.**

Lorsque sort sur les écrans **Le Corps et le fouet**, en 1963, Mario Bava est déjà le meilleur transfuge du fantastique baroque italien. Avec surtout **Le Masque du démon**, **Hercule contre les vampires** et **La Fille qui en savait trop**, le cinéaste domine de très haut les autres artisans du genre. Une situation privilégiée qui ne l'autorise pas encore à opérer sous son véritable nom. **Le Corps et le fouet**, il le signe John M. Old. Pas le choix, producteurs et distributeurs ayant décrété qu'un patronyme anglo-saxon assure au cinéma populaire italien une façade soit américaine soit britannique, l'anglaise Hammer constituant alors une prestigieuse marque de fabrique. C'est d'ailleurs de l'intérêt que portent les mêmes producteurs à un film américain que naît **Le Corps et le fouet**. *« Ugo Guerra et Elio Scardamaglia m'ont montré* **La Chambre des tortures** *de Roger Corman et m'ont ensuite demandé d'écrire quelque chose comme ça »* se souvient le scénariste Ernesto Gastaldi, un touche-à-tout qui œuvre indifféremment dans le western, le péplum, le polar et l'horreur suivant les demandes du marché. De l'adaptation très très libre de la nouvelle d'Edgar Poe *Le Puits et le pendule*, une love-story macabre teintée de sadisme, Ernesto Gastaldi ne retient finalement que les intentions et l'atmosphère. Au tandem Guerra/Scardamaglia, il livre néanmoins le script demandé, qui sera ensuite retouché par Guerra et Luciano Martino, futur producteur de nombreuses comédies polissonnes avec Edwige Fenech et Gloria Guida, et des films d'horreur réalisés par son frère Sergio.

Le Corps et le fouet, une histoire, fort audacieuse pour l'époque, de sadomasochisme, d'amour fou et de fantôme prônant une philosophie de la jouissance à la fois proche du Marquis de Sade et de Lord Byron. Le spectre du baron Kurt Menliff qui, assassiné au terme de son retour sur les terres familiales après un long exil, surgit d'entre les morts pour satisfaire la libido de sa maîtresse, une beauté à laquelle seule la flagellation procure un indicible plaisir. Et, dans l'usage du fouet, le sadique Kurt est expert.

Si le rôle de Kurt Mendiff incombe à Christopher Lee, star du fantastique depuis **Frankenstein s'est échappé** et **Le Cauchemar de Dracula**, cela a failli ne pas se faire. Dans un premier temps indisponible, l'acteur trouve finalement dans son agenda les deux semaines nécessaires au tournage, juste après celui de **La Vierge de Nuremberg**. Le film marque sa seconde collaboration avec Mario Bava, après **Hercule contre les vampires**. La dernière également. *« Le Corps et le fouet fut une curieuse expérience. Je ne parvenais pas à comprendre ce que Mario racontait dans le scénario, dont toute l'histoire semblait être une hallucination. Ce qui, pour un comédien, est souvent difficile à saisir. »* Mais, en grand professionnel, Christopher Lee se prête totalement au jeu, donnant non seulement l'une des meilleures interprétations de toute sa carrière, mais répondant aussi affirmatif aux demandes les plus saugrenues du cinéaste. Porter ses lèvres sur l'objectif de la caméra notamment ! Pratiquement de l'avant-garde comme l'un des ingrédients d'une œuvre marquante, par sa manière inédite d'associer fantastique et érotisme. Ce qui lui vaut des ennuis avec la censure dans quelques pays. Un mélange tabou auquel Mario Bava, en esthète de la peur et des ambiances gothiques, apporte un soin maniaque. Ses dons d'orfèvre du fantastique, il les exerce parallèlement dans le choix des comédiens. De Christopher Lee bien sûr, mais aussi de Dahlia Lavi. Quand le premier dit d'elle qu'elle n'a jamais été aussi belle, il ne joue pas les flagorneurs. Vrai que cette Israélienne polyglotte née en 1940, et reine de beauté, crève l'écran. Ce qu'elle n'aura finalement plus beaucoup l'occasion de faire durant sa très internationale carrière. À l'exception notable de **Lord Jim**, de **Cyrano & D'Artagnan** et de **Casino royale**. Une présence magnifique, envoûtante, surtout dans les séquences de flagellation, où elle se tortille voluptueusement, incandescente madone de la cravache et des désirs prohibés.

Cyrille GIRAUD

ITALIE/FRANCE. 1963. RÉAL. : MARIO BAVA. INT. : DAHLIA LAVI, CHRISTOPHER LEE, TONY KENDALL (ALIAS LUCIANO STELLA), ISLI OBERON, HARRIET WHITE, ALLAN COLLINS (ALIAS LUCIANO PIGOZZI)... FORMAT : 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON : 2.0 (VF ET VO). PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

NOUVEAU

LE PACK MAG + DVD

le magazine Mad Movies

+

1 film fantastique en DVD

Collection "Le meilleur des B' Movies"

Tous les mois, retrouvez votre magazine habituel avec un film complet en DVD de la collection **Le meilleur des B' Movies**.
Ce mois-ci, le film **"Le Corps et le fouet"**, **inédit en DVD**, un chef-d'oeuvre sulfureux mêlant fantastique et sado-masochisme, réalisé par Mario Bava et interprêté par Christopher Lee..

Le pack **Mad Movies 148** + le film en DVD **Le Corps et le fouet** est en vente chez votre marchand de journaux.

POUR VOUS ABONNER AU NOUVEAU PACK MAD MOVIES + 1 FILM COMPLET EN DVD

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (**Eurochèques non acceptés**) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros du magazine + 11 DVD de la collection inédite "Le meilleur des B' Movies"**) :
92 € * (participation aux frais de traitement et d'envoi inclus), au lieu de 108,90 €, prix du pack au numéro,
soit **15 %** de réduction par rapport au prix du pack en kiosques)

Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

_____ Date d'expiration : _____
Mois / Année

Date et signature obligatoires

***Offre valable pour la France et l'Union européenne seulement, par voie de surface.**
Tarifs pour les DOM-TOM et l'étranger par avion . 125 € par chèque ou carte bancaire

POUR COMMANDER LE DVD SEUL "LE CORPS ET LE FOUET"

• Si vous n'avez pas trouvé le pack Mad Movies + le DVD "Le Survivant..." chez votre marchand de journaux, vous pouvez commander le DVD seul**
• Remplissez ce bon de commande, remplissez lisiblement la formule de paiement par carte ou bien joignez un chèque de 8,50 € à l'ordre de : **CPF/Mad Movies**. Renvoyez le tout à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19

****Dans la limite des stocks disponibles.** Délai de 4 semaines env. après réception de la commande

❑ **Oui, je commande le DVD "Le Corps et..."** seul, au prix de **8,50€** (5,60 € + 2,90€ de participation aux frais de traitement et d'envoi inclus).

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____
N° D'ABONNÉ (si abonné(e) à Mad Movies seul) _____

_____ Date d'expiration : _____
Mois / Année

Date et signature obligatoires

Tarifs pour : CEE 10 €, Suisse 16 FS (eurochèques non acceptés)
DOM-TOM et étranger 12 €
**** Dans la limite des stocks disponibles.**

par Yannick DAHAN

Taken

LA FAMEUSE AREA 51, LE MYTHE DE ROSWELL, LES ÉTRANGES CROP-CIRCLES. QUAND SPIELBERG REVISITE SES OBSESSIONS À TRAVERS 50 ANS DE PHÉNOMÈNES PARANORMAUX, CELA DONNE UNE MINI SÉRIE ÉPIQUE ET MONUMENTALE, QUI RISQUE DE FAIRE DE L'OMBRE À SES CONCURRENTS CINÉMATOGRAPHIQUES...

*« Parce que **Taken** est une mini série, elle s'orientera totalement sur l'évolution des personnages. Ces derniers sont si attrayants qu'à mon avis, les téléspectateurs auront du mal à décrocher. Vous les verrez évoluer, vieillir, et donner naissance à des enfants spéciaux, qui eux-mêmes auront un rôle important dans notre récit. Plus que tout, c'est une histoire qui se focalise sur l'évolution psychologique de ses personnages. »*

On ne voudrait pas blesser Monsieur Spielberg mais cette assertion, relativement banale, caractérise fondamentalement tout projet télévisuel. Sauf qu'elle entre en totale contradiction avec les images promo présentées jusqu'ici. En effet, s'il est évident que ***Taken*** proposera son lot de dramaturgie exacerbée, de grands sentiments et de scènes lacrymales, Spielberg, et ses collègues « executive producers » (Steve Beers, de ***Maximum Bob***, et Julie Herlocker de ***Millenium***. Plutôt rassurant...) vendent avant tout la chose comme un monument de science-fiction épique. Et il suffit de regarder les trois trailers disponibles sur le site officiel pour comprendre que, si les téléspectateurs ne vont pas décrocher, c'est avant tout en raison du suspense que la série prétend distiller, et de scènes aux effets spéciaux et aux décors ébouriffants. Des scènes qui, par ailleurs, semblent directement issues des plus grands films de SF réalisés par Spielberg (**Rencontre du troisième type**, **E.T.**, mais aussi le sketch qu'il concocta pour la version cinéma de **La Quatrième dimension**). De facto, même si Spielberg n'est crédité qu'en tant qu'executive producer, ne réalisant aucun des épisodes de la série, ***Taken*** porte clairement sa marque, et semble presque se poser en anthologie (voire en hommage) de tout son cinéma.

Diffusée à partir du 2 décembre 2002 sur Sci-Fi Channel aux États-Unis, ***Taken*** est une mini série de 20 heures, divisée en 10 épisodes de deux heures chacun. Un véritable phénomène cathodique dans la mesure où sa diffusion occupera quasiment toute la grille des programmes du Sci-Fi Channel pendant 15 jours. Non seulement les 10 épisodes seront rediffusés plusieurs fois, mais encore la chaîne les étoffera de multiples documentaires traitant d'ufologie, de phénomènes paranormaux, bref de cette grande tradition du secret qu'affectionne la fiction américaine. Pour être concis, dans la mesure où cette mini série regroupe un grand nombre de personnages, disons qu'elle traite de l'abduction extraterrestre à travers trois familles évoluant sur plusieurs générations. Recoupant 50 ans de l'Histoire américaine, à partir d'événements réels mais toujours inexpliqués, le projet de Spielberg se base, en gros, sur de nombreuses légendes qui continuent de défrayer la chronique. Un peu comme cette autre série intitulée ***Roswell***, qui crédibilisait (maladroitement) l'histoire de cet extraterrestre à jamais ridiculisé par Pradel ! Sauf qu'ici, ***Taken*** condense quasiment tous les sujets à paranoïa sur lesquels on continue de gloser aujourd'hui : apparition d'ovni, crop circles, et tutti quanti, que l'armée américaine entourerait d'un secret d'État depuis la seconde guerre mondiale.

La série commence d'ailleurs lors de cette dernière, quand le pilote de chasse Russell Keys est abattu au dessus de l'Allemagne. Étrangement, alors que son avion part en vrille, un flash l'aveugle. Au sol, il se retrouve sain et sauf, sans aucun souvenir de ce qui s'est passé. Quelques années plus tard, en 1947, après que l'extraterrestre de Roswell ait été découvert, le militaire Owen Crawford joue un rôle prépondérant dans les événements qui pousseront le gouvernement à camoufler cette découverte, et à enquêter en secret sur la présence d'aliens sur Terre. Lui et sa famille feront tout pour profiter égoïstement de ce savoir, quitte à se confronter violemment à tous ceux qui s'y opposeront. Enfin, peu de temps après le crash de Roswell, une jeune femme esseulée, Sally Clark, découvre sur une route un homme mystérieux dont elle tombera amoureux. Ce dernier étant un extra-terrestre, le fruit de leur relation (un enfant nommé Jacob) aura de douloureuses conséquences sur toute la famille Clark. À travers la voix off d'Allie Keys, l'arrière petite-fille du pilote de chasse Russel Keys, c'est donc le destin de trois familles qui sera dévoilé, et ce jusqu'aux événements ayant donné lieu en 1977 à **Rencontres du troisième type**.

Or, au vu de certaines séquences, c'est effectivement la mise en scène de ce chef-d'œuvre réalisé par Spielberg qui semble prédominer. Un jeune enfant se réveille la nuit attiré par une lumière, la voiture d'une policière est survolée en pleine nuit par un vaisseau brillant de mille feux, des dizaines de soldats et de scientifiques découvrent ensemble un gigantesque vaisseau, etc. Et je ne parle même pas des variations sur un même thème, avec des intérieurs de vaisseaux ressemblant au décors d'**A.I.**, quelques réflexions métaphysiques façon **Minority Report**, ou encore une pléthore de loupiots ressemblant à ceux d'**E.T.**. Bref, nous sommes à 200 % dans l'univers de Spielberg, qui risque, au vu des premières images et des moyens mis en œuvre, de nous pondre une série fantastique quasiment terminale (pour peu que l'on soit indulgent à l'aune des grands sentiments qui semblent dégouliner du métrage). Et ce, même si Spielberg a préféré déléguer la mise en scène. Car, tenez vous bien, hormis un Felix Alcala de triste mémoire (**Menace toxique**, avec Steven Seagal, c'est lui !), la production compte parmi ses réalisateurs Tobe Hooper, Robert **Hitcher** Harmon, John **Ginger Snaps** Fawcett, et Sergio Mimica-Gezan (assistant réalisateur de Spielberg sur tous ses films depuis **La Liste de Schindler**). Le plus trippant reste néanmoins la présence de James Lima aux poste de co-producteur et de superviseur des effets spéciaux, lui qui fut directeur artistique sur **Spider-Man** et **Starship Troopers** ! Au vu des superbes effets visuels que dévoilent les bandes-annonces, et de la réunion d'une telle brochette de talents (dont certains pour le moins iconoclastes), on se dit (avec beaucoup d'espoir) que la SF télévisuelle s'apprête donc à vivre un véritable tournant. *« Ce qui m'a toujours fasciné dans la science-fiction, c'est qu'elle libère notre imagination pour nous aventurer vers tous les possibles. Elle n'a pas de frontières, elle ne nous enferre pas. À mes yeux, elle représente le genre le plus libérateur. »*

À Rafik de s'extasier maintenant, et de vous en sortir une analyse mystico-biblico-métafilmique dans un éventuel hors-série Spielberg...

Site Internet :
http://www.scifi.com/taken/index_flash.html
Diffusion : À partir du 2 Décembre aux États-Unis. Inconnue en France.

Escaflowne

→ par Bertrand ROUGIER

NOS TRIPES COMMENÇAIENT À SE NOUER TELLEMENT NOUS ÉTIONS IMPATIENTS QUE LA SÉRIE *TENKÛ NO ESCAFLOWNE* BÉNÉFICIE, EN FRANCE, D'UN SUPPORT VIDÉO DIGNE DE SES QUALITÉS VÉRITABLES, C'EST À DIRE INALTÉRABLE. DYNAMIC VISIONS VIENT ENFIN D'EXAUCER NOTRE SOUHAIT EN ÉDITANT LA SÉRIE EN DVD. LA PREMIÈRE GALETTE EST D'ORES ET DÉJÀ DISPONIBLE. PLUS DE DOUTE POSSIBLE, C'EST NOËL...

Produite au Japon dans le courant de l'année 1996, la série *Tenkû no Escaflowne* était promise à un avenir doré. Bénéficiant pleinement du nouveau Big-Bang de l'animation japonaise ayant suivi les diffusions de **Memories**, **Ghost in the Shell** et **Evangelion**, le show émergeait dans un contexte hyper favorable où, comme toutes les autres grosses productions, il lui aurait suffi de se maintenir au sommet de la vague médiatique à grand renfort de publicité pour s'assurer succès et rentabilité.

Seulement voilà, il n'est pas dans les habitudes de Shôji Kawamori (**Macross Plus**, **Gundam**, **Patlabor**), grand amateur d'art et de science-fiction, de lénifier. Étant parvenu à s'entourer d'une équipe prestigieuse (Shinichiro Watanabe à la réalisation, Nobuteru Yuki au design), il avait carrément comme désir de révolutionner à son tour (le studio Gainax étant déjà passé par-là) l'univers des séries pour la télévision. Le projet était ambitieux. Or, justement, c'est exactement la qualité qui fait défaut aux producteurs de serial...

Passionnée par le tarot et les arts divinatoires, la jeune Hitomi Kanzaki est une étudiante presque ordinaire, partagée entre des idéaux jugés inaccessibles et les faux-semblants qu'elle utilise comme armure. Prédire l'avenir est le remède qu'elle a imaginé pour éviter d'exister vraiment dans le présent. Sportive de haut niveau spécialisée dans le 100 mètres, on suppose la demoiselle élève brillante, mais humaine médiocre. Ce ne sont ni la timidité, ni des excès de délicatesse qui l'empêchent de vivre pleinement, mais l'égoïsme latent et la peur d'être blessée, aussi bien par les démons que par les merveilles... Je sais, dit comme ça, on a l'impression de sombrer dans un mauvais shojo manga. Heureusement, la gamine va bien vite devoir affronter (au bout de 12 minutes environ) les traumas que nous évoquions plus haut. Prisonnier d'une faille dimensionnelle, un chevalier répondant au nom de Van Fanel, héritier du royaume de Fanélia et apprenti bretteur, apparaît soudain face à Hitomi, accompagné par un perfide reptile, géant et belliqueux, tout droit sorti de l'esprit de Tolkien. Plus chassé que chasseur de dragon, le petit groupe auquel appartient Hitomi va être transporté sur Gaea, un monde aux allures médiévales, traversé par le souffle des légendes arthuriennes (la référence n'est pas galvaudée), où magie et technologie se disputent une bien étrange suprématie.

On pourrait expliquer le triomphe de la série *Escaflowne* de nombreuses manières, mais c'est avant tout la beauté des décors qui stupéfait (certains évoquant carrément Magritte, l'Europe movenâgeuse, l'Italie de la Renaissance, la Venise de la fin du XVIème siècle, la Perse antique, les royaumes mongoles). Ensuite, bien que dotée d'une animation un peu statique, la mise en scène témoigne d'une invention permanente. Ici, l'utilisation parcimonieuse de techniques 3D est optimale (voir les attaques des Guymelefs et les capes mimétiques). L'illustration sonore et les scores composés par l'inestimable Yoko Kanno (épaulée par Hajime Mizoguchi) sont splendides. Le mixage des musiques du monde (arabes, indiennes, japonaises, chants grégoriens, variété, relents wagnériens et williamsiens), dans des tonalités jouant sur les contrastes entre registre épique et romantique, est un enchantement. Enfin, la diversité des cadrages est aussi impressionnante que la richesse du tissu narratif. Ce dernier évoque d'ailleurs beaucoup la structure de **La Forteresse cachée** (Kurosawa), et donc, par rebond, le premier épisode de **Star Wars**, sorti plusieurs années après la série (1996). En effet, même source d'inspiration, même cité médiévale, même attaque lors du couronnement du jeune roi, même chevalier qui va protéger le héros et lui apprendre à se battre ; l'empire Zaibacher évoquant bizarrement la Fédération du Commerce.

Vous l'aurez compris, le coup de génie de Kawamori tient particulièrement dans le mélange des genres. On doit même affirmer qu'en dépit de son hétérogénéité, *Escaflowne* se tient loin derrière **Le Seigneur des anneaux** et **Conan le barbare**, mais à égalité avec des films comme **Ladyhawke**, **Ninja Scroll** ou **Jiang-Hu** sur le podium de l'heroic fantasy filmée (non, je n'ai pas oublié de mentionner **Tigre & Dragon**). Le shojo, le romantisme, les histoires d'amour complexes, les fièvres et les destins tragiques qui font pleurer les filles se marient ici parfaitement avec une intrigue homérique, politico-militaire, tissée sur fond de film catastrophe et d'aventures. Bien sûr, pour rendre compte à l'écran d'un tel écheveau, il fallait une animation et une réalisation irréprochables. Bien que non exempt de critiques, le traitement de ces deux domaines demeure trois ou quatre crans au-dessus des standards télévisés habituels (il faut revenir aux épisodes de ***Sherlock Holmes*** réalisés par Miyazaki pour voir ça). Escaflowne, c'est **La Menace fantôme** et **L'Attaque des clones** exposant 26, une fois ces derniers épurés de leurs prouesses infographiques et de leurs fautes de goût...

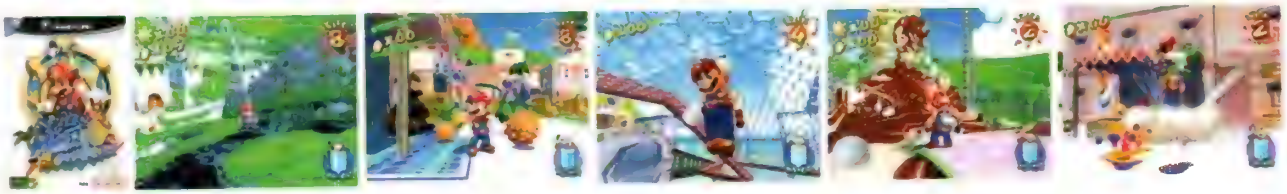
NEWS

- Le DVD français de **Metropolis** doit sortir le 5 décembre. Il devrait être identique à l'édition américaine.
- La série **X**, tirée du manga de Clamp et supervisée par Kawamori, est annoncée en vidéo pour la fin de l'année.
- De même, le film **A Gas de mauvais jeux de mot, je vous surveille** réalisé par Rintaro, est annoncé pour le premier semestre 2003.
- Les OAV de **Macross Zero** sont annoncées en décembre au Japon. C'est tout bon de **Macross Plus**, ça va décoiffer...

→ par Rafik DJOUMI

SUPER MARIO SUNSHINE

GC NINTENDO



RATCHET ET CLANK

PS2 INSOMNIAC

COURS, SAUTE, TIRE ! DERRIÈRE SA SIMPLICITÉ DE FAÇADE, LE JEU DE PLATE-FORME NE SERAIT-IL PAS UN DES GENRES LES PLUS ABOUTIS DU JEU-VIDÉO ?

L'un des plus anciens genres vidéoludiques est également l'un des plus rentables. En 20 années d'existence, le jeu dit de « plates-formes » a conservé l'intégrité de sa structure sans pour autant accuser un quelconque fléchissement d'intérêt de la part de son public. Or, la plate-forme a beau être un des emblèmes les plus évidents de l'univers du jeu, ses caractéristiques souvent enfantines lui ont valu à plusieurs reprises une certaine condescendance. Et pourtant, il pourrait s'agir là du plus exigeant de tous les genres ! Si le RPG ou le jeu d'aventures peuvent s'en remettre intégralement à leurs qualités graphiques ou à leurs scénarii élaborés, si la simulation sportive peut s'en remettre à la seule technicité, le jeu de plates-formes n'a pas d'autre issue que de créer un lien osmotique avec le joueur. Les titres proposés sont fréquemment acceptés ou rejetés en bloc, rarement dans l'entre-deux, car un bon jeu de plates-formes ne l'est que par des atouts intrinsèques, et non pas des atours séduisants.

De **Donkey Kong** à **Super Mario Sunshine**, le créateur Shigeru Miyamoto a beau ne pas être l'inventeur du genre, il en est le parrain incontesté, celui qui a su définir le mieux ses caractéristiques propres et fondamentales. À une époque où l'essentiel des jeux vidéo reposaient sur des notions strictement américaines de compétitivité (courses, tirs, puzzles, où le score obtenu primait avant tout), le japonais leur a substitué la notion de mobilité sociale. Empruntant à la hiérarchie oppressante des sociétés japonaises, il mit en scène un personnage capable de se hisser du niveau le plus bas au plus haut de l'échelle, en faisant fructifier ses compétences. À la clé : non pas la domination (score victorieux), mais la satisfaction du chemin parcouru, et, dans des jeux plus récents, la possibilité d'évoluer librement dans l'univers ainsi défriché. Bien sûr, chaque échelon gravi nécessiterait l'affrontement d'un contremaître teigneux (judicieusement baptisé « boss de fin de niveau »), affrontement perdu d'avance si le joueur-employé n'a pas cumulé les compétences nécessaires à sa promotion au niveau supérieur. Ce modèle non compétitif a littéralement submergé bon nombre de genres voisins (aventure, réflexion). De plus, il a hissé la plate-forme à des niveaux où on ne la reconnaît pas forcément (malgré les apparences, la saga des **Zelda** est entièrement basée sur ce concept) et a surtout permis à des cultures étrangères d'y apposer leur propre vision de la société (riez pas ! c'est sérieux !). Il suffit de comparer **Super Mario Sunshine** au **Ratchet et Clank**, des studios californiens d'Insomniac, pour s'en convaincre.

Si le premier propose un rapport éminemment premier degré à son univers, le second impose la parodie, le recul, voire un certain cynisme vis-à-vis de son propre fonctionnement narratif. Mais surtout, le moteur de la démarche du joueur change du tout au tout. Mario passera l'essentiel du jeu à découvrir de nouvelles fonctionnalités à une pompe à eau qui lui appartient d'emblée, alors que Ratchet sera, systématiquement, en quête du « dernier gadget à la mode » (dixit le jeu lui-même). Dans les scénarii proposés, Mario devra ainsi s'en remettre à son perfectionnisme pour réintégrer sa place dans la communauté (se faire pardonner par les habitants de l'île où se situe le jeu), tandis que Ratchet s'adonnera à un consumérisme effréné (et, accessoirement, une course à la gloire télévisuelle), susceptible de le libérer de sa condition d'anonyme. Difficile de ne pas voir où se situent les nuances culturelles !!!

Mais l'aspect déterminant d'un jeu de plates-formes demeure son incroyable capacité de communication non-verbale, voire sa douce manipulation. Recourant très rarement au texte, pratiquement jamais à des sous-tableaux, le jeu nécessite non seulement une prise en main immédiate (la fameuse « jouabilité » qui a tant fait progresser la technique vidéoludique) mais surtout une intuitivité quasi-absolue. Car, comment s'assurer que des millions de joueurs, au-delà des frontières, sauront tous, au même moment, qu'il faut actionner le schmilblik B à l'aide de son schmibouille A afin de faire coulisser le bidule C ? À ce jeu de la communication non-verbale, Miyamoto demeure sans aucun doute le maître à penser, un homme qui a forcément étudié de près quelques ouvrages de psychologie comportementale ou des traités d'anthropologie, tant il montre une aisance flagrante dans sa capacité à déclencher le réflexe intuitif du joueur sans s'appuyer sur des spécificités culturelles. **Super Mario Sunshine** passe ainsi en revue toutes les nuances, intellectuelles ou instinctives, associées à l'eau (élément, fluide, symbole, source, etc.), permettant au joueur de découvrir intuitivement chaque action possible (il s'en sert pour combattre, se propulser, nettoyer, actionner, etc.). On constate ainsi que les informations écrites prodiguées dans le jeu sont, pour la plupart, facultatives, alors que celles d'un **Ratchet et Clank** s'avèrent indispensables à la compréhension de tel ou tel gadget (et le sens de l'explicite dans la culture anglo-saxonne y est aussi pour beaucoup). Si les ethnologues, psychologues et anthropologues avaient l'idée de s'intéresser au jeu-vidéo, autrement que comme une simple manifestation sociale de l'instant, ils découvriraient à travers le jeu de plates-formes une source inépuisable d'informations comportementales. À l'instar du cinéma, un véritable langage…

→ par Numa RODA-GIL

Les incontournables de Noël

APRÈS AVOIR DÉCOUVERT TOUT AU LONG DE L'ANNÉE LES NOUVEAUTÉS TOYS CONCERNANT NOTRE UNIVERS, VOICI LE MOMENT DE LA SÉLECTION DES INCONTOURNABLES QUI DEVRONT AGRÉMENTER LA HOTTE DE VOTRE PÈRE NOËL. CETTE SÉLECTION VA DU GROS CADEAU TECHNO POUR LE PETIT FRÈRE GÂTÉ AU GADGET GORE POUR LE COUSIN DÉJANTÉ. FAITES-EN BON USAGE...

1. R2D2

Avoir à la maison des figurines du droïde le plus connu du monde est chose facile depuis que le merchandising **Star Wars** envahit régulièrement les rayons de tous les magasins de jouets de la planète. Avoir R2D2 à ses côtés pour pouvoir se prendre pour C3PO était par contre impossible jusqu'à aujourd'hui.
Hasbro Amerique vient de sortir le R2 définitif pour enfin avoir l'impression de posséder un vrai robot : haut de 50 cm, ce robot est un véritable jouet interactif possédant des capteurs lui permettant de reconnaître votre voix et de répondre à presque toutes vos exigences. Il réagit comme le vrai R2, parle avec les mêmes sons idiots et peut être programmé pour effectuer des tâches vitales, comme danser au son de la musique de la cantina du premier film, jouer à cache-cache avec vous dans votre chambre ou rediffuser à l'envie le célèbre message de la princesse à Obi-Wan.
Parlez-lui de Luke et il siffle affectueusement. Prononcez le nom de Darth Vader et il se met à stresser. Ce jouet est l'ultime cadeau pour tout fan de **Star Wars** qui se respecte.
Point faible : il n'a été prévu que pour le marché américain. Si vous lui parlez français, il ne comprendra rien. Il faut lui susurrer des mots doux dans un anglais parfait pour qu'il réagisse. Point fort (qui efface tout défaut) : dans un des compartiments sur sa façade, on peut trouver un bras rétractable spécialement conçu pour tenir une canette. Ce R2D2 peut vous apporter à boire devant votre télévision... (295 €)

2. ULTIMATE BRUCE LEE

Tout droit sorti de chez Art Asylum, ce Bruce Lee enfonce tous les autres. Haute de plus de 30 cm, cette poupée est totalement articulée et reprend fidèlement les traits du plus célèbre Chinois du monde. Il a l'avantage de pouvoir faire office de statuette, vu sa taille, tout en pouvant changer de position à l'envi. Les designers de chez Art Asylum ont avant tout cherché à lui donner des points d'articulations nous permettant de le mettre dans les positions les plus célèbres de l'acteur. Présenté dans son costume d'arts martiaux classique (Kimono bleu et marcel blanc), le jouet est accompagné de la fameuse combinaison jaune du **Jeu de la mort**. (59 €)

3. EDWARD SCISSORHANDS

Sortit au même moment que la série Movie Maniacs 5, cette poupée de 30 cm est la reproduction du petit modèle déjà sorti l'année dernière. Agrémentée d'un système d'articulation mécanique lui faisant bouger les bras, cette poupée est d'un réalisme extrême. La mine triste de Johnny Depp est parfaitement fidèle à l'originale et les détails du costume que la petite figurine ne pouvait reproduire sont ici parfaitement réalisés. On atteint avec ce jouet des sommets de finesse dans la fabrication. Comme d'habitude avec Mc Farlane Toys, les limites du réalisme sont encore repoussées. Il ne lui manque que la parole. (69 €)

4

5

4. EDDIE THE TROOPER

On reste chez Mc Farlane Toys avec cette nouveauté qui fait encore le pont entre la culture gore et le rock. Le succès de la première figurine d'Eddie, mascotte de l'insupportable groupe de heavy metal Iron Maiden, sortie il y a un an, a poussé Mc Farlane à en sortir une deuxième version.
Si on essaie d'oublier le son frais et léger d'Iron Maiden, force est de constater que leurs pochettes de disques nous ont toujours frappés, principalement grâce à la puissance graphique de leur personnage Eddie. Nous avons eu droit, au fil des albums, à Eddie psychopathe, Eddie pharaon, Eddie à la plage... Et surtout à Eddie militaire. Le zombie du rock, sur la pochette du single « The Trooper » prend une pose agressive de grenadier de sa Majesté, Union Jack au vent, prêt à en découdre.
Fans de heavy metal, Mc Farlane nous sert pour Noël, la reproduction en 3D de ce classique. Du meilleur goût et impeccable pour votre petit cousin skatter. (29 €)

5. TAILLE-CRAYONS LIVING DEAD DOLLS

Pour finir, le gadget de l'année. Les créateurs des Living Dead Dolls, dont nous avons parlé le mois dernier, ne se contentent plus de sortir des poupées. À la demande générale, ils commencent maintenant à décliner leur marque sur des produits dérivés plus classiques. Crayons, badges, journaux intimes, gommes... Que des produits assez classes mais sans intérêt majeur. Pourtant, un de ces produits dérivés mérite notre attention : le taille crayons !
Toutes les gamines ont un jour torturé leurs poupées. Cheveux coupés et mutilations diverses constituent le sort de tout poupon ou baigneur tombé un jour entre les mains d'une petite fille. Cet objet est en fait le résultat de ce constat.
Les créateurs des Living Dead Dolls ont repris le moule de la tête de leurs poupée, lui ont retiré un œil et l'ont transformé en taille-crayons. Non contents de ce « custom » bizarre, ils ont ensuite ajouté un mécanisme dans la tête de la poupée pour que les copeaux de bois soient évacués... par la bouche !!! Indéniablement, l'objet gore de l'année. (13,95 €)

(Ces jouets sont disponibles à la librairie Arkham, 15 rue Soufflot, 75005 Paris. Tel. : 01 40 51 82 55)

→ par Cédric DELELÉE et Rafik DJOUMI

Harry Potter et la chambre des secrets

JOHN WILLIAMS & WILLIAM ROSS (WB)

Williams a toujours accompli des miracles lorsqu'il travaillait sur une suite en reprenant les thèmes de l'original : **Les Dents de la mer 2**, **L'Empire contre-attaque** et **Indiana Jones et le temple maudit** sont là pour le démontrer. **Harry Potter et la chambre des secrets** en est une nouvelle preuve éclatante, même si le barbu a laissé le soin à quelqu'un d'autre d'adapter son travail. En l'occurence William Ross, orchestrateur de Kamen et Silvestri et compositeur plutôt doué à ses heures. Cette association donne un résultat miraculeux, bien supérieur au score du premier **Harry Potter** (qui n'était déjà pas si mal). Les anciens thèmes sont développés avec hardiesse et lyrisme, et les nouveaux (également dus à Williams) tiennent de la magie pure. Assez mécaniques dans le premier volet, les passages d'action sont ici d'une richesse et d'une énergie qui renvoient illico à **Indiana Jones**. Magnifiée par le London Symphony Orchestra, cette partition dont on n'attendait a priori pas grand chose est une des meilleures surprises de l'année.

C.D.

Le Seigneur des anneaux : Les Deux tours

HOWARD SHORE (REPRISE/WB)

Acte deux du gigantesque opéra conçu par Shore, **Les Deux tours** est, autant le dire tout de suite, un choc tel qu'on en reçoit peu dans une vie de bofophile.
En termes de composition, le travail est dantesque. En effet, Shore a écrit pour **Les Deux tours** pas moins de quatre heures de musique et en a enregistré trois. Environ deux heures quarante sont utilisées dans le film.
Plusieurs nouveaux thèmes font leur apparition : deux d'entre eux sont associés à Gollum, l'un usant du cymbalum et de glissando de cordes pour marquer l'étrangeté du personnage, l'autre développant des accents tragiques qui trouvent leur aboutissement dans une magnifique chanson finale. Quant au thème des cavaliers de Rohan, son envolée lyrique ravive de preux souvenirs, comme seul le Poledouris des années 80 avait pu nous en procurer. Porté par des cuivres altiers, il est régulièrement confonté à la reprise en solo d'un fiddle, témoin de la tragédie et de l'abandon du peuple par son roi. À cet instant, la composition fait irrémédiablement penser aux grandes heures de John Barry, évoquant plus d'une fois **La Vallée perdue**, voire **Danse avec les loups** dans le superbe « Forth Eorlingas », les orchestrations de « Gollum's song » pouvant elles-mêmes se décliner comme une version déviante de la chanson d'un Bond ! Un peu plus loin, ce sont les instruments de bois ethniques, que Williams utilisa autrefois pour les Ewoks, qui trouvent leur pendant sombre et majestueux pour le thème de Sylvebarbe, « Treebeard ».
Les reprises des thèmes découverts dans **La Communauté** gagnent une amplitude et une profondeur magistrale, qu'il s'agisse du thème de **La Communauté**, prenant son élan épique pour accompagner la royauté naissante d'Aragorn, des thèmes de Sauron et de Saroumane, nettement plus agressifs et sûrs d'eux, ou encore le love theme d'Aragorn et d'Arwen, décliné sur un mode à la fois nostalgique et désespéré. Sur un plan plus textural, les chœurs d'enfants, associés dans le premier film à la perte d'innocence, traduisent ici le réveil des forces du Bien. La marche vers la guerre des Ents (dans la seconde partie du morceau « Isengard Unleashed ») en est un des exemples les plus marquants, provoquant son lot de frissons incontrôlables. C'est ce même thème que Jackson utilisera dans le sursaut guerrier de Théoden, qui préfigure la charge épique de « Forth Eorlingas ». On regrettera, par contre, que la marche des Elfes, excellente reprise martiale du thème de la Lorien, ne soit pas inclus dans cette édition. Mais on appréciera de retrouver avec « The leave taking » la musique du prologue de **La Communauté**, absente du premier CD.
Plus complexe et plus sombre que le score de **La Communauté**, définitivement plus orienté vers la puissance des harmonies et des chœurs, le score des **Deux tours** est plus qu'une prolongation. Il témoigne d'un Howard Shore enfin libéré de ses dernières hésitations, n'hésitant plus à recourir au gigantisme des « effets », passant sans complexe d'un ardent bellicisme wagnérien à de longues plages d'architecture à la Stravinsky. Shore est déchaîné, et prouve son absolu dévouement au genre qu'il illustre… La richesse de la partition ne cesse d'éblouir et impose **Les Deux tours** comme un chef d'œuvre du symphonique épique. Il semble bien que **Conan le barbare** ait trouvé son égal.
L'édition collector de l'album contient un morceau inédit de la version longue du premier film, « Farewell to Lothlorien », qui accompagnait la remise des cadeaux par Galadriel aux membres de la Communauté. Éditer une intégrale du score, comme le souhaitait Shore, aurait peut-être été une meilleure idée…

CONAN et GANDALF

ÉVÉNEMENT

LE HORS-SÉRIE JOHN CARPENTER

L'interview exclusive du réalisateur sur sa carrière.
Tous ses films décryptés et bien plus encore. 148 pages.

Oui, je commande____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec vot règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

→ par Arnaud BORDAS, Cédric DELELÉE et Stéphane MOÏSSAKIS

Comic Box

OUVRAGE COLLECTIF - ÉDITIONS USA - 100 PAGES - 15 €

Fondé en 1998 par Fabrice Sapolsky (oui, le même qui nous a pondu le papier sur les aventures dessinées de Spider-Man, dans le Mad n°143), Comic Box s'est très vite imposé comme LE magazine sur les comic-books. Rédigé par une équipe d'authentiques passionnés, Comic Box a hélas disparu des kiosques en 2001. On est donc très heureux de le voir ressurgir aujourd'hui, dans une formule quelque peu différente : désormais conçu comme un compte-rendu annuel sur l'univers des comics et ses parutions, Comic Box sera présent dans vos librairies, sous la forme d'un album cartonné plutôt classieux.

À l'intérieur, que du bon ! Un article de fond sur les comics post-11 septembre, un entretien avec Joe Quesada (le boss de Marvel), un hommage au regretté John Buscema (l'autre Big John, dessinateur de *Conan* pour l'éternité), un bilan copieux sur les années Image (la boîte de *Spawn*, entre autres), un papier passionnant et anticonformiste sur le fameux Comics Code, un retour sur les anciennes séries réactualisées, un bilan provisoire sur la vague d'adaptations télévisées et cinématographiques, plus quelques dessins pleine page commentés par les auteurs en personne... Bref, une livraison incon-tour-na-ble pour tous les gens de goût qui pensent le plus grand bien des super-héros américains et qui, au-delà des polémiques bêtement stériles (patriotisme, violence, infantilisme et gnagnagna et gnagnagna...), savent parfaitement que Superman, Spider-Man et tous leurs petits copains ne sont rien d'autre que les équivalents modernes de Hercule, Thésée et compagnie. Félicitations donc à toute l'équipe, pour la cause qu'elle défend avec talent et pertinence, et, on l'espère de tout cœur, à l'année prochaine !

A.B.

PS : vous pouvez également commander l'ouvrage sur le site : www.comicbox.com

Le Cinéma X

SOUS LA DIRECTION DE JACQUES ZIMMER (STÉPHANE BOURGOIN, HENRI GIGOUX, CHRISTOPHE LEMAIRE, GÉRARD LENNE, DIDIER ROTH-BETTONI & PHILIPPE ROUYER) - LA MUSARDINE - 448 PAGES - 38 € (PRIX DE LANCEMENT JUSQU'AU 31/01/2003) PUIS 45 €

Par le truchement d'une réaction en chaîne assez hypocrite, les films de cul sont désormais considérés, dans notre belle contrée, comme des œuvres d'auteur majeures par le gratin de la critique philosophe de comptoir. Il ne s'agit pas de dire que c'est inconcevable, mais plutôt de remettre les choses à leur place : le premier intérêt du porno reste encore de faire bander le spectateur et non de lui infliger une prise de chou typiquement cocardière. Certes, ce livre essentiel tombe parfois dans le panneau en dressant des théories saugrenues sur les intentions de certains auteurs du genre (probablement fondées, c'est bien le pire !) mais qu'importe, puisqu'un véritable travail archiviste a été accompli pour rappeler l'historique du film de boules aux plus amnésiques, ne serait-ce que dans les regroupements thématiques ici effectués. Tout le monde s'y retrouve et le principe offre à l'ouvrage un certain sentiment exhaustif. À côté de ça, on retrouve également un portrait des figures majeures du genre (stars et réalisateurs) à un ou deux manquements près (Selena Steele les gars ! Elle vous fait plus rien ?), ainsi qu'un petit panel représentatif des meilleurs films du genre (**Café Flesh** nardin !). Mais finalement, la partie la plus impressionnante réside dans une iconographie particulièrement riche qui ne s'embarrasse pas de chichis : non seulement les photos sont vraiment cochonnes mais en plus, elles ne font pas de distinction dans les préférences sexuelles présupposés des éventuels lecteurs ou lectrices. La preuve ultime que ceux qui ont travaillé sur ce petit monument sont des amoureux transis de ce genre majeur (mon zizi confirme) et toujours aussi mal perçu par des personnes qui feraient mieux de se branler autre chose que le cervelet.

S.M.

Picatrix : l'échelle pour l'Enfer

VALERIO EVANGELISTI - RIVAGES/FANTASY - 274 PAGES - 19,95 €

Septième volume de la série de livres ayant pour héros l'inquisiteur Nicolas Eymerich, *Picatrix* ne faillit pas à la tradition et englobe plusieurs intrigues se déroulant à des époques différentes, mais qui finiront par converger. D'un côté, nous sommes au XIVe siècle à Saragosse. Quiconque entre en possession d'un ouvrage maudit nommé le *Picatrix* est massacré par de hideuses créatures à tête de chien. Afin de mener son enquête, Eymerich est forcé de collaborer avec les musulmans, qu'il abhorre, et de fouler le sol ennemi.

De l'autre, dans un futur proche, des militaires provoquent l'exode massif des enfants d'une tribu africaine vers l'empire du Bouganda, tandis qu'un professeur exilé aux Canaries se penche sur le cas des patients d'un asile qui se mettent à aboyer chaque année, le jour de la fête du Diable.

La partie consacrée à Eymerich pose les mêmes problèmes que dans les précédents volumes. Il est en effet difficile de ressentir la moindre sympathie pour un personnage principal qui n'est pas autre chose qu'un immonde salopard, même si Evangelisti tente en permanence de lui trouver des excuses. D'autre part, l'auteur se pose trop souvent en élève d'Umberto Eco et nous sert des pages entières de théologies fumeuses, qui n'intéresseront que les étudiants en religion comparée, quand il ne s'appesantit pas sur des scènes de torture et de massacre d'une rare complaisance. Quant à l'intrigue, il la complique à loisir, au risque de faire décrocher le lecteur le plus vaillant, qui finit par ne plus du tout s'intéresser à ce qu'on lui raconte. Quoiqu'il en soit, le fait qu'Eymerich compte une légion de fans ne laisse pas d'inquiéter, car, même s'il s'agit d'un personnage et non de l'auteur, les seules choses qu'il défende se trouvent être la haine, le racisme et l'intolérance. Donc, à ne surtout pas lire au premier degré.

C.D.

Agenda Giger 2003

CREOX - 160 PAGES - 19,50 €

Cadeau idéal pour tout bon fan de Giger, cet agenda à tirage limité (5000 exemplaires) accompagnera votre année à travers des photos inédites de l'artiste suisse le plus azimuté de la planète, des reproductions de ses travaux les plus marquants (Alien, La Mutante, Birth Machine...), de ses tatouages et une description de son nouveau bar. Bref, un objet de très belle facture, à commander auprès de l'éditeur : Creox BP 136, 92130 Issy-les-Moulineaux, France (adresse e-mail : box@creoxdesign.com).

A.B.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

30 **La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit / Dune / 1984 / Brazil** / int. Wes Craven...

36 **Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3 / Legend** / dossier «Sang pour sang carex» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le Fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond / L'Invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens / Critters / Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «vendredi 13 : l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2** / la série TV ***Freddy***...

60 **Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss** / «Les méchants du Fantastique»...

61 **Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM : La grande Illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal / *Freddy* TV / Basket Case 2 / Frankenhooker**...

65 **Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5**...

67 **Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / *Akira* / *Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo I & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / *Indiana Jones* TV / Twin Peaks / Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

80 Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3**...

82 **Fortress / Trauma / *Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante...

83 **Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / interview carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures : du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements / Body Melt**...

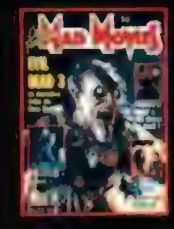
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags / The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7** / Ingshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3**...



94 **Deliamore Deliamorte** / int. carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés / The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld / La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer** / ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes**...

100 **SPÉCIAL N°100** LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES. ***X-Files*** / **Toy Story**...

101 **Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures**...

102 **N° SPÉCIAL** ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu....100 pages**

103 **Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers** / Toni Mark...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013 / Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale / Le Maître des illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV**...

108 **Men in Black / Scream / Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium***...

110 **Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / *Spawn***...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6**...

113 **Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade**...

114 **Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium* / Las Vegas Parano / La Mutante 2**...

115 **Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers** / «Rétro gores»...

116 **Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes**...

118 **Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens / La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de tueurs»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / *Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux / Mission to**

Mars / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell / Scary Movie / Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *San Ku Kai*** / «Hommage à la *Hammer*»...

129 **Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider** / dossier «*Troma*»...

130 **Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions** / dossier «Trash»...

131 **Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu** / dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / Dossier Jet Li

133 **Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I.** / poster **Final Fantasy**

134 **La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samourais** / Dossier Terry Gilliam

135 **A.I. / From Hell / The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier**

137 **Rollerball / Monstres et Cie / The One** / Peter Jackson : de Z à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes** / Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell / Spiderman / Versus / Donnie Darko** / «Les différents visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon / Rollerball / Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs d'œuvre oubliés»

141 Dossier **Resident Evil / Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room** / «30 scènes inoubliables»

142 **N° SPÉCIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE** **Star Wars Episode II** int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Echine du diable / Femme Fatale**...

143 **N° SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2**... Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2 / Minority Report / Darkness / Metropolis** / «L'esprit comic book en 30 films»

144 **Men in Black 2 / Le Règne de feu / Brocéliande / Jeepers Creepers / Jason X / Arac Attack / Requiem / Mes chers voisins** / «Dix 30 navets méconnus»

145 Dossier **Minority Report / Windtalkers / SimOne / Signes / Blood Feast 2** / Interview carrière Ray Harryhausen

146 Dossier **Signes / Halloween resurrection / xXx / Terminator 3 / Kill Bill / Jeepers Creepers 2 / The Ring / Seijun Suzuki** / interview carrière Jack Hill

147 Dossier **Meurs un autre jour / Daredevil / X-Men 2 / Hulk / Harry Potter et la chambre des secrets / Spider / Osamu Tezuka** / interview carrière Herschell Gordon Lewis

IMPACT

1 Commando / dossier Rocky 4 / La trilogie des Morts-Vivants / Avoriaz 1986...

2 Highlander / Rutger Hauer / Les films de la Cannon...

3 Hitcher / Cobra / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti...

4 Jack Burton / L'Invasion Vient de Mars / carrière John Badham...

5 Dossier «Ninjas» / Le Jour des Morts-Vivants / From Beyond / carrière Jesus Franco...

7 Platoon / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 Full Metal Jacket / Les Incorruptibles / int. Fred Olen Ray...

12 Running Man / RoboCop / China Girl / Hellraiser...

13 Avoriaz 1988 / Running Man / Portés Disparus 3 / int. Lucio Fulci...

14 Hellraiser 2 / Rambo 3 / Elvira / int. Andy Sidaris...

15 Double Détente / Beetlejuice / Maniac Cop / dossier Emmanuelle...

16 Spécial Rambo 3: (poster) / Cyborg / La Bête de Guerre...

17 Freddy 4 / Piège de Cristal / Rambo 3 / Traci Lords...

18 Freddy 4 / L'Arme Absolue / dossier «L'Inspecteur Harry» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / Punisher / Schwarzenegger...

20 Indiana Jones / Simetierre / Punisher / La Mouche 2...

21 Total Recall / Freddy 5 / Cabal / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 Batman / Permis de Tuer / L'Arme Fatale 2 / Haute Sécurité...

23 Spécial la trilogie «Indiana Jones» / Punisher / Society / The Killer...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» : Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 Robocop 2 / Total Recall / Gunmen / int. Roger Corman...

27 Dossier «Super Nanars (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 Total Recall / Predator 2 / Stallone et Schwarzie : 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des Rocky / Hong Kong Connection / Cabal...

31 Highlander 2 / Coups pour Coups / Danse avec les Loups / int. Franco Nero...

32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / Terminator 2...

33 Terminator 2 / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 Terminator 2 / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz tous les films / Universal Soldier / Alien 3...

37 Les Nerfs à Vif / JFK / Le Dernier Samaritain / «Black is Beautiful» 4

38 Basic Instinct / Batman 2 / dossier «Arts Martiaux»...

39 L'Arme Fatale 3 / Universal Soldier / Batman 2 / Cannes 1992...

40 La saga des Alien / Reservoir Dogs / Cliffhanger / Impitoyable...

41 Van Damme / C'est Arrivé près de chez vous / dossier «Flics»...

42 Dracula / Chasse à l'Homme / dossier «Des hommes d'actions»...

43 Bad Lieutenant / Cavale sans Issue / Piège en Haute Mer / dossier «Femmes Fatales»...

44 Cliffhanger / True Romance / dossier «Action Men»...

45 A Toute Epreuve / La trilogie RoboCop / Last Action Hero / Cannes 1993...

46 Le Fugitif / Last Action Hero / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / Cliffhanger / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opera» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Opera» suite / Demolition Man / L'Impasse...

50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 Pulp Fiction / Killing Zoé / dossier *Amicalement Vôtre*...

52 Speed / Killing Zoé / The Crow / carrière Brandon Lee...

53 True Lies / Pulp Fiction / TimeCop / int. Cameron et Schwarzie...

54 Frankenstein / Entretien avec un Vampire / Crying Freeman / dossier «BD/ciné»...

55 Les Evadés / Streetfighter / Mortal Kombat / Kirk Wong...

56 Judge Dredd / The Killer / Sonatine / GoldenEye / int. Jim Wynorski...

57 Mort ou Vif / carrière Sharon Stone / Batman et Robin / Une Journée en Enfer...

58 Judge Dredd / Desperado / USS Alabama / carrière Bruce Willis...

59 Mortal Kombat / Assassins / Apollo 13 / carrière Mel Gibson...

60 Seven / GoldenEye / dossier James Bond / Showgirls...

61 Broken Arrow / Heat / Casino / L'Armée des 12 Singes / Tsui Hark...

62 Dossier Crying Freeman / L'Effaceur / Mort Subite...

63 L'Effaceur / Le Grand Tournoi / Rock / Twister / Fargo...

64 Mission Impossible : le film et la série / L.A. 2013 / int. John Carpenter...

65 Au Revoir à Jamais / Daylight / Risque Maximum / dossier «Films catastrophes»...

66 X-Files / Mars Attacks ! / Star Wars / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 Batman & Robin / Roméo & Juliette / Kids Return / Le 5ème Elément...

68 Dossier Dobermann / Le Monde Perdu / Double Team / Speed 2...

69 X-Files / Titanic / Volte/Face / Volcano / Les Ailes de l'Enfer...

70 Copland / L.A. Confidential / Hana-Bi / Alien 4 / Le Pacificateur...

71 Titanic / Demain ne Meurt Jamais / Starship Troopers / U-Turn / Spawn TV...

72 Jackie Brown / Il Etait une Fois en Chine / dossier «Blaxploitation»...

73 Un Tueur pour Cible / carrière Di Caprio / Pluie d'Enfer / U.S. Marshals...

74 L'Arme Fatale 4 / Sexcrimes / Jackie Chan / Cannes 98...

75 Chapeau Melon le film et la série / Godzilla / int. David Duchovny...

76 Le Masque de Zorro / Snake Eyes / Hors d'Atteinte / carrière Nicolas Cage...

77 Soldier / Rush Hour / Ennemi d'Etat / Oz / carrière Shane Black...

78 Star Wars / Un Plan Simple / 8mm / dossier «Oh les filles !»...

79 Stanley Kubrick / Payback / Le 13ème Guerrier / Matrix...

80 Matrix / Le Corrupteur / Cannes 99 / poster index des n°1 à 79...

81 Dossier *Buffy* / spécial séries télé / Le 13ème Guerrier...

82 Austin Powers 2 / Fight Club / *Les Sopranos* / Le X fantastique...

83 Sleepy Hollow / La Fin des Temps / Les Rois du Désert / *The Practice*...

84 American Psycho / Les Rois du Désert / carrière Clooney / *Buffy & Angel*...

85 X-Men / American Psycho / dossier «Scream Queens» / AFM 2000...

87 X-Men / Shanghai Kid / En Pleine Tempête / carrière Jackie Chan...

88 The Cell / Tigre et Dragon / L'Enfer du Devoir / carrière Jet Li...

89 Incassable / *X-Files* / *Dark Angel* / carrière Kitano / *Way of the Gun*...

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (**Mad Movies** n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 26, 28, 34, 86 et 90).
Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).
Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** et/ou de **Impact** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____
ADRESSE ____
CODE POSTAL ____ VILLE ____
PAYS ____

Date d'expiration :			Mois/Année

Date et signature obligatoires

POUR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR WWW.MAD-MOVIES.COM, NUMÉROS ANCIENS NUMÉRIQUE

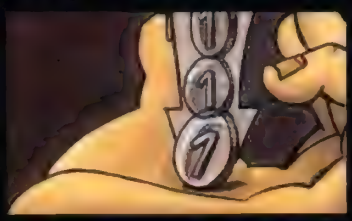
MAD MOVIES													
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41				
42	43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54	55	56
57	58	59	60	61	62	63	65	66	67	68	69	70	71
72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85
86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110	111	112	113
114	115	116	117	118	119	120	121	122	123	124	125	126	127
128	129	130	131	132	133	134	135	136	137	138	139	140	141
142	143 COUVERTURE SPIDERMAN		143 COUVERTURE BLADE II		144	145	146	147					

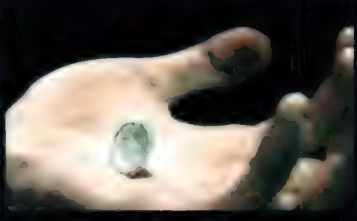
❑ Hors série n°1 John Carpenter 144 pages

IMPACT													
1	2	3	4	6	7	11	12	13	14	15			
16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	27	29	30	31
32	33	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46
47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60
61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74
75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	87	88	89

par Yannick DAHAN

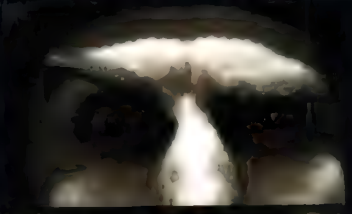
RAFIK S'ÉTANT SUICIDÉ LORS DU BOUCLAGE DU HORS SÉRIE PETER JACKSON, JE PRENDS JOYEUSEMENT SA PLACE LE TEMPS D'UN NUMÉRO, HISTOIRE DE VOUS FAIRE DÉCOUVRIR UN EXCELLENT COURT-MÉTRAGE AMATEUR QUI MÊLE ADROITEMENT FILM ET IMAGES DE SYNTHÈSE.





TICKET-LAND

Je sens déjà venir tous ceux qui, à la simple évocation des mots « images de synthèse », vont commencer à gueuler sur la rubrique en affirmant qu'elle n'est plus réservée aux amateurs. À ceux-là, je ne dirai qu'une chose : « *réveillez-vous les gars, c'est hallucinant ce qu'on peut faire avec que dalle en poche !* ». Vous réussissez à vous faire prêter une petite caméra vidéo, vous dealez avec les parents le prêt d'un local pour tourner 5 jours, vous appelez des potes férus d'informatique, et armés de logiciels récupérés à droite à gauche, et vous avez de quoi pondre un court furieusement spectaculaire ! Ce sont les moyens (zéro thunes et système D) que se sont donnés Benjamin Rocher, étudiant en infographie, et Dimitri Amar (qui joue aussi le rôle principal) pour pondre leur second court-métrage : **Ticket-Land**, une fable onirique et visuellement complexe, qui correspondait au départ à un projet de fin d'études.



« *Ce qui nous a donné envie de réaliser* **Ticket-Land** *reste avant tout* **Gerry's Game**, *un célèbre court de Pixar. L'idée de partir d'une situation banale que vit un personnage, et de traduire, par le langage particulier de l'image de synthèse, la complexité de ses émotions, nous fascinait. C'est ce que nous avons essayé de faire avec* **Ticket-Land**. » confie Benjamin. Du coup, si l'histoire de ce court n'évoque rien (un type gratte un ticket de jeu dans un lieu étrange où des cartons sont empilés autour de lui), sa mise en scène est en revanche surprenante. Car, chaque émotion du personnage, dont les mimiques semblent issues d'une comédie de Buster Keaton, est traduite par un bouleversement du décor qui l'entoure. Une case grattée lui convient, et des objets en 3D virevoltent autour de lui (un ticket vole au rythme d'une musique envoûtante composée par un ami à eux, Frédéric Jouisselle). Il se met en colère et le mur de carton l'oppresse avant de s'enflammer. Les bonhommes se sont même permis un pur effet **Matrix**, où le personnage repousse de son énergie intérieure, les cartons menaçants qui s'avançaient vers lui ! Tous ces effets impressionnants ont été réalisés en 3D par Benjamin Rocher et deux autres amis (Johnny Alvès, ça ne s'invente pas, et Olivier Junquet, tous deux étudiants en infographie), grâce à l'utilisation de puissants logiciels (souvent pirate, ce qui reste, malgré tout, le seul moyen de créer des effets pour qui n'a pas d'argent). En somme, un local et une caméra prêtés pour un tournage très amateur (pour un travelling en hauteur, accrochez la caméra à un fil et contrebalancez par une chaise en bois !) et des ordinateurs personnels mis à contribution pendant deux ans et demi. Et oui, il aura fallu autant de temps entre le tournage et la finalisation des effets visuels. Tout simplement parce que ces étudiants, certes doués, ont appris ces techniques sur le tas, en dévorant les manuels théoriques. Et quand on leur demande comment ils ont su gérer, avant et après le tournage, l'intégration des effets visuels, leur réponse est terrassante : « *Bien, ça nous paraissait logique. On connaissait la théorie, on avait développé un storyboard très détaillé sur les effets et, sur le tournage, ça a coulé de source. Il a quand même fallu deux ans pour peaufiner, pixel par pixel, l'intégration du personnage aux images de synthèse. C'était laborieux.* ». De la patience et de la ténacité…

Mais le plus étonnant dans **Ticket-Land**, au-delà même des efforts fournis avec trois fois rien (sinon un esprit matheux), au-delà même des effets spéciaux, restent la mise en scène et le montage, d'une concision et d'une efficacité sans faille. En observant les angles de caméra ingénieux, presque en mouvements constants, recomposés au montage avec un sens du rythme évident, on pense aux frères Coen ou à Sam Raimi (cinéaste de chevet pour Dimitri Amar), mais dans un univers plus ludique, sorte de mixe audacieux entre le cartoon et le jeu vidéo. Un univers où c'est avant tout l'image qui parle. Images de synthèse, images référentielles, mais aussi poésie de l'image qui donne envie de voir ce que, dans l'avenir, ces deux lascars nous réservent…

Le site pour voir leurs deux premiers courts ainsi qu'un making of de **Ticket-Land** :
www.empreintedigitale.net
L'adresse mail où les contacter :
ticketland@hotmail.com

Mad Movies, Made in France, 7 rue Rodier, 75009 Paris.

- Attendez ! Du calme ! Regardez, je viens de trouver la formule de la livraison à domicile en 24 secondes chrono !
- Que dalle ! Je sssssssuis abonné ! Je veux mon Mad Movies ou je vous sssssssuce la tête, minable !

Choisissez la durée de votre abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (Eurochèques non acceptés) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **6 mois** (**6 numéros**) :
20 € au lieu de 25,80 €, prix au numéro (**-20 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 1 ancien n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le n° de **Mad Movies** ou le n° d'**Impact.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros**) :
31 € au lieu de 47,30 €, prix au numéro (**-33 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **2 ans** (**22 numéros**) :
52 € au lieu de 94,60 €, prix au numéro (**-45 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 3 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

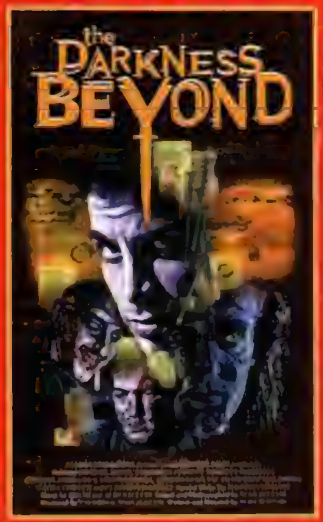
NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

_____ _____ _____ _____
Date d'expiration : _____
Mois/Année

Date/Signature obligatoire

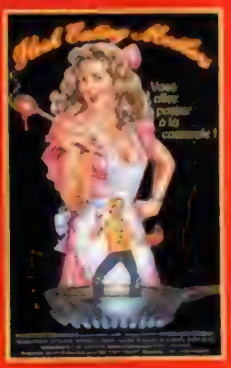
TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !



Inspiré des écrits de H.P. Lovecraft, THE DARKNESS BEYOND marque d'une manière fracassante le grand retour du cinéma italien dans le domaine de l'épouvante. Une œuvre terrifiante à découvrir dans une édition collector comprenant le film en version intégrale suivi de nombreux bonus.

Andreas Schnaas le roi du gore crasseux est de retour ! Son nouveau film, DEMONIUM, regorge de scènes chocs extrêmes orchestrées par Sergio Stivaletti (Phenomena, Demons, Le Sang des Innocents). Le film est présenté en version intégrale dans une édition collector riche en bonus !



SITE INTERNET http://pageperso.aol.fr/UNCUTMOVIES

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 22,50 € la cassette • FRAIS DE PORT : 1 à 3 K7 - 5 € ; 4 K7 et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ SCRAPBOOK*
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ DEMONIUM
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ DECAMPITATED
- ❑ ANGEL OF DEATH*
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ GENERATION aX
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ FANTOM KILER 2*
- ❑ THE NECRO FILES*
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ FLESH EATING MOTHERS
- ❑ PREMUTOS
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER*
- ❑ THE DARKNESS BEYOND

** Déconseillé aux moins de 16 ans. Contient des scènes érotiques explicites.*

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ en colissimo suivi.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 35

MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

BURNDOWN

1989. RÉAL.: JAMES ALLEN. SCÉN.: ANTHONY BARWICK, COLIN STEWART, D'APRÈS STUART COLLINS. INT.: PETER FIRTH, CATHY MORIARTY, MICHAEL MCCABE, HAL ORLANDINI, HUGH ROUSE. PROD.: COLIN STEWART, LOGGIA. AFRIQUE DU SUD/USA.

D'affreux meurtres, suivis d'actes de nécrophilie, surviennent à Thorpeville, une bourgade progressivement désertée après l'implantation voisine de la centrale nucléaire. La présence de radio-activité sur le corps des victimes laisse craindre le pire, tandis que la jolie Cathy Moriarty (**L'œil du tueur, Casper**) mène l'enquête, marquée de près par l'entreprenant shériff Peter Firth (**By Magic, Mon ami Joe**). Un ton volontiers pessimiste prédisant l'apocalypse, la découverte d'une confrérie d'atomisés en cagoule, quelques scènes furtivement gore à la caméra subjective, l'existence d'un complot vraisemblable et une fin ouverte permettant les plus vives inquiétudes entretiennent le suspense dans cette aventure au budget limite dérisoire.

BURNIN'LOVE

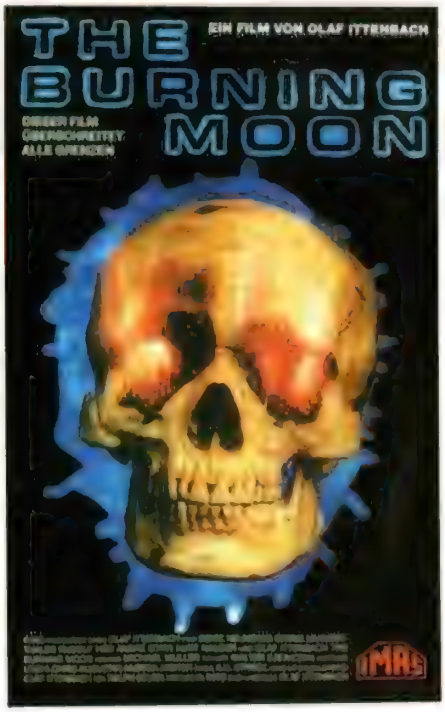
OU **ROCKABILLY VAMPIRE**. 1996. RÉAL.: LEE BENNETT SOBEL. SCÉN.: LEE BENNETT SOBEL, PAUL GAMBINO. INT.: PAUL STEVENSON, MARGARET LANCASTER, STEPHEN BLACKEHART, WENDY WALKER, VALENTINE MIELE. PROD.: STACEY HABER HOFBERG, GARAGE ROCK PICTURES. USA.

Une jeune femme obnubilée par la légende d'Elvis Presley rencontre son sosie parfait (Paul Stevenson), en plus jeune et en un peu moins massif. Une belle histoire d'amour démarre aussitôt jusqu'au jour où la belle s'aperçoit que son crooner d'amant cache en fait son état de vampire. Une comédie fantastique qui offre aux fans le spectacle de nombreux groupes de Rockabilly et la performance d'un clone parlant et chantant comme le jeune Elvis à ses débuts.

THE BURNING MOON

1992. RÉAL. ET SCÉN.: OLAF ITTENBACH. INT.: BERND MUGGENTHALER, RUDOLF HOB, ANDRÉ STRYI, BEATE NEUMAYER, ELLEN FISCHER, BARBARA WODERSCHEK. PROD.: OLAF ITTENBACH, DEAD ALIVE. ALLEMAGNE.

Juste après **Black Past**, mais bien avant **Premutos**, véritable catalogue du cinéma gore, Olaf Ittenbach signait ce **The Burning Moon**, dont l'aspect réaliste, presque naturaliste, provoque un malaise difficilement racontable. Le récit se scinde en trois histoires affreuses, comme celle de ce simplet revenu d'entre les morts qui va entraîner son assassin jusqu'en Enfer où il subira des supplices dignes d'**Hellraiser** ; ou bien celle qui sert de fil conducteur : un adolescent shooté à mort poignarde sa petite sœur avant de se trancher les veines. Ittenbach visite un quotidien banal et sans espoir, traversé soudain des pires excès jamais visualisés : une éviscération en gros plan, des dents brisées à la perceuse, l'écartèlement sans doute le plus crédible de l'histoire du cinéma, et puis encore la présence d'un prêtre violeur (dans **Premutos**, Olaf, le provo, soulèvera justement le douloureux problème de l'onanisme en milieu ecclésiastique...), sans parler de la



jeune fille contrainte à gober l'œil de sa maman fraîchement arraché. Des scènes stupéfiantes, réalistes, nauséeuses, qui semblent révéler un sérieux mal existentiel chez son auteur, persécuté par une censure teutonne n'ayant pas encore bien saisi toutes les finesses de son inspiration artistique. (M129P51).

BURNING SENSATION

HUO ZHU GUI. 1989. RÉAL.: WU MA. INT.: LAI YIN SAN, CAROL CHENG, KENNY BEE, SAU LEUNG KO, JAMES TIEN, WU MA. PROD.: GOLDEN HARVEST/BO HO FILMS. HONG KONG.

Un des trente films réalisés par le prolifique Wu Ma qui semble s'inspirer là du thème du *Fantôme de l'Opéra*, mais en le transposant au genre féminin. L'héroïne est en effet une séduisante danseuse de ballet disparue dans un incendie criminel, dont le fantôme revient hanter les lieux de ses anciens exploits afin d'assouvir sa vengeance, utilisant ses charmes pour mieux attirer ses victimes. Produit par la firme responsable de la longue série des **Mr. Vampire**.

THE BURNING ZONE

1996. RÉAL.: MICHAEL MILLER, STEPHEN L. POSEY, RICHARD COMPTON, OSCAR L. COSTO, ETC. SÉRIE TV. INT.: JAMES BLACK, MICHAEL HARRIS, JEFFREY DEAN MORGAN, TAMLYN TOMITA, BRADFORD TATUM. PROD.: EDWARD LEDDING, UNITED PARAMOUNT NETWORK. USA.

Série télévisée retraçant le combat d'une unité d'élite formée par un scientifique à la demande de la Maison Blanche pour lutter contre divers fléaux biologiques sévissant à travers le monde. Au fil des épisodes, la fine équipe, trois hommes et une femme, vont ainsi devoir affronter de nouveaux virus, des cas de folie collective, la combustion spontanée d'individus, un micro-organisme extraterrestre, une bactérie dévoreuse de chair humaine, une organisation secrète utilisant les condamnés à mort pour observer la possibilité d'une vie dans l'au-delà, et pas mal d'affaires troublantes du même genre. Malgré sa discrète envie d'exploiter le phénomène ***X-Files***, la série ne connut pas le succès escompté et disparut prématurément. Diffusée en 1996 et 1997 aux USA, elle fit les beaux soirs de M6 durant l'été 1997 et passe en ce moment sur 13ème Rue.

The Burning Zone et sa fine équipe : James Black, Tamlyn Tomita, Michael Harris et Jeffrey Dean Morgan.

BURST CITY

BAKURETSU TOSHI. 1982. RÉAL. ET SCÉN.: TOSHIHIRO ISHII. INT.: TAKANORI JINNAI, SHIGERU IZUMIYA, MICHIROU ENDO, MACHIZO MACHIDA, SHIGERU MUROI, UMANOSUKE UEDA. JAPON.

S'inspirant très fort de **La Course à la mort de l'an 2000** (devenu depuis **Les Seigneurs de la route**) et **Gladiateurs de l'an 3000**, le script nous propose à son tour les exactions d'une bande de pilotes d'engins à moteur plus ou moins rafistolés à travers un Japon désolé, où tous les coups sont permis dans ce monde post-apocalyptique revenu à la barbarie. Nouveau maître du cinéma japonais, Toshihiro (ou Sogo) Ishii propose toujours un univers brillant où l'action le dispute à l'onirisme, la tradition au modernisme, la nostalgie au cyber-punk, à travers une carrière souvent dévolue au cinéma fantastique : **Crazy Thunder Road** (1980), **Crazy Family** (1984), **Angel Dust** (1994), **August in the Water** (1995), **Le Labyrinthe des rêves** (réalisé en 1997 et distribué en France en l'an 2000), ainsi que le puissant **Gojoe** (2000), passé cette année à Gérardmer et à L'Étrange Festival... En attendant le manga **Electric Dragon 80 000 V**. tourné juste auparavant.

BUTCHER'S WIFE

VID.: **LA FEMME DU BOUCHER**. 1991. RÉAL.: TERRY HUGUES. SCÉN.: ERZA LITWAK ET MARJORIE SCHWARTZ. INT.: JEFF DANIELS, DEMI MOORE, GEORGE DZUNDZA, CHRISTOPHER DURANG, MARY STEENBURGEN, MIRIAM GARGOLYES. PROD.: WALLIS NICITA, LAUREN LLOYD. USA.

La belle Demi Moore attend le prince charmant sur son île de Caroline du Nord et, se fiant à des pouvoirs transmis par une grand-mère un peu divinatrice, croit le trouver en ce bon gros Leo, boucher de son état. Aussitôt unie et propulsée dans la boutique de son époux, ses talents de voyance bouleversent la vie du ménage et exaspèrent le psychiatre d'en face avec sa façon de prédire à chacun un bonheur prochain, lui volant du même coup ses meilleurs clients. Mais cette rivalité évolue vite quand la belle bouchère réalise son erreur, car c'est justement le psy qui représente pour elle l'amant idéal tant attendu, cette autre moitié de l'être parfait du mythe platonicien aux origines du monde. Lumineuse, Demi Moore crève l'écran dans cette comédie

Demi Moore, femme du boucher : « Y'en a un peu plus, je vous le mets quand même ? ».

fantastique où une galerie de personnages bien campés exprime un même besoin d'amour, une même recherche de magie dans la vie quotidienne, pour une meilleure compréhension mutuelle. (M81P.61).

BUTTCRACK

1998. RÉAL. ET SCÉN.: JIM LARSEN. INT.: CALEB KREISCHER, DOUG CISKOWSKI, KATHY WITTES, ROB HAYWARD, KRIS ARNOLD, MOJO NIXON. PROD.: CYNTHIA GEARY, DESERT DOG PRODUCTION. USA.

Un monument de mauvais goût, sélectionné et distribué par la firme Troma qui s'y connaît en la matière. Le héros se singularise par l'énormité de son arrière-train, ce qui lui vaut souvent l'inimitié et les moqueries de son entourage. Après sa mort provoquée par son co-locataire, il revient, grâce à la magie noire, sous la forme d'un zombie au fessier ivre de revanche. Contre toute attente, le film vaut mieux que ce qu'on aurait pu craindre. Il faut dire qu'on craignait le pire !

BUTTERFLY MURDERS

1979. RÉAL.: TSUI HARK. SCÉN.: LAM FAN. INT.: LAU SIU MING, WONG SHEE TONG, CHAN CHI CHI, KUO HUNG, KIU FUNG. PROD.: NG SEE YUEN, SEASONAL FILMS. HONG KONG.

Dans les souterrains d'une forteresse maudite, une poignée de personnages héroïques, représentants de divers clans, tentent de résoudre le mystère des papillons dévastateurs, des corbeaux de la mort et du guerrier ninja à l'armure invincible, sorte de robot anachronique. Dressant de somptueux décors dans la reconstitution d'une Chine médiévale, Tsui Hark tente pour son premier film de maîtriser un scénario complexe et souvent bavard, où l'on se perd volontiers dans les personnages sans faire la part des bons et des méchants comme il était alors de mise dans un cinéma de Hong Kong encore ultra manichéen. Célébré par la critique, mais mal compris du public, **Butterfly Murders** apparut au Marché du Film de Cannes, en 1980, et passa la même année au Festival du Rex pour sa 10ème édition, sans remporter aucun des onze prix alors décernés.

BUVOS VADASZ

(**MAGIC HUNTER**). 1994. RÉAL.: ILDIKO ENYEDI. SCÉN.: ILDIKO ENYEDI, LAZLO REVESZ. INT.: GARY KEMP, ALEXANDER KAIDANOVSKY, SADIE FROST, PETER VALLAI, ZOLTAN GERA. PROD.: ANDRAS HAMORI, WEILAND SCHULTZ-KEIL, VEGA FILM/UGC/BUDAPEST FILM STUDIO. HONGRIE/FRANCE/ALLEMAGNE/SUISSE.

La réalisatrice Ildiko Enyedi, à qui l'on doit le distingué **Mon XXe siècle**, Caméra d'Or à Cannes, en 1989, propose là une histoire magique et faustienne où le suspense le dispute à l'émerveillement. Un policier hongrois (Gary Kemp, remarqué dans **Bodyguard** et **Killing Zoé**), très éprouvé après une bavure où il blessa gravement une jeune fille, accepte d'un étrange personnage trois balles mystérieuses qui vont lui permettre de remporter à l'aise un test d'évaluation de tir au revolver. Mais ce cadeau typiquement diabolique a son prix qu'il va falloir régler. Sélectionné au 13ème Festival du Film Fantastique de Bruxelles, en 1995.

BY MAGIC

OU **DEATH BY MAGIC**, OU **THE MAGICIANS**. VID.: **FORCES DU MAL**. 2000. RÉAL.: LORRAINE SENNA. TV. SCÉN.: BENNETT COHEN, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE BENNETT COHEN ET KIM LEMASTERS. INT.: CHARLIE O'CONNELL, PETER FIRTH, MARIN MIMICA, KIMBERLEY DAVIES, GABRIELLE FITZPATRICK, NICHOLAS BELL. PROD.: BRIAN BURGESS, BENNETT COHEN, LORRAINE SENNA, WILSHIRE COURT PRODUCTIONS. USA.

Ce bon sorcier Simon, déjà croisé l'année précédente dans **Simon Magus** et **Simon le magicien**, revient à la charge pour combattre une confrérie d'adeptes du mal décidés à s'emparer de *«toutes les âmes de la Terre»*. Du moins c'est ce qu'ils prétendent ! Pour l'assister, il va rechercher «l'élu», un héros possédant la force qui devra les affronter durant mille ans avant de laisser sa place à un nouvel élu. Pas cool, le boulot ! Lorraine Senna mélange un peu les genres, passant de l'action pure – où des bagarres au montage ultra-speed, genre un plan à la seconde et effets de stroboscopie, rappelle volontiers Matrix – aux démonstrations de magie, avec cette fois l'abus de rayons lumineux, traversées des murs, apparitions/disparitions des personnages, ainsi que l'emploi de lentilles rouges aux yeux pour bien décrire la force et l'immanence des pouvoirs surnaturels.

Puis, nous passons carrément à **L'Empire contre-attaque**, quand le vieux maître forme l'élève appelé à le remplacer. Du Fantastique TV sans risques dispensé par les responsables de **L'Obsession de Sarah Hardy**, **Metal Monster**, **Le Noël de Ms. Scrooge**, sans oublier l'assez lénifiant **Atomic Dog**.

BYAKUFUJIN NO YOREN

THE WHITE SERPENT OU **MYSTERIOUS LOVE OF LADY WHITE**. 1956. RÉAL.: SHIRO TOYODA. SCÉN.: TOSHIO YASUMI. INT.: RYO IKEBE, TOSHIKO YAMAGUCHI, MUSEI TOKUGAWA, KAORU YACHIGUSA. PROD.: TOMOYUKI TANAKA, TOHO FILMS/SHAW AND SON. JAPON/HONG KONG.

Un serpent blanc femelle tombe amoureux d'un jeune guerrier (Roy Ikebe) et se transforme en femme ordinaire afin de le séduire. Le récit s'inspire d'une ancienne légende chinoise qui fera école aussi bien au Japon qu'à Hong Kong. Il s'agit justement d'une co-production entre ces deux pays, avec d'une part Tomoyuki Tanaka, grand ordonnateur des films de monstres à la Toho pendant quarante ans, et de la firme qui deviendra un peu plus tard la Shaw Brothers. Les trucages sont d'Eiji Tsuburaya, responsable des effets spéciaux des premiers **Godzilla**, quant à Shiro Toyoda, il s'agit lui aussi d'un spécialiste qui reviendra au Fantastique avec **Jigokuken**, en 1969, et le très beau **Yotsuda Kaidan** (1965), ce dernier sorti en France sous le titre de **Fantôme japonais**.

BYAKUROJO NO YOJO

(**DEATH BY WITCHCRAFT**). 1957. RÉAL.: EISUKE TAKIZAWA. SCÉN.: TOSHIO YAZUMI, D'APRÈS KYOKA IZUMI. INT.: YUMEJI TSUKIOKA, RYOJI HAYAMA, AKIRA NISHIMURA, TADASHI KOBAYASHI. PROD.: NIKKATSU. JAPON.

Un conte de fées tiré du roman *The Saint of Mountain Koya*, de Kyoka Izumi, un écrivain qui inspirera de nombreuses productions fantastiques japonaises : **Demon Pond**, **Grass Labyrinth**, **Mirage Theater**... Ici, un nain facétieux, détenteur de pouvoirs magiques, s'évertue à transformer en divers animaux ceux qui l'approchent. Dix ans plus tard, presque jour pour jour, la Nikkatsu brandira au monde interloqué son décisif **Gappa, le descendant de Godzilla** (**Daikaiju Gappa**).

BYE BYE JUPITER

SAYONARA JIYUPETA. 1984. RÉAL.: SAKYO TOMATSU ET KOJI HASHIMOTO. SCÉN.: SAKYO KOMATSU. INT.: TOMOKAZU MIURA, MIYUKI ONO, DIANE DANGELY, AKIHIKO HIRATA, DIANE DANGELY. PROD.: SAKYO KOMATSU, TOMOYUKI TANAKA, TOHO. JAPON.

Un colossal trou noir menace de détruire notre soleil, ce qui pourrait poser dans le futur d'assez sérieux problèmes de bronzage à nos descendants, car, Dieu merci, l'action se déroule en 2125. Après de vaines tergiversations, les autorités compétantes, ayant sans doute visionné **Armageddon** depuis belle lurette, décident de faire exploser Jupiter (gentiment appelé dans la VO «Jiyupeta» !), de manière à détourner l'astre véloce de sa trajectoire initiale. Reste

plus qu'à le faire. Encore un pur produit Tomoyuki Tanaka/Toho Films, dont les effets spéciaux somptueux motivent la présence du co-réalisateur Koji Hashimoto, qui sera la même année le responsable du retour de Godzilla après neuf ans d'absence sur les écrans, avec ce simple titre reprenant celui de l'original tourné en 1954 : **Gojira.**

C'EST ARRIVÉ DEMAIN

IT HAPPENED TOMORROW. 1943. RÉAL.: RENÉ CLAIR. SCÉN.: DUDLEY NICHOLS, RENÉ CLAIR, HELEN FRAENKEL, LEWIS R. FOSTER, D'APRÈS LORD DUNSANY. INT.: DICK POWELL, LINDA DARNELL, JACK OAKIE, EDGAR KENNEDY, JOHN PHILLIBER, ED BROPHY. PROD.: ARNOLD PRESSBURGER, UNITED ARTISTS. USA.

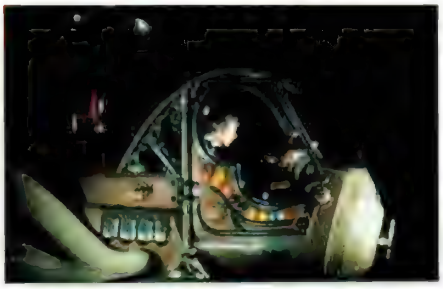
L'aventure d'un journaliste disposant par miracle du journal du lendemain, capable ainsi de prédire des événements futurs, ce qui attire sur lui l'attention de la police. L'affaire se complique quand il apprend dans le même journal mystérieux la nouvelle de sa propre mort. Pourra-t-il forcer le destin ? La comédie prend ici le pas sur le suspense potentiel d'un pareil sujet dans la mesure où le narrateur fêtant ses noces d'or dès les premières images, nous conte un récit tout en flash-back présenté comme un puzzle dont le spectateur s'évertue à rassembler les pièces. Drôle et inventif, **C'est arrivé demain** délivre en passant sa morale assez résignée, qui veut que le hasard et l'ignorance du lendemain rendent justement l'homme plus heureux sur cette bonne vieille Terre.

C'est arrivé demain et ses protagonistes capables de prédire le futur à lecture d'un livre.

C'ÉTAIT DEMAIN

TIME AFTER TIME. 1979. RÉAL. ET SCÉN.: NICHOLAS MEYER, D'APRÈS H.G. WELLS. INT.: MALCOLM MCDOWELL, MARY STEENBURGEN, DAVID WARNER, JOSEPH MAHER, CHARLES CIOFFI, KENT WILLIAMS. PROD.: HERB JAFFE, WARNER BROS/ORION. DISTR.: WARNER-COLUMBIA. USA.

Pour son premier film, Nicholas Meyer imagine une de ces rencontres extraordinaires entre deux hommes que tout sépare, l'humaniste H.G. Wells et l'assassin Jack l'Éventreur, tous deux transportés dans un monde moderne qui leur est étranger. Car, si l'on en croit le scénario, l'auteur de *L'Homme invisible* et des *Premiers hommes dans la Lune* ne se contentait pas de décrire diverses découvertes scientifiques dans ses livres, mais il les expérimentait lui-même. Ainsi, montre-t-il à ses amis au début de l'histoire une machine à explorer le temps, que va emprunter le fameux Jack l'Éventreur traqué



C'était demain : H.G. Wells de retour vers le futur.

par Scotland Yard, pour s'enfuir du Londres victorien vers le San Francisco de 1979, bientôt poursuivi par l'écrivain. Le script insiste sur l'anachronisme de ces deux personnages fondus dans la cité et confrontés à la grande fureur contemporaine : le trafic automobile, les membres d'Hare Krishna, les McDo, la télé, la violence urbaine, etc. Wells n'y comprend rien, promenant tout au long du film une face d'ahuri congénital, tandis que Jack l'inhumain commence à apprécier la cruauté tranquille de ce monde futur habitué à la tromperie permanente. Et c'est ainsi que Meyer oublie le genre fantastique – dont il utilise fort peu les artifices – pour aborder la fable philosophique. Une bien belle réussite, récompensée par un Grand Prix au Festival d'Avoriaz, en 1980.

C.H.U.D.

1984. RÉAL.: DOUGLAS CHEEK. SCÉN.: PARNELL HALL, D'APRÈS SHEPARD ABBOTT. INT.: JOHN HEARD, GRAHAM BECKEL, JOHN GOODMAN, KIM GREIST, LAURE MATTOS, BRENDA CURRIN, DANIEL STERN. PROD.: ANDREW BONIME, NEW WORLD. DISTR.: LES FILMS JACQUES LEITIENNE, USA.

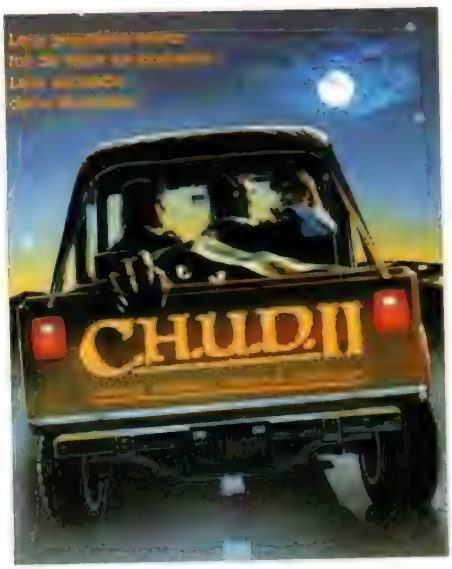
C.H.U.D. et le délit de faciès pour les exclus du système.

C.H.U.D. signifie en VO «Cannibalistic Humanoid Underground Dweller», ce qui annonce bien la couleur de cette petite série B naïve et conventionnelle, mais pour le moins réjouissante et furieusement gore. Sous l'effet de radiations dues au stockage illicite de déchets nucléaires, des marginaux vivant près des égoûts de certains quartiers de New York se transforment en monstres à la **Alien** et dévorent de pauvres gens isolés. Entre l'enquête sur les exclus du système et la découverte d'un complot politique visant à étouffer l'affaire, le script fait la part belle aux effets spéciaux et fleure bon la SF des années 50, relookée à la mode pop corn des années 80. Saluons au passage la courageuse tentative du distributeur français dans sa traduction d'un si beau titre, quand**C.H.U.D.** devient pour nous «Cannibale, Humanoïde, Usurpateur, Dévastateur». Pas de doute, ça fait bien **C.H.U.D.**, mais à quel prix ! (M34P.50).

C.H.U.D. II : BUD THE CHUD

1988. RÉAL.: DAVID IRVING. SCÉN.: M. KANE JEEVES. INT.: BRIAN ROBBINS, TRICIA LEIGH FISHER, BIANCA JAGGER, ROBERT VAUGHN, CLIVE REVILL. JUNE LOCKART. PROD.: JONATHAN D. KRANE, VESTRON/LIGHTNING PICTURES. USA.

La seule originalité de cette pseudo suite réside dans le fait qu'elle ne ressemble pas du tout à l'original. Le script surferait plutôt sur la vague des farces zombiesques amenées par **Le Retour des morts-vivants** et ses nombreuses imitations, avec des écarts notables, comme la présence de Bud, le zombie vedette, rappelant très fort le Bub du **Jour des morts-vivants**. Sinon, les gags volent assez bas, le scénario tient en une ligne («des morts envahissent la ville...»), Robert Vaughn joue tout en charge son rôle de militaire rêvant d'une armée de cadavres réanimés, et le duo de teenagers récite les poncifs habituels des comédies estudiantines. Pourtant, David Irving n'est pas dupe de ce qu'il tourne réellement. Il assume l'auto-dérision, aligne les private-jokes, comme l'apparition éclair de Robert Englund, ou celle de sa mère, Priscilla Pointer, et réussit même quelques séquences d'un burlesque total : les attaques du chien-zombie, les

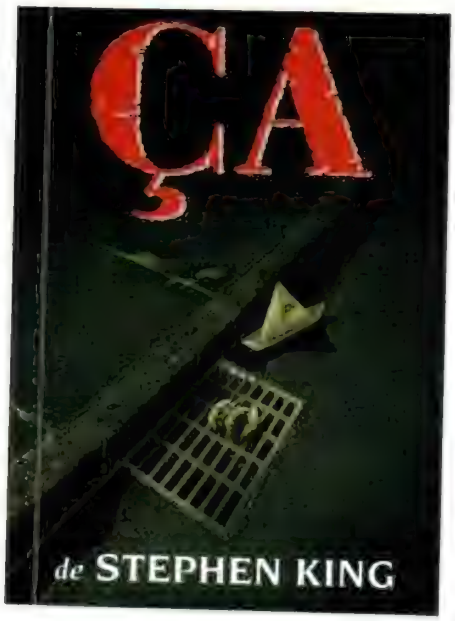


déambulations d'un barbier mort-vivant, ou encore l'irruption hilarante de la troupe de zombies parmi les teenagers costumés fêtant Halloween. Peu de gore, pas de script, mais beaucoup de fun, c'est un choix...

ÇA

IT. TITRE SUR M6 : **«IL» EST REVENU** (DRÔLE !). 1990. RÉAL.: TOMMY LEE WALLACE. TV. SCÉN.: LAWRENCE D. COHEN, TOMMY LEE WALLACE, D'APRÈS STEPHEN KING. INT.: HARRY ANDERSON, RICHARD THOMAS, DENNIS CHRISTOPHER, ANNETTE O'TOOLE, OLIVIA HUSSEY, JOHN RITTER. PROD.: JIM GREEN, LAWRENCE D. COHEN, ALLEN EPSTEIN, KONIGSBERG SANISKY COMPANY/LORIMAR. USA.

Longue adaptation du roman de Stephen King, un gros pavé lui-même de 1100 pages, où le mal prend la forme d'un clown ricaneur, qui séduit, attire et supprime les enfants en fonction de



leurs faiblesses ou de leurs peurs intimes. À ce niveau, le choix du titre paraît exemplaire, qui évoque le mal absolu et informulé, mais rappelle aussi le «ça» du système psychanalytique, en l'occurrence les pulsions et tendances instinctives refoulées dans l'inconscient. Le «ça», c'est encore la chose innommable signifiant la peur ultime qui peut varier suivant les individus (si bien illustré par George Orwell dans 1984, quand il décrit sa fameuse «salle 101»). *«I'm every nightmare you've ever had»* avertit Pennywise, le clown qui se prend pour Freddy Krueger, et revêt toutes les apparences physiques des terreurs primitives : loup-garou, spectre, momie ou araignée humanoïde (jusqu'au flot de sang dans le lavabo symbolisant la première menstruation de la fillette terrorisée sous le regard de son père irascible). Face à lui, plusieurs adultes ayant déjà affronté «ça» trente ans plus tôt, et revenus à l'annonce de nouveaux crimes dans leur ville natale. Comme le roman, l'adaptation télévisée procède par flashe-backs inducteurs pour présenter les personnages, et fait sans cesse l'aller et retour entre les deux époques, comme pour mieux dépeindre la part d'enfance qui subsiste en chaque adulte, peut-

Tim Curry, le clown qui a le droit de faire « ça ».

être le véritable sujet du récit de Stephen King. (M68P.44, M71P.52).

ÇA POUSSE SUR LES ARBRES

IT GROWS ON TREES. 1952. RÉAL.: ARTHUR LUBIN. SCÉN.: LEONARD PRASKINS, BARNEY SLATER. INT.: DEAN JAGGER, LES TREMAYNE, IRENE DUNNE, JOAN EVANS, RICHARD CRENNA, SANDY DESCHER. PROD.: LEONARD GOLDSTEIN, UNIVERSAL. USA.

Dilettante original, Arthur Lubin se complaisait dans ces comédies féériques pour tous, illustrant tour à tour des histoires des *Mille et une nuits*, les aventures d'Abbott et Costello, ou encore la mémorable série des **Francis**, avec sa mule parlante, qui deviendra au petit écran **Mr. Ed**, un cheval tout aussi bavard. Il décrit cette fois la vie d'une famille toujours à court d'argent, dont la femme se procure un beau jour deux arbustes inconnus produisant bientôt des coupures de cinq et dix dollars. Après quelques péripéties d'une drôlerie mesurée et la menace d'un crack monétaire, on s'aperçoit vite que ces billets de banque se fanent et tombent en poussière comme de vulgaires feuilles d'arbre au vent d'automne. Une œuvre autrefois sévèrement boycottée par la corporation des boulangères, dont le célèbre *«ça pousse pas»* ! au moindre son d'une pièce au sol garde encore de nos jours tout son charme séculaire. On appelle ça l'humour de proximité...

CABAL

OU **NIGHTBREED.** 1989. RÉAL. ET SCÉN.: CLIVE BARKER. INT.: CRAIG SHEFFER, HUGH QUARSHIE, GEORGE ROTH, ANNE BOBBY, DEBORA WESTON, DAVID CRONENBERG, DOUG BRADLEY. PROD.: GABRIELLA MARTINELLI, MORGAN CREEK PRODUCTIONS. USA/GB.

Avec le recul, cette seconde réalisation de Clive Barker, adaptée de son propre livre, *Cabal*, repré-

C'est pas toujours le printemps au pays des monstres méchants.

sente davantage une performance de maquilleurs inspirés que l'ambitieux film d'horreur mystique auquel chacun s'attendait après les déclarations d'intention de son auteur toujours enthousiaste. Le script s'essouffle à vouloir traiter plusieurs thèmes qui tentent de se rejoindre à la fin dans la confusion la plus totale. Reste l'idée forte de nous dépeindre ce monde de Midian, avec cette civilisation mourante dans une ville souterraine où se réfugient les monstres désormais rejetés par la société moderne. Hélas, le film ne trouve ni son style ni son registre. Entre la démesure, la comédie, l'étude de mœurs, la fable mystique, l'horreur pure ou bien le mélodrame, Clive Barker n'a pas su choisir et il passe de l'un à l'autre, intimement persuadé de satisfaire ainsi tous les publics. Présenté en 1991 au Festival d'Avoriaz, il obtient une récompense subalterne appelée, dans le doute, «Prix Spécial du Jury Fantastique». (M69P.22).

CABALLERO DEL DRAGON

VID.: **STAR KNIGHT.** 1985. RÉAL.: FERNANDO COLOMO. SCÉN.: ANDREU MARTIN, MIGUEL ANGEL NIETO, FERNANDO COLOMO. INT.: MIGUEL BOSE, MARIA LAMOR, HARVEY KEITEL, FERNANDO REY, KLAUS KINSKI. PROD.: FERNANDO COLOMO, SALAMANDRA PICTURES. ESPAGNE.

Tandis que l'Église (Fernando Rey), la soldatesque (Harvey Keitel) et l'alchimie (Klaus Kinski) se disputent les bonnes grâces d'un roi médiéval, un bel alien venu récolter chez nous

El Caballero Del Dragon et son extra-terrestre à tête blonde au cœur de l'époque médiévale.

l'esprit des espèces vivantes rencontre la princesse du coin et lui sussure des mots tendres par télépathie. La jeune fille accuse réception sans réticence, un peu déçue quand même car l'inconnu n'ôte jamais son casque aquarium ni sa fière cuirasse, rendant ainsi leurs rapports platoniques et la princesse boudeuse. Ben oui, faut la comprendre, d'autant que l'E.T. s'appelle Ix, ce qui frise de peu la publicité mensongère. Heureusement tout finit bien dans la félicité générale, la tolérance et le respect des races, d'autant mieux que les méchants se retrouvent largués dans l'espace à bord du fameux dragon, en fait le gigantesque vaisseau spatial du visiteur extraterrestre. Gros budget espagnol pour ce film de SF, dont on ne sait trop s'il s'inspire du **Starman** réalisé l'année précédente, ou bien de **Monty Python – Sacré Graal** !, les effets burlesques en moins. Encore que, ce chevalier vert défendant ferme son pont du début à la fin, nous on veut bien, mais, bon...

Les Innocents

RÉSUMÉ :
Miss Giddens (Deborah Kerr), après une entrevue avec leur oncle (Michael Redgrave), est chargé de l'éducation de Miles (Martin Stephens) et de Flora (Pamela Franklin). Lors de son arrivée dans l'élégante et vaste propriété où habitent les enfants, elle fait connaissance avec l'intendante Madame Grose (Megs Jenkins), femme simple et besogneuse, et avec la petite Flora. Une lettre leur apprend le retour inattendu de Stephens, renvoyé de son école. Perdue dans cette immense demeure pleine de secrets enfouis, Miss Giddens commence peu à peu à se poser des questions sur l'attitude étrange des deux enfants. Bientôt, les spectres de Peter Quint (Peter Wyngarde), ancien valet du domaine, et de Miss Jessel (Clytie Jessop), la gouvernante précédente, apparaissent dans les environs de la maison. Mais seule Miss Giddens semble les voir...

RESSORTI LE MOIS DERNIER SUR LES ÉCRANS FRANÇAIS, LES INNOCENTS, EN PLUS D'ÊTRE LA MEILLEURE ADAPTATION DU ROMAN *LE TOUR D'ÉCROU*, FAIT PARTIE DE CES FILMS RARES QUI ENVOÛTENT LE SPECTATEUR À LA FOIS PAR LEUR AMBIANCE ÉQUIVOQUE ET PAR LEUR DÉMARCHE IMPLACABLE. À (RE)VOIR DE TOUTE URGENCE.

Le roman d'Henry James, *Le Tour d'écrou* (voir encadré), est avant tout basé sur le non-dit, le secret, et donc sur ce qui reste caché dans l'ombre. Idéal pour en envisager la transposition cinématographique sous forme de film d'épouvante. Et pourtant... Le co-scénariste Truman Capote (1) raconte : *« Quand on m'a proposé d'en faire un film, j'ai relu le roman d'Henry James et j'ai eu le choc de ma vie. James avait utilisé un truc fascinant : ça ne se passe nulle part, il n'y a pas d'intrigue, il suggère juste ceci ou cela. J'ai dû construire une intrigue, inventer des caractères, des scènes. Dans le livre, il y avait seulement deux moments utilisables. »*. Malgré ce défi, Capote et William Archibald (scénariste de **La Loi du silence** d'Hitchcock) vont s'employer intelligemment à créer une intrigue qui ne trahisse pas la subtilité du matériau original. À charge du réalisateur de magnifier tous les thèmes et symboliques finement suggérés par le script. Et c'est ici que commence donc le travail de Jack Clayton.

UN GÉNÉRIQUE TROIS ÉTOILES

Lorsqu'il décide de réaliser **Les Innocents**, Clayton a derrière lui un passé de producteur distingué, notamment sur le **Moulin rouge** et le **Moby Dick** de John Huston, mais surtout, il vient de réaliser **Les Chemins de la haute ville**, remarquable drame social (*« C'est du Paul Verhoeven, ce film ! »* me certifie le père Djoumi) qui a moissonné un bon nombre de récompenses à travers le monde (dont les Oscars du meilleur scénario et de la meilleure actrice pour Simone Signoret). Peu de temps avant sa mort (en 1995), Clayton avouera avoir entrepris son film suivant *« pour rompre avec le style néo-réaliste des* **Chemins de la haute ville** *»*. En effet, si **Les Innocents** est un pur film fantastique, une tragédie envoûtante, une œuvre noire et vénéneuse à l'atmosphère étouffante, il le doit avant tout à sa mise en scène brillante, qui précède et détermine constamment l'intrigue et les personnages. Certes, **Les Innocents** peut s'enorgueillir de dérouler un générique de haute volée. Deborah Kerr (**Le Narcisse noir, L'Arrangement**) trouve là un de ses rôles les plus marquants, tandis que le jeu des enfants s'avère bluffant de vérité : Pamela Franklin livre une belle prestation (avant de finir sa carrière en « scream-queen » dans des productions comme **Soudain... les monstres !**) et Martin Stephens (**Le Village des damnés**) crève l'écran en garçonnet traumatisé. La musique entêtante du Français Georges Auric (**Les Espions** de Clouzot, **La Grande vadrouille**) innove carrément, en proposant

Photos des deux pages : Miss Giddens (Deborah Kerr) et les deux enfants dont elle s'occupe, Miles (Martin Stephens) et Flora (Pamela Franklin). Des personnages victimes d'un lieu maudit ou en proie à leurs propres démons ?

une comptine à la mélodie naïve pour illustrer un film d'épouvante. Et enfin, le splendide noir et blanc du grand Freddie Francis (2) magnifie de manière totalement cohérente l'univers gothique de l'œuvre (multiples contre-jours, jeux d'ombres dans les couloirs du manoir…). Néanmoins, la vraie star du film, le synthétiseur et le transfigurateur virtuose de tous ces talents, c'est bien sûr Jack Clayton et personne d'autre.

AMBIGUÏTÉ DES POINTS DE VUE

L'atout évident du film réside avant tout dans son parti pris de ne jamais dévoiler la nature des visions de Miss Giddens. Sont-elles le fruit de son imagination perverse ou la propriété est-elle vraiment hantée par les fantômes d'un passé trouble ? Dans cette optique, Clayton développe un projet de mise en scène particulièrement complexe : tout ce qui relève de la subjectivité de la jeune gouvernante (apparitions des spectres, crises d'angoisse), il choisit de le visualiser de manière pulsionnelle, usant de toute une batterie de trucs visuels aptes à renforcer le sentiment de terreur palpable qui habite son personnage (superpositions, focales courtes, zooms, mouvements de grue quasi-subjectifs…). Une expressivité visuelle appuyée qui exploite pleinement toutes les possibilités du cinémascope, notamment dans cette scène où le visage de la petite Flora, tandis qu'elle observe avec délice une araignée en train de dévorer un papillon, envahit littéralement le premier plan, écrasant ainsi le second plan, où Miss Giddens l'observe avec inquiétude. A contrario, le doute quant à la santé mentale de la jeune femme est illustré de manière beaucoup plus ténue, plus insidieuse. Régulièrement, le réalisateur sème le trouble dans l'esprit du spectateur en développant parallèlement un discours formel qui vient relativiser, voire contredire, l'expressionnisme fantastique susdit, et par la même avaliser la thèse d'une Miss Giddens perverse, coupable de sentiments immoraux à l'égard des enfants. Ainsi, dès le début, lorsque la gouvernante discute avec Madame Grose du fait que Miles vient d'être renvoyé de son école, elle s'interroge à haute voix sur la capacité éventuelle de l'enfant à corrompre son entourage. La vieille intendante éclate de rire : « *Miles ? Mais qui pourrait-il corrompre ? Vous ?* ». Le plan nous montre alors les deux femmes face à face, et tandis que Miss Giddens sourit nerveusement, un fondu enchaîné s'opère sur le train qui ramène Miles de la ville. Le train vient de la gauche de l'écran pour aller vers la droite, où se trouve encore le visage angoissé de la gouvernante en surimpression. Miss Giddens désire intimement l'arrivée de Miles, et même s'il ne s'avoue jamais ses pulsions pédophiles (« *Plus que tout au monde, j'adore les enfants* » dira-t-elle à l'oncle des enfants), son comportement trahit constamment ses pensées refoulées. Ainsi, Miles étant souvent désigné comme le Maître des lieux, elle ira même par faire la confusion entre lui et son oncle quand Madame Grose lui parle de ce dernier en déclarant « *Le Maître aime les femmes jeunes et jolies* ». Évidemment, au fur et à mesure que la jeune femme sombre dans la folie et que ses visions se multiplient, tout ce qui était jusque-là nié ou dissimulé ressurgit, pour déboucher à l'arrivée sur un final terrifiant, où l'implicite rejoint l'explicite dans un déchaînement émotif et visuel hallucinant. Chef d'œuvre ? Chef d'œuvre !!!

Arnaud BORDAS

(1) Romancier majeur et alcoolique mondain, Truman Capote (1924-1984) est l'auteur, entre autres, de *De sang froid* et *Petit déjeuner chez Tiffany*, respectivement portés à l'écran par Richard Brooks et Blake Edwards (**Diamants sur canapé** en VF).

(2) Caméraman sur des films de Michael Powell et Emmeric Pressburger, ou de John Huston, Freddie Francis a ensuite accompli une brillante carrière de chef opérateur (**Les Chemins de la haute ville**, **Elephant Man**, **Les Nerfs à vif**, **Une histoire vraie**…), qu'il a un temps mis entre parenthèses pour devenir réalisateur, la plupart du temps sur des films fantastiques (**L'Empreinte de Frankenstein**, **Le Train des épouvantes**, **La Chair du Diable**, **Le Docteur et les assassins**…).

THE INNOCENTS. ANGLETERRE. 1961. RÉAL.: JACK CLAYTON. SCÉN.: WILLIAM ARCHIBALD ET TRUMAN CAPOTE D'APRÈS LE ROMAN D'HENRY JAMES. DIR. PHOT.: FREDDIE FRANCIS. MUS.: GEORGES AURIC. PROD.: JACK CLAYTON POUR 20TH CENTURY FOX ET ACHILLES. INT.: DEBORAH KERR, PETER WYNDGARDE, MEGS JENKINS, MICHAEL REDGRAVE, MARTIN STEPHENS, PAMELA FRANKLIN... DUR.: 1H40. SORTIE FRANCE LE 18 MAI 1962 (RESSORTIE EN COPIES NEUVES LE 13 NOVEMBRE 2002).

LE TOUR D'ÉCROU

Écrivain new-yorkais et anglophile convaincu, Henry James (1843-1916) s'est appliqué, tout au long d'une œuvre prolifique, à dresser le portrait impressionniste d'une grande bourgeoisie européenne sur le déclin. Parmi ses œuvres transposées au cinéma, c'est sans aucun doute **Le Tour d'écrou** qui a été adapté le plus grand nombre de fois. On peut déjà dénombrer une bonne dizaine de téléfilms (dont un, en 1959, réalisé par John Frankenheimer et interprété par Ingrid Bergman). Pour ce qui est du grand écran, en plus des adaptations librement inspirées ou apparentées (parmi lesquelles on peut ranger **La Maison près du cimetière** de Lucio Fulci ou le récent **Les Autres** d'Alejandro Amenábar), on retiendra surtout une curiosité : **Le Corrupteur** (1972) de Michael Winner (**Un justicier dans la ville**). Située avant les événements racontés dans *Le Tour d'écrou*, l'histoire du **Corrupteur** nous décrit la lente mainmise psychologique du valet Peter Quint sur Miss Jessel et les enfants. Interprété par la belle Stephanie Beacham (**Dracula 73**) et par un Marlon Brando qui cabotine sec (cf. photo), le film part donc d'un concept foireux (expliciter tous les non-dits et les ambiguïtés qui faisaient le prix des **Innocents**) pour aboutir finalement à une bluette insipide et vaguement inquiétante.

MAD MOVIES

PETITES ANNONCES

■ Collectionneur propose nombreux films rares de SF et de Fantastique : **Silent Running**, **L'Âge de cristal**, **Rodan**, **Ataragon**, **Prisonnières des Martiens**, **Tarentula**, **Le Météore de la nuit**, **Galactica**, **La Marque**, **Le Mort dans le filet**, **La Forteresse noire**, **Saturn 3**, **Les Survivants de l'infini**, **Le Village des damnés**, etc. Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

■ Vds DVD imports très rares : horreur (**Ilsa**, films de cannibales, Fulci...), Japon (série **Guts**, **Evil Dead Trap**...), érotiques italiens (Tinto Brass...). Liste sur demande. Joël au 01 60 16 49 18.

■ Collectionneur rech films suivants en VHS : **L'Amour par terre** *(je l'ai pas celui-là mais j'ai sa suite : L'Amour au plafond)*, **Le Jouet**, **Lady Sing the Blues**, **Lonesome Cowboys**, **La Salle de bain**, **Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil**. Faire offre à Michel Quet, 17 place Jean Jaurès, 42000 Saint Etienne. Tel : 04 77 33 83 69.

■ Vds mini-bustes Marvel/Bowen, excellent état, liste contre 1 timbre. David Guastamacchia, 8 bis impasse des jardins, 57660 Vahl-Ebersing.

■ Solde VHS originales (SF, fantastique, action), environ 130 titres, de 3 à 6 €. Liste contre 1 timbre. Emmanuel Brouillet, 8 rue des arts, 92100 Boulogne.

■ Rech BD *Ronin* n°1 + poupée de Freddy. Julien au 01 48 80 63 61.

■ Vds collection complète des mags de Canal + d'octobre 1987 à nos jours *(Julien, franchement, qui va bien pouvoir t'acheter ça ?)*. Julien au 06 22 37 31 04.

■ Vds DVD du film **Patrick** 8 € (port compris) *(mmm pas mal... Je connais pas, ce film. C'est bien ?)* et rech articles au sujet du **Seigneur des anneaux** parus dans Impact (dès le n°85), Mad Movies (n° antérieurs au 129) ou dans tout autre magazine. Ne pas les plier. Nicolas Liau, 40 rue H. Prieuré, 36400 Lacs.

■ Grand fan de cinéma fantastique cherche à créer une équipe dynamique pour court-métrage d'horreur. Contactez Gaël au 06 21 73 31 72.

■ Rech le livre *80 grands succès du cinéma fantastique n°2*. Vds Mad Movies, L'Écran Fantastique et Studio Magazine. Sylvain Plouchard, 4 allée du Jura, 91800 Brunoy.

■ Vds Mad Movies à partir du 11, EF, SFX, Télé Ciné Vidéo, livres de poches, Starfix, Marvel, affiches anciennes + films récents, fanzines, revues américaines de SF et gore. Guillaume Trivin, 1 place Paul Éluard, 38420 Le Versoud.

■ Jean Rollin, Fred Olen Ray, William Lustig, Cirio Santiago, Jess Franco, Al Adamson et les films de beaucoup d'autres pointures de la mise en scène *(si c'est ironique, c'est pas cool, parce que Lustig est un bon réal quand même...)* dans mes listes de K7 à vendre (prix bas). Jean-Pierre Duhayon, 10 square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Vds VHS originales 10 € pièce : **Wishmaster**, **Leprechaun 3** et **4**, **Evil Dead 2** et **3**. Filipe au 01 39 71 72 11 ou au 06 85 78 61 59.

■ Collectionneur propose de nombreuses séries TV, anciennes et récentes, collection privée. Liste disponible contre 3 timbres à 0,46 € non collés. Arnaud Ramousse, Les Cèdres, 23 bis Val de Gorbio, 06500 Menton.

■ Rech toute la série du *Petit vampire* d'Angela Sommer-Bodenburg (bibliothèque rose *(???)*), ainsi que *Princess Bride* (le livre, traduction française). Sophie *(ah ok, je comprends mieux...)* Blanger, 90 rue du Docteur Eugène Richard, 80830 L'Étoile.

■ Vds nombreuses K7 à bas prix : **Krocodylus**, **Le Couvent**, **Killer Tongue**, **Amazons**, **Le Lac de Dracula**, etc. Liste contre 2 € en timbres, à Yann Israel, 21 d rue Gérard de Nerval, Résidence Bellevue appt 36, 60000 Beauvais.

■ Vds plein de VHS : **Voyage au bout de l'enfer**, **Les Vampires de Salem**, des Van Damme, des Steven Seagal *(une fille qui aime Seagal et Van Damme ?... Stéphane !!! Viens-voir, mon poussin...)*, **Les 7 mercenaires**, **Alamo**... Liste contre enveloppe timbrée. Sandrine Duhomme, 8 allée du Vercors, 94800 Villejuif.

■ Vds VHS Hammer série **Dracula** (9 K7), série **Frankenstein** (6 K7) + **Loup-garou**, **Momie**, **Chien des Baskerville**. Stéph au 01 46 63 15 17.

■ Vds comics américains (+ de 1000), planches originales de comics US, figurines super héros, Spawn ou Movie Maniacs, statues, mini-statues et mini-bustes Bowen. Liste et prix à l'adresse e-mail : fredam@free.fr ou contre un timbre à : Frédéric Fabry, 271 avenue du Général De Gaulle, Le Clos Fleuri, n°2, 06110 Le Cannet.

■ Vds affiches et photos (horreur, fantastique, épouvante, SF) de tous pays. Pour obtenir cette longue liste, laissez-moi vos coordonnées au 06 14 59 33 79.

■ Vds VHS à prix intéressants : **La Cité des enfants perdus**, **Delicatessen**, intégrales **Alien** + **Le Parrain** (bonus) + **Star Wars**, **Strange Days**, **Angel Heart**, **Seven**, **Fight Club**, **Las Vegas Parano**, **Lost Highway**, **Sailor & Lula**, **Apocalypse Now Redux**, **Blade Runner**, etc. Florent Bianchi, Kroaz Verr, 29520 Chateauneuf-du-Faou (Tel : 06 88 73 71 32).

■ Vds K7 western, giallo, horreur, Hammer films et DVD. Liste contre un timbre. Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

■ Rech dernier épisode de la 3e saison de ***Millennium*** (***La Fin d'un temps***), diffusé sur France 2 dans la nuit du 10 au 11 octobre. Écrire à Nicolas Peigat, 6 rue d'Iéna, 73100 Aix-les-Bains.

■ Rech VHS **Ring** et **Hiruko the Goblin**. Vds Premiere et Mad Movies. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

■ Vds en VHS films de Sam Peckinpah : **La Horde sauvage**, **Pat Garrett & Billy le Kid**, **Croix de fer** + livre sur Charles Bronson *(Peckinpah ? Bronson ? Jean-Louis, je te présente Arnaud Bordas, ton futur meilleur ami)*. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

Saperlipopette, quel tombeur ce Damien Granger alors ! Une donzelle de plus à son tableau de chasse... Bon, évidemment, le problème avec Damien, c'est qu'elles sont tellement toutes folles de son corps que du coup, elles mordent un peu trop violemment à l'hameçon. M'enfin...

Les cinq premiers à trouver le titre du film où apparaît cette pauvre fille recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Le titre mystérieux du numéro 147 était **Les Mercenaires de l'espace** (USA - 1980), de Jimmy T. Murakami. Les cinq gagnants sont : Frédéric Savalle, Maxime Citerne, Eddy Noro, Olivier Denhin et Christophe Arvin-Bérod.

Mad Movies,
Petites Annonces
17 rue Rodier,
75009 Paris.
Tél. : 01 44 635 635
Fax : 01 44 635 634

EXHUMÉS DE LA CRYPTE MAD MOVIES, LES NUMÉROS COLLECTORS 27 & 28

13 € L'EXEMPLAIRE, FRAIS DE PORT COMPRIS.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, cochez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** : ☐ n°27 ☐ n°28
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE
PAYS

Date d'expiration : Mois/Année

Date/Signature obligatoire

ONE PLUS ONE VIDÉO

「100% PUR BAVA !
120% PUR CULTE !」

Vol. 1

Découvrez l'ultime dans l'agonie humaine !

BONUS EXCLUSIFS : Panoplie du Baron en carte interactive
Galerie d'affiches exceptionnelles
Court-métrage vampirique

Vous en mourriez de peur ?
Vous en pleuriez d'horreur ?
Ne frissonnez plus d'angoisse !

POUR VOTRE PLUS GRANDE TERREUR, LA

SÉRIE MARIO BAVA

EN PARTENARIAT AVEC MadMovies

EST ENFIN DISPONIBLE !

Vol. 2

A ne pas confondre avec le très exorcisé La Maison de l'Exorcisme !

BONUS EXCLUSIFS : Cauchemar de Lisa et le diable
Revivez la Maison de l'exorcisme (photos inédites)
Double galerie d'affiches
Court-métrage sanglant

Vol. 3

Un véritable opéra meurtrier !

BONUS EXCLUSIFS : Une hache pour la lune de miel, un film clé en carte interactive
Galerie d'affiches horrifiques
Court-métrage diabolique

La SÉRIE MARIO BAVA est également disponible en VHS

Prochaines sorties Avril 2003

LE PACTE DES LOUPS

ULTIMATE EDITION (4 DISCS)

Une toute nouvelle édition pour aller encore plus loin.

Un 4ème disque bourré de bonus inédits !

- "La Bête du Gévaudan" (1967) de Yves-André Hubert, écrit et produit par Michel Subiela (100 mn) ;
- présentation du film par Christophe Gans et Michel Subiela (23 mn) ;
- modules Internet avec des images inédites du tournage ;
- interview de Christophe Gans par Jean-Pierre Jackson (26 mn) ;
- bandes annonces US & Tv ;
- affiches internationales ;
- reportage sur la conception technique du DVD.

DOLBY DIGITAL dts

- livret collector de 40 pages.

MCM DAVIS METROPOLITAN FILMEXPORT STUDIO CANAL